268

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS, OU

Mémoires intéreſſants pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Eſpece Humaine.

PAR M. DE P***.

Avec une Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, par DOM PERNETY.

Studio diſpoſta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.

Séminaire de Québec

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

A LONDRES.

M. D. C. C. LXXI.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

TABLE GÉNERALE

Du Tome second.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Negres blancs. p. 1.

SECTION II.

De l'Orang-Outang. p. 38.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. p. 70.

SECTION IV.

De la Circonciſion & de l'infibulation. p. 99.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains. p. 129.

SECTION II.

De quelques uſages bizarres, communs aux deux continents. p. 178.

SECTION III.

De l'uſages des fleches empoiſonnées chez les peuples des deux Continents. p. 202.

SIXIEME PARTIE.

Avertissement de l'Auteur. p. 231.

LETTRE I.

Sur la Religion des Américains. p. 233.

LETTRE II.

Sur le grand Lama. p. 241.

LETTRE III.

Sur les vicissitudes de notre globe. p. 270.

LETTRE IV.

Sur le Paraguai. p. 292.

Table des matieres.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Des Blafards & des Nègres blancs.

..... *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.

LEs hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont ſans doute, les Blafards de l'iſtme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiecle avant cette époque, Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagérateur & d'inſenſé; & tous les Scholaſ-

tiques d'Eſpagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occaſion, entrer dans une diſcuſſion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéreſſent cette partie de l'Hiſtoire de l'homme. Une étude réfléchie de toutes les relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré ſur cette matiere des éclairciſſements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carriere: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté: d'autres ont bâti des ſyſtêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la juſtice qui leur eſt due.

Les Blafards du Darien ont tant de reſſemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Aſie, qu'on eſt obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur aſſigner à tous une cauſe générale, commune & conſtante.

Les Nègres ſont ſujets à de certaines indiſpoſitions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphoſe eſt accompagnée de ſymptômes hideux: il leur reſte encore quelques traces d'un noir jauni à la naiſſance des ongles, leur corps ſe gonfle, & l'on diſtingue des tâches livides ſur leur peau lavée: leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoiſſent ternes, comme ils ſemblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainſi dénaturés ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les ſucs nerveux, qui eſt plus ou moins mêlé d'hydropiſie: quand ce mal n'eſt pas invétéré, ils en guériſſent ſouvent en mangeant des ſerpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du ſel alkali, qui a la propriété ſinguliere de diſſoudre le ſang grumelé, & d'atténuer les fluides épaiſſis: alors

leur corps ſe repeint en noir: ſinon la violence du mal les emporte vers la trentieme année: & l'on a obſervé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languiſſants, ſont très-différens des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils ſoient nés de parents Nègres ou baſanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Aſie méridionale. Les Portugais établis ſur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conſerver le nom Africain de *Dondos*: dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlaxes*; cette dénomination tirée de l'idiome Malay a paru ſi expreſſive, ſi énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont conſacrée dans le ſtyle de leurs Mémoires & de leurs relations: peut-être auſſi leur a-t-il ſemblé contradictoire de nommer, comme nous *Nègres blancs* des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Aſie ſont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds cinq pouces: leur teint eſt d'un blanc fade, comme celui du papier ou de la mouſſeline, ſans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y diſtingue quelquefois de petites taches lenticulaires griſes. Leur épiderme n'eſt point oléagineux; & quand on le conſidere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette pouſſiere dont eſt parſemée la peau des Nègres, en qui ce ſédiment grenu eſt de temps en temps ſi ſenſible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindre veſtige de noir ſur toute la ſurface du corps: ils naiſſent blancs, & ne noirciſſent, ne changent en aucun âge: ils manquent de barbe & de poils ſur les parties naturelles; leurs che-

veux ſont laineux & friſés en Afrique, longs & traînants en Aſie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant ſur le jaune: leurs cils & leurs ſourcils reſſemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris eſt quelquefois d'un bleu mourant & ſingulierement pâle: d'autres fois, & dans d'autre individus de même eſpece, cet iris eſt d'un jaune vif, rougeâtre & comme ſanguinolent; ce qui a fait ſoupçonner à quelques obſervateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'eſt trompé, & cette erreur vient de l'épaiſſeur de la cornée & de la contraction que la lumiere directe & vive occaſionne ſur leur prunelle, qui ſe ferme preſqu'entierement pendant le jour, mais au crépuſcule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monſtres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'eſt par ce moyen qu'ils raſſemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il réſulte qu'ils voient moins bien que les autres hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits ſombres: je tiens cette obſervation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le réſultat des expériences qu'il a faites ſur un Kackerlake, ou un blafard Aſiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiſſoit avoir, pendant le jour, des yeux poſtiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer ſur la couleur dont les objets leur ſemblent peints, lorſqu'ils les voient le mieux; mais on preſume, & avec raiſon, qu'ils les apperçoivent tous indiſtinctement de la même nuance terne: leur vue eſt ſi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter: ils ſerrent alors tellement leur prunelle: pour intercepter le rayon, qu'ils ſemblent, comme on

l'a dit, n'avoir pas de paſſage ſous la cornée, auſſi ne diſent-ils preſque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux ; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'aſſurer s'ils ont deux axes de viſion, ou s'ils ne voient qu'un ſeul point à la fois, en ſimplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur eſſentielle, & qu'il eſt néceſſaire de détruire, c'eſt qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité eſt, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres eſt dans la plûpart fort épanché, qu'il couvre ſans ceſſe une partie de l'iris, & qu'on le croit deſtitué du muſcle élévateur, ce qui ne leur laiſſe appercevoir qu'une petite ſection de l'horizon ; & ils ne diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution extrêmement viciée : leurs mains ſont ſi mal deſſinées qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté ; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres : le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe eſt allongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine : ils ont de grands reſtes de l'air

national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le sang Asiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le sang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc insipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus singuliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent gueres à la soixantieme, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent: ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres soient également frêles & délicats: leur tête n'est pas garnie de laine; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante: au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils folets, depuis les pieds jusqu'à la naissance des cheveux: ce poil n'est pas si touffu qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur visage est velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le

(*) *Lionel Waffers New Voyage and description of the Isthmus of America. London* 1704. On a une traduction française fort foible, & assez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome IV. des *voyages du Cap. Dampiere.*

soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à sortir, hormis que le ciel ne soit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureuse : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne sauroient soutenir le choc des rayons directs, à cause de leur relâchement & de leur désordre.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la cote riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs : le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquiéme & la trentiéme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45e. & le 50e. degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un

vert mêlangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le crépuſcule qu'au ſoleil; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteins de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur philoſophe, aſſure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'Oueſt de la Mer Caſpienne, ſont naturellement baſanés; mais très-ſujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniſſe, ou au débordement de la bile. C'eſt donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le ſang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont penſé que pluſieurs cantons de l'ancienne Europe ont auſſi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires ſur l'exiſtence des *Gobelins* & des *Druſions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilxraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suede, & des *Klabauters* en Hollande; mais eſt-il permis d'ignorer que tous ces farfadets riſibles ſont nés, comme les

(*) Saumaiſe, dans ſes *Exercitations ſur Solin*, prouve que cet auteur s'eſt trompé lorſqu'il aſſure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eſt qu'on en trouvoit ſeulement quelques-uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaiſe ne paroît pas également heureux dans ſes raiſonnements, lorſqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province, à cauſe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce pays ait eu un autre nom, cela eſt poſſible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

Démons métalliques, de l'effet que font ſur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaiſons ſenſibles qui ſortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on ſuppoſe régner dans les ſouterrains, bouleverſe l'eſprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de ſemblables illuſions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturaliſtes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont ſoutenu qu'ils conſtituoient une eſpece diſtincte, auſſi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des cauſes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns: on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils ſe gouvernoient par des loix particulieres, & bizarres, que leurs mœurs & leur inſtinct étoient en ſens contraire de l'inſtinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les mépriſent; mais qu'eux ſe flattoient que la fortune, qui s'eſt plue à les tenir dans l'obſcurité & dans l'aviliſſement, leur rendroit un jour juſtice, & qu'on les verroit alors ſortir triomphants de leurs tanieres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & ſe mettre eux-mêmes en poſſeſſion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philoſophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des ſyſtêmes abſurdes ſur des fables ſi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'aſſurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître ſuſpects, à cauſe de l'excès de leur merveilleux. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne diſons pas qu'il a été

au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire si elle avoit voulu : il ne nous convient que de considérer ce qu'elle a fait en effet; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne sont ni une race, ni une espèce, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune.

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs rassemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loongo, qui est cependant l'endroit où ils sont moins rares qu'ailleurs : ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere, puisqu'on a compté que sur trois cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour savoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, sont issus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais constitué une espece particuliere. On les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux

pour qu'on les plaigne, aſſez rares pour qu'on les recherche; ils ont plus à ſe louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la nature les a réduits.

Rien ne m'a plus ſurpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit préciſément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns : auſſi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à ſa cour, lorſque les Eſpagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit auſſi exactement qu'elles l'ont été enſuite par Waffer.

En 1603, on montra au voyageur de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une iſle ſituée au Sud-Eſt de Ternate, où ces perſonnes ſont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que ſa Majeſté Bantamienne prenoit de temps en temps le plaiſir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi fermés, & le viſage ſi gonflé qu'on avoit de la difficulté à en diſtinguer les traits. (**) Ce Prince fit aſſeoir cette femme à ſa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien conſidérer, à cauſe de ſa ſingularité; & il eſt ſurprenant qu'il ne nous en ait

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquiſta de Mexico al Emperador.*

On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Eſpagnol dans la Collection de Hervagio, ſous le titre de *F. Corteſii de inſulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

(**) *De Bruins Reizem, pag.* 380 *in-fol. Amſterd.* 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'eſt trompé, lorſqu'il s'eſt imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam : c'eſt comme s'il eût dit que les deux naines que ce Prince avoit à ſa Cour, étoient des Miniſtres d'Etat.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

pas conſervé un portrait, lui qui a deſſiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutelle à Jucatra, où ils le laiſſent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, poſſédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'inſtances auprès de ſon maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les iſles voiſines; & en 1763 on en avoit déjà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à reciter des oraiſons, & à rendre tous les petits ſervices qui ne ſont pas au-deſſus de leurs forces: mais leurs fonctions ſe bornent à bien peu de choſe, ou plutôt à rien; car leur débilité eſt telle qu'ils ſont impropres à tout travail. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres blancs font la garde au palais des ſouverains de Loango, qui ſeroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres ſatellites que de tels monſtres, incapables de commander & d'obéir, incapables de ſe battre, incapables enfin de diſcerner en plein midi les objets qui les environnent à la diſtance de dix pas. Il eſt également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Breſil: ils ſe connoiſſent trop bien en eſclaves pour faire de tels marchés. La vérité eſt que les vaiſſeaux Négriers en ont tranſporté quelques-uns, par curioſité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaiſes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747, étoit ſi défait, ſi petit, ſi délicat, ſi myope, qu'il lui eût été impoſſible de ſoulever le moindre fardeau ou de marcher en plein jour ſans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java ſur

les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses prédécesseurs en avoient eus, que tous les souverains des îles en possédoient, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux camparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins* qu'on voit en assez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valois regardent ces *Cretins* comme les Anges tutelaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : (*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, &

(*) La plûpart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lû à la Société Royale de Lyon.

naissent *Cretins*, c'est-à-dire aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement ; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du *Cretinage*, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne sauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie, & c'est justement le cas des blafards, dont la stupidité est aussi grande que celle des *Cretins* ; & si la violence de leur altération ne les a pas entierement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus souffert dans le sens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouïe ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la surdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accroupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, si choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur sainteté : les Valaisains feroient sans doute aussi prier Dieu pour eux par leurs *Cretins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophêtes avoient la réputation de n'être pas sages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur pays ou ailleurs : les prêtresses d'Apollon, en distribuant les oracles, imitoient, par leurs gestes violents, les personnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroissoient

avoir perdu le ſens commun. Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne ſeront très à leur aiſe dans l'autre. Tous ces différents préjugés ſe rapprochent donc, & ſe tiennent comme par la main, parce que le peuple eſt le même d'une extrêmité de la terre à l'autre: ſes opinions ſont immuables.

Il étoit néceſſaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens penſent de ceux qui naiſſent blafards parmi eux; & cette connoiſſance, qui a manqué à la plûpart des écrivains, ſervira à développer les cauſes de ce phénomene. S'il eſt avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs; s'il eſt avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou baſanés, ſans conſtituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jauniſſe ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goîtreux parmi les Suiſſes; il ſera moins difficile de découvrir la ſource de cette ſingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturaliſtes qui nous ont precédé, les principes ſur leſquels elle eſt fondée, ne ſauroient être ni plus clairs, ni plus inconteſtables.

Comme le ſperme des Négres & des baſanés eſt plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il eſt par là même plus ſujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant ſa couleur propre & naturelle, ou en prenant une autre par la décompoſition de la ſubſtance colorante qu'on nomme *Aethiops animal*, ou par la diſſipation totale de cet *Aethiops*. Cet accident ſurvenu à la liqueur ſéminale produit un enfant dont le teint ne peut reſſembler à celui de ſes parents: cet enfant, ſoit male, ſoit femelle, eſt ordinairement d'un blanc de lait: il peut auſſi être couleur de garance, d'un rouge ſombre, & orné de cheveux qui tirent ſur le

jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée ; mais il est probable qu'elle etoit originaire d'une province du Royaumis de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à criniere rousse, & dont la peau est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la derniere n'est que la consequence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc a cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran ; & ce phénomene est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants batards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre ; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionisio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts

(*) Voyez *les commentaires de Margrave sur l'histoire Naturelle du Brésil*, imprimée à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

mort tous deux jeunes ; on ignore le deſtin de ſes autres.

Quelque multipliés que ſoient les ſyſtêmes ſur la génération, quelque prodigieux que ſoit le nombre des hypothèſes, des rêves, des paradoxes propoſés à ce ſujet ; il réſulte de toutes les expériences faites ſans partialité, ſans prévention, par des obſervateurs dont l'eſprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il réſulte, dis-je, de ces expériences que la ſemence des deux ſexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale il réſulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique eſt noîratre dans la Négreſſe comme dans le Nègre, & que la décompoſition qui pourroit ſurvenir plus dans un ſexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il eſt fait mention dans les *Tranſactions philoſophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. [*] Ce prodige, obſervé par un phyſicien très-éclairé, doit nous rendre moins ſuſpecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, ſain, vigoureux, & d'une Négreſſe infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds juſqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ſes cheveux étoient auſſi de ces deux couleurs : vers la partie ſupérieure de l'occiput on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouiſſante, pendant que le reſte de la chevelure étoit ſimplement friſé & d'un noir obſcur : on n'admira pas long-temps cette créature ſi remarquable : la dépravation des hu-

[*] Dans une Lettre de Mr. Parſon à Mr. le Comte de Morton, Préſident de la Société Royale.

meurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg & particulierement près de Crasnoyard sur le fleuve Jenesci, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse : on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda* qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vû, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe, ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largeur d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps ; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formoient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, si ces taches leur venoient de naissance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies.

Ce n'est point dans les faits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur ; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement fausse : l'auteur très-exact & très-instruit des *Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares*, dit que le résultat des informations qu'il

s faites dans le pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard, imposé au prisonnier Suedois. Mr. Gmelin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprétes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la *Pieſtra Horda*; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il n'est point vrai que les hommes qui la composoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phenomene à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des envi-

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, *la Pieſtra Orda* ou *Horda* est déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strahlemberg*, qu'il est fait mention pour la premiere fois de cette Horde; Mr. Gmelin, qui a pris à tâche de contredire Strahlemberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant: s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc ou de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour, puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siécle, & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays: c'est aussi à eux, & sur-tout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'histoire d'Abulgazi, qui seroit peut être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

rons de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain venimeux qui agiroit sur le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité: les vertus sont passageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se feroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernieres expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre,

des qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substance spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblissement de la couleur dans les métifs ? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en se mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron basané ? En ce cas, la matiere colorante se délaye & se perd par le mêlange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générations suivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche ; le dernier produit de cette filiation est, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise ; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour ; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, sans distinction de clair & d'obscur ; le métif issu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une seule tache sur tout son épiderme qui est, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (**) Le poulain de la jument blanche &

---

[*] Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum hominum, sed atra, ut color corporis ; quale virus Æthiopes quoque emittunt.* Thal. N. 101. *in-fol. Amstel.* 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait, parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue ; peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

[**] Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de

de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre, comme sont les mulâtres de l'espece humaine; mais elle est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des enfants pies ou tachetés, sans qu'ils ayent le poil plus dense que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inferieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences si sensibles, il suffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des blafards l'emporte sur l'explication proposée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du fœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vastes connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Karckerlaxes* de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressusciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nouveaux, eût renouvellé, dans ce siécle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui au-

---

l'intérieur des mains, & la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches, puisque la couleur va toujours en s'éclaircissant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

voit cru que des Anatomiſtes, ſi accoutumés à ne voir par tout que des reſſorts qui en font mouvoir d'autres, euſſent embraſſé opiniâtrément un ſyſtême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'abſurdité de ce pouvoir des meres, puiſque Mr. de Buffon a détruit juſqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des ſauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'eſt pas plus raiſonnable d'affirmer que les blafards ſont redevables de leur abatardiſſement à des cauſes réelles, à des accidents phyſiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le ſang & la liqueur ſéminale de leurs parents? La débilité de leur organiſation, la petiteſſe de leur taille dégradée de ſept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obſtruction de leur ouïe, la brièveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces ſymptômes dénote aſſez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'eſt de ce fluide que ſe forme le corps muqueux, d'ou réſulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux eſt pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux, les yeux rouges des Nègres blancs feroient une exception difficile à expliquer, ſi l'on n'obſervoit la même choſe dans de certains oiſeaux & de certains quadrupedes: plus les lapins ſont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage, & plus leurs yeux ſont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auſſi des Albinois dont l'iris & la chevelure ſont également rouges;

---

[*] Waffer rapporte que ſe trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils penſoient de la cauſe qui faiſoit naître parmi eux des enfants blafards: ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mere, lorſqu'elle regardoit la pleine lune pendant ſa groſſeſſe. Il eſt ſurprenant que Waffer ſe ſoit contenté d'une ſi mauvaiſe raiſon.

de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale: cette singuliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à résister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, qui ne sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rousse, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même soupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux sans être pâles, & sans répandre une odeur désagréable: on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des souillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se déposent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est sensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérise également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce, & Malpighi avoit déjà découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos: on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés;

degrés: les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation des individus. A l'Isthme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus Physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament; mais le témoignage de ce voyageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris

qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valaisne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'interieur des vaisseaux spermatiques; car il est sur qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a disequé un Négre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes si remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Nègresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere, c'est-à-dire, d'un

(*) M. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux & aux goîtres qui sont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disequer un de ces *Cretins*.

ux chirurgiens
e ces blafards,
ne les habitants
Mr. le Comte de
leurs *Cretins*,
(*) On ignore
ans l'interieur
eſt ſur qu'au
réſentent rien
en ſemble fort
s obligations à
n Négre blanc
ription de ſon
ement borné à
ur dans le tiſſu
inutile relati-
e.
grands vuides
re Naturelle,
: par des con-
ſolument, &
le connoiſſan-
nommes ſi re-
on peut ſavoir
eci : en Afri-
greſſe blanche
is il eſt arrivé
rés de l'Equa-
n à faire avec
1700, d'un
-à-dire, d'un

ſes du *Cretinage*
ducation, aux
ux & aux goî-
nts de ce pays;
utre cauſe plus
e de conn ître
permiſſion de

Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des baſanés pour peres: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulieres & ſuivies, ils ne ſeroient ni ſi chers, ni rares au point que les ſouverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en ſouhaitent. Battel, qui avoit long-temps réſidé à la cour du Roi de Loango, ne ceſſe de répéter que rien n'eſt moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on eſt obligé de les offrir tous indiſtinctement au Prince, qui les retient dans ſon palais & à ſon ſervice.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les baſanés; & de-là il s'enſuit que leurs blafards ſont plus impuiſſants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont conſtamment ſtériles en Afrique, quoiqu'ils ne le ſoient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la ſubſtance prolifique: on n'a pas formé un aſſez grand recueil d'obſervations faites de ſuite & ſur un même plan, pour déterminer la cauſe premiere de ce phénomene: toutes les maladies dangereuſes font blanchir les Nègres; mais cette lividité eſt paſſagere, & ſe diſſipe par la convaleſcence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux ſexes à qui il eſt arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en ſoit, on ne ſauroit

(*) *Relation du Sieur André de Brue. Hiſt. des Voyages, Tome III, p. 380, in-4°.*

révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité, pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont aussi bronzés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Nègresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards: le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales; la lepre, le mal vénérien, le *Pasme*, la *Culebrilla*, le *Vomito prieto*, ou la chapetonnade, y sont endémiques: la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée: leurs actions répondent à leur physionomie; leurs mouvements sont mous & paresseux; cela passe jusqu'à leur ton de voix; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger qu'elle doit être la malignité de l'atmosphere dans ce déplorable séjour, par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées autour de Java, fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos sont moins rares à Con-

go, à Angola, à Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déjà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronnées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'un infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dan[illegible] sources si éloignées qu'on désespere d'y parve[illegible]and on commence à les chercher. Un écr[illegible]élebre avoit de son temps traité ce sujet : [illegible]ppoſoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un

Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces, sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivants, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'en-

gendrent pas des enfants qui leur reſſemblent.

Mr. le Cat de Rouen ſoutient que le lapin blanc eſt le Nègre blanc de ſon eſpèce : il n'y a aucune juſteſſe, ni même aucun ſens dans cette fauſſe comparaiſon ; puiſque ces lapins ne ſont ni malades, ni aveugles, ni ſtériles : au contraire ils produiſent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduiſent à leur tour des générations ſuivies & toujours ſemblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a ſuppoſé qu'il en étoit ainſi parmi les Dondos de l'Afrique, il ſe dépouillera certainement de ce préjugé, en liſant les obſervations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roſes rouges ; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade ; il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus ſurprenant ſur les animaux fauves, qui y acquierent un poil blanc ; mais ces deux faits ne peuvent ſervir de termes de comparaiſon reſpectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des cauſes qui agiſſent immédiatement ſur eux, puiſqu'ils n'ont jamais été noirs. Il eſt bien vrai qu'on a obſervé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupedes dont la robe eſt blanche, ſans bigarrure & ſans mêlange, ſont moins vigoureux, moins robuſtes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé ; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de réſiſtance dans les muſcles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en eſt de même du reſte des animaux ſoumis aux travaux, ou à la domeſticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec ſoin par ceux qui les employent ou qui les achetent. (*)

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue ſuite

La surdité ou du moins l'affoiblissement de l'ouïe n'est dans les blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres: indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plûpart de ces chats blancs si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point; aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leur parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs qui sont distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que con-

---

d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc: aussi l'espece rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce pays.

fondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diſſipation de cette ſubſtance colorante ne peut être occaſionnée que par un dérangement univerſel de toutes les parties animales: cependant pluſieurs raiſons, qu'il ſeroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus ſouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere ſeule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement, à quelques degrés de diſtance: elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non ſeulement les véritables Nègres, limes, coiffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des blafards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſouffertes, ceux qui ont des cheveux orangins ou roux ſont moins viciés que les autres, dont la criniere eſt blanche ſans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la ſagacité de leur ouie.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomenes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs: il ne peut

donc pas naître un enfant olivâtre ou Nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra Leona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, numquam tibi mane videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu, si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre: en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elles a vus de loin; ces excuses seroient rejettées par des Physiciens éclairés; quoiqu'un juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singuliere, longtemps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siecle: les Médecins la nomment tantôt l'*Ictere atre* & tantôt l'*Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque, & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'est indubitablement cette sorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi

viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fleau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes; quoique moins blafards que le Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lépre que les Européans ont tranſportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptômes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

»Quoique les lépreux des environs de Carthagene, »dit Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables »de cette maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre »long-temps, de ſorte qu'on en voit qui meurent dans »un âge avancé. Il eſt étonnant combien ce mal excite »le feu de la concupiſcence, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints, de réprimer cette »paſſion dérégiée: auſſi leur permet-on de ſe marier »pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient »pas d'en réſulter.» *Voyage au Pérou*, T. I, *liv.* 5, *pag.* 42.

Ainſi cette lepre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher ; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe ; j'ai conſulté en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, M. Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un phyſicien pluſieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en* 1753 *& en* 1757, *avoient un rapport décidé avec le mien, qu'ils ſe prêtoient une lumiere mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous obſervez*, dit-il, *la couleur du ſperme des Nègres différente de celui des hommes blancs : vous attribuez au changement de ce ſperme leur métamorphoſe de noir en blanc ; ſi l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur ſang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres eſt, ainſi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus eſſentielles du corps : les cauſes*

que vous aſſignez, ſont donc vraies & vos recherches exactes. (*).

Il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui écrivent ſur les différentes parties de la Phyſique, euſſent toujours eu l'occaſion ou la madeſtie de conſulter ſur leurs écrits les grands maîtres & les ſavans les plus diſtingués, leurs ouvrages acquereroient par là plus d'autorité, ſans riſquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plûpart des auteurs compoſent, ne leur laiſſe pas le temps de s'inſtruire: ils abuſent étrangement de leur propre facilité: en vain proteſtent-ils qu'ils ont épuiſé leur ſujet, qu'ils ſe ſont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont penſé & réfléchi en écrivant leurs livres, qui ſe multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, ſans que nos connoiſſances faſſent un progrès ſenſible, prouvent aſſez quel cas l'on doit faire de ces promeſſes ſi ſolemnelles & ſi vaines: l'empreſſement à publier rapidement pluſieurs volumes ſous des titres faſtueux, les oblige à faire un uſage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obſervations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides & des raiſonnements vagues, qui s'étendent ſous leur plume. Cependant ce n'eſt rien dire que de raiſonner beaucoup dans des matieres où il faut inſtruire par des faits ceux qu'on croit aſſez habiles pour pouvoir ſe paſſer des ſyllogiſmes d'autrui.

(*) Extrait de la Lettre de M. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

Plusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs, & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les Philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient guères que de la Théologie: on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si l'on prenoit à tâche d'excuser cette mépriſe, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir: quand on vit un très-petit nombre de zèlés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux,

[*] Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *canes alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particuliere, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné neanmoins que l'Albino pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Brésil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre* (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalistes n'ayant jamais pû se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient unique-

[*] *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cents animaux.* Londres 1736.

[**] *Relation des Missions du Paraguai, p.* 152.

ment à la Zone torride de notre Hémisphère; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit

[*] Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

»Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes especes: le pays en est »tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de la riviere, & vont ordinairement en troupes; »chaque troupe a son chef, qui est beaucoup plus »grand que les autres. Quand la marée est basse, ils »mangent de petits poissons que l'eau a laissés sur le »rivage. Lorsque deux différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les uns des autres, jusques »à une certaine distance, où ils paroissent faire halte; »ensuite les gros *Macons* ou chefs des deux bandes, »s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se font des »mines & des grimaces, comme s'ils s'entreparloient; »ensuite faisant tout-à-coup volte face, ils vont rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & »prennent des routes toutes différentes. Au retour de »la marée, ils se perchent sur des arbres, jusqu'à ce »que le pays soit à sec. Je prenois souvent plaisir »d'observer tout leur manege; j'en vis un jour une »douzaine qui s'épluchoient au soleil: une femelle qui »étoit en rut, s'écarta de la troupe, & se fit suivre »par un mâle; le gros *Macon* qui s'en apperçut un moment après, y courut: il ne put rattraper le mâle qui

lémisphère; &
malgré sa po-
es mains, & les
supérieur dont
oup d'œil, qu'il
ons les plus fer-
petits singes, ou
i eux; mais on
lui, &
e gination,
roupes de qua-
ans les planta-
t incommodent
bre, leur vo-
ndis qu'on ne
voit

police que les
citer un passage
mte de Forbin,

rodigieuse quan-
: le pays en est
ntiers aux envi-
nent en troupes;
t beaucoup plus
rée est basse, ils
a laissés sur le
upes se rencon-
autres, jusques
sent faire halte;
s deux bandes,
bas, se font des
'entreparloient;
e, ils vont re-
font chefs, &
es. Au retour de
bres, jusqu'à ce
souvent plaisir
vis un jour une
une femelle qui
& se fit suivre
pperçut un mo-
aper le mâle qui

roit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siecle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque tems, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pû les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre-humain, & qui, par le rang qu'il tient de la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excluoit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractère des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracé la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur

se sauva à toutes jambes; mais il ramena la femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incontinence.» *Tom. I, pag.* 194. *Amsterdam* 1736.

a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Œuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupede à l'espèce réellement bipede : ce secret a consisté à racourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer.(**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & le *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derriere pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente; parce que, pour

(*) *Amsterdam, chez Elsévir 1658. in-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande forte; ce qui est si faux, que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatille, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallelement à l'horison; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

roidir le genou, ils ſont néceſſités à marcher ſur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop ſuſpendu & ſans appui, tout leur arriere-corps oſcille & balance par un mouvement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occaſionne aux nerfs trop tendus une eſpèce de ſpaſme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang ; auſſi celui-ci marche-t-il continuellement debout, ſans gêne, ſans contorſion, ſant balancement : il eſt vrai que ſon équilibre ſeroit encore plus exact, & ſon port plus ſûr, ſi l'on lui donnoit une chauſſure platte & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'induſtrie de s'appliquer, afin d'égaliſer le plan de leur ſole, & de la faire porter également par tous les points de ſa ſurface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adreſſe, dont l'un ſeroit chauſſé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage ſeroit du côté du premier, parce que ſa démarche étant plus parfaite, ſa réſiſtance ſeroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire ſon équilibre.

Tous les Orangs qu'on a juſqu'à préſent offerts à des Phyſiciens & à des Anatomiſtes d'Europe, n'avoient pas encore atteints leur derniere croiſſance, en ſorte qu'on n'a pu rien décider ſur leur grandeur reſpective : ceux que MM. Tyſon, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou deſſinés, n'étoient que des adoleſcents à peine pourvus de toutes leurs dents, compoſées, à l'inſtar des nôtres, de trente-deux piéces, dont il y en a vingt molaires, huit inciſives, & quatre canines ; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils ſont auſſi puiſſants, auſſi grands, auſſi robuſtes que les Nègres, & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréſenter l'Orang vivant dans ſa terre natale, dans

son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané ; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java ; ceux des côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante ; elles essuient l'écoulement périodique ; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoolographes nomment différemment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences,

(*) Parmi les Singes, il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel ; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

palpables, & décidées, entre ſon organiſation interne & externe, & celles des ſinges (*) les plus Anthropomorphes ; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne ſauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un mérif, vu le peu de correſpondance & de relation qui exiſte entre leur ſtructure, & leur anatomie reſpective. Enfin, il differe auſſi eſſentiellement du ſinge qu'il reſſemble parfaitement à l'homme : les trois points dans leſquels il s'écarte de notre économie, ne ſont pas de la derniere importance ; les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne conſtituant pas un caractere effectif, puiſque ces parties varient très-ſouvent dans les individus de notre eſpèce, ſans qu'il en réſulte une difformité apparente, & les Anatomiſtes ont tant de fois diſſéqué des corps humains dans leſquels

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'aſſignerai ſeulement ſix de ces différences palpables : on pourra par cet expoſé juger des autres.

1. Les ſinges ont le foie diviſé par lobes ; tandis que ce viſcere, dans l'Orang-Outang, eſt entier comme dans l'homme. 2. Les ſinges ont les vertebres percées pour le paſſage des nerfs ; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, ſolides & ſans ouverture. 3. L'*os ſacrum* eſt compoſé, dans les ſinges, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix* ; les ſinges en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les tempes des ſinges différent des tempes, du crâne & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties eſſentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il réſulte de la ſtructure & de la poſition des os dans les ſinges, qu'ils ſont deſtinés à marcher à quatre pattes ; il réſulte au contraire de la ſtructure du ſquelette de l'Orang, qu'il eſt un vrai bipede, & le ſeul de cette eſpece qu'on connoiſſe dans la nature, après l'homme : c'eſt un aveu que M. Tyſon a fait lui-même, quoiqu'il penſât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un Singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans ſon *Eſſai philoſophique ſur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphynx des anciens*. Voyez la ſuite de ſon Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien ſupérieur à ſon *Eſſai*.

ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalenges des doigts du pied, & sur tout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main ; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention ; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans

la forme & la disposition des intestins : j'obmets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzée*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Oraug-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & sait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'attaquent ; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & M. de la Brosse (**) assure qu'il a connu à Lowango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, si l'on ne connoissoit le même penchant aux sin-

---

(*) *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant ; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

(**) Cité par M. de Buffon, dans son *Histoire des animaux*, tome XIV.

ges Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un résultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre ; puisque le plus vil baboin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie ; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se manifeste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces considérations me portent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frapante encore pour eux que pour nous ; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour saisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la sorte ; car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles : & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturalistes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, soutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, si malheureusement le choix en étoit à leur

leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la sagacité singuliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere ; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement ; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins ; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité, car il est possible enfin qu'ils distinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être aussi parfait dans les singes qu'on le pense, & sur-tout dans l'espéce qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane ; d'où dépend, comme on sait, la justesse de ce sens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans son état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup plus de l'éducation ; & si des personnes intelligentes, si des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pousser très-loin ; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des saltimbanques Moresques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de savoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ses actions sont toujours plus réfléchies que celles des singes, moins nievre, moins pantomine, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colere : plus triste que grave,

plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes, mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

» J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter » sa main pour reconduire les gens qui venoient » le visiter, se promener gravement avec eux, » comme de compagnie: je l'ai vu s'asseoir à table, » déployer sa serviette, s'en essuyer les levres, se » servir de la cuiller & de la fourchette pour porter » à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans » un verre, le choquer lorsqu'il en étoit invité, » aller prendre une tasse, une soucoupe, l'appor- » ter sur la table, y mettre du sucre, y verser du » thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela » sans autre instigation que les signes ou la parole » de son maître, & souvent de lui-même. Il ne » faisoit du mal à personne, s'approchoit même » avec circonspection & comme pour demander » des caresses. » (*)

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la définir: sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, & placé au deuxieme rang dans l'universalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec aigreur, & sans succès; mais ils differeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

(*) *Histoire naturelle*, Tome XIV, pag. 53 *in*-4°. au Louvre 1766.

Il semble que M. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une série & un enchaînement sensible; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre-humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense, aussi grand; aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer

(**) *Theodori Klein Quadrupedum dispositio, pag. 25 in-4°. Lipsiæ 1751.*

aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achettent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le *Juste*. [*]

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois de Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages muets. [**] Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile: il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même-temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de reglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

(**) Voyez *les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions*, p. 127. *Amsterdam* 1755.

parler eſt auſſi naturel à l'homme réuni avec ſes ſemblables, que le talent de voir & d'entendre eſt naturel à l'homme iſolé, & abandonné, ſoit dans ſa jeuneſſe ſoit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Profeſſeur d'Eloquence, délaiſſé dans l'iſle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant ſept à huit ans d'exil & de ſolitude.

Ce n'eſt donc pas raiſonner conſéquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais poſſédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puiſſance de l'organe vocal que de la puiſſance de l'ame, il leur eût été impoſſible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente enſemble.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir, ſi avec un cerveau organiſé comme le nôtre, ils ne penſent pas, ainſi que le veut Mr. de Buffon : il ſemble qu'en les rangeant parmi les ſinges, il auroit dû convenir qu'ils penſent autant que les autres êtres de la même claſſe. Refuſer aux ſinges toute eſpèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un reſſort groſſier, c'eſt renouveller une ancienne prétention qui manifeſtoit peut-être plus de ſtupidité dans le premier Stoïcien qui la ſoutint, qu'on n'en obſerva jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverſer le centre des préjugés ſans pencher d'aucun côté; ſi l'on pouvoit garder un juſte milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philoſophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que ſa perfectibilité a été circonſcrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raiſon que la folle préſomption qui, en contraſtant avec notre foibleſſe, nous éleve à un degré d'où le

créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Système d'Histoire naturelle*, mis l'homme dans l'ordre des singes: je me rends, répondit-il, à la force de vos objections: je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre: les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang: on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité & par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette soumission & ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la noblesse de l'instinct, ne décéloit que de la pusillanimité: ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démésurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Asiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une soif insatiable du sang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagerent ses vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intel-

ligence, & lui attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particuliere, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant ; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'hom-

me, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere: c'est le siége de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent: plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif, qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit, les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse: le feu du climat abrége le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il rétrécit la sphere de son ame: il cesse de pouvoir se gouverner lui-même, & ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe, si l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Asie; & quelques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre-humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux sauvages: cependant ils occupent sept à huit fois plus de place sur le globe que toutes les nations policées ensemble, & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y seroient jamais allés: les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans

ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de M. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion que M. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente.

» Le genre-humain eſt compoſé, dit-il (*), » de deux ſortes d'hommes ; celui *du jour* qui eſt » ſage & prudent, & celui *de la nuit* qui eſt fou, » ſauvage, & troglodyte ; c'eſt l'Orang-Outang » de Bontius. Il a le corps blafard, une fois plus » petit que le nôtre : il eſt couvert d'un poil blanc » & friſé ; ſes yeux ſont ronds ; ſa prunelle » & ſon iris ſont couleur aurore : il porte ſes » paupieres rabattues par devant, ainſi que ſa » *membrane clignotante*, regarde de travers, marche droit, & quand il eſt debout, les doigts de » ſes mains arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodites, ſylveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbicutali, iride, pupillaque aurea. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo ; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſâ factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. Caroli à Linne *Syſtema Naturæ.* Tom. I, p. 33. *in*-8°. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition différe des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithete de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres Editions.

» cinq ans, est aveugle de jour, se tient alors » coi, & caché dans un antre : pendant la nuit il » voit, sort, maraude, parle en sifflant, pense, » raisonne, & s'imagine que la terre a été créée » pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maître, » & qu'il l'envahira une seconde fois, quand le » moment de cette étonnante révolution sera ar- » rivé.

Si un si étrange animal existoit dans l'Univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espèce du genre-humain, mais au genre même; car ce ne seroit pas une pellicule [*] de plus ou de moins, placée sous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimere risible. Et sur quoi fondé ? sur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kaxerlax*, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomistes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre MM. Albinus & Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupieres, comme dans la plûpart des animaux qui naissent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane se réunit à l'iris ; & il tire de cette différence un caractere de disparité entre l'homme & l'Orang ; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule ; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette mépriſe inexcusable, qui n'a pas laiſſé de séduire le Naturaliſte Suédois, à qui on a reproché depuis ſi long-temps que ſa méthode, qui ſubſtitue les axiomes aux diſcuſſions, ne peut que conduire à des erreurs incommenſurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, ſur leſquels tout l'édifice ſe repoſe, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'eſt préciſément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux deſſeins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de ſon monſtre nocturne, ſont ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzée qui ſe trouve dans les Glanures à eſtampes enluminées, de M. Edward, de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont abſolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit: il n'y a pas la moindre reſſemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang eſt fou, & vouloir prouver par là que c'eſt un homme, c'eſt une idée ſi ſinguliere, ſi originale qu'elle n'a pu tomber dans l'eſprit que d'un profeſſeur d'Upſal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amſterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit: ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaiſſées, ni le poil bouclé: ils ne ſiffloient pas, ne parloient pas, ne raiſonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyſon, qui les ont examinés vivants, ſont d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écri-

(*) Je parle ici de l'Edition du *Syſtême de la Nature* in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadman 1765.

vains de vaiſſeaux, qui ſe ſont permis de publier les journaux de leurs voyages, ſans être inſtruits, & ſans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui ſont voiſins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des ſouterrains, mais à l'ombre des arbres, ſans faire la moindre diſpoſition guerriere pour conquérir le globe, puiſqu'ils n'ont point conquis un ſeul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il eſt vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une groſſe troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle ſa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, diſpoſée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le ſpectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire, ſi le Roi de Taxile n'eût tiré le dépréDateur de l'Aſie de ſon erreur, (*) en lui faiſant comprendre que ces créatures, quoique ſemblables à l'homme, étoient infiniment moins inſenſées, moins ſanguinaires, & que ſi l'on les voyoit aſſemblées ſur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-ſix ans avant notre ere

---

[*] *Dicunt eſſe in eâ ſilvâ maximam ingentium cercopitherum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibuſdam apertis vidiſſent ordinibus ſtare inſtructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint eſſe, & in eos tanquam in hoſtes contenderint: à Taxillo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ ceſſaſſe. Strabo Lib. XV, tom. II, pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques, s'eſt vraiſemblablement trompé, puiſqu'il n'y a pas de cercopitheques ſi grands, & les plus grands mêmes marchent à quatre pattes; de ſorte qu'on ne ſe ſeroit pas mépris ſi groſſiérement à leur égard, que de les prendre pour des hommes.

vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs aggresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & velues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon : on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si M. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes nocturnes*. Il est contradictoire de vou-

(*) »Erant autem multò plures viris mulieres, corporibus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. Nos persequendo virum capere ullum nequivimus ; omnes enim per præcipitia, quæ facilè scandebant, & lapides in nos conjiciebant, evaserunt. »Fœminas tamen cepimus tres, quas, cum mordendo »& lacerando ab ductoris reniterentur, occidimus, »& pelles eis detractas in Carthaginem retulimus.« *Hannonis Periplus : pag. 77. Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bougainville sur le Periple d'Hannon* dans le Tome XXV. *des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Ce passage, à tous egards très remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espece humaine, étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse

loir réformer toutes les branches de la Phyſique, & d'introduire en même-temps dans le regne animal des eſpèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reſte, il réſulte de l'examen de ces ſentiments oppoſés, & de nos propres obſervations, que les Pongos ou les Orangs, foncièrement différents des ſinges, ſont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produiſoient avec lui, le métif iſſu de cette race croiſée ſeroit à tous égards ce que des yeux philoſophiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées ſur la poſſibilité de cette génération: car ce qu'on rapporte de quelques femmes expoſées ou délaiſſées dans des iſles deſertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'eſt qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations ſans nom & ſans autorité. Si l'on connoiſſoit le temps de la geſtation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur eſpèce, l'on ſeroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines ſur cet article, l'on peut ſoupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui eſt connu.

Les obſervateurs qui parcourront dans la ſuite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce ſervice à l'Hiſtoire Naturelle, d'étudier le temps de la geſtation, l'éducation individuelle & les habitudes des ces animaux, qui ne ſont aſſurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue ſi long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de ſa ſuite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en ſe louant du traitement de ſes raviſſeurs. Ces deux faits, parvenus à notre con-

noissance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupedes, muets, & solitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitime année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable situation; sans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, *pag.* 43.

bêtes féroces, comme on en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allegués par Struys, & adoptés par M. Linneus, [*] pour prouver que les ours de

---

[*] M. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différens temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, *Lithuanus*, 1661.
Juvenis Lupinus, *Hessensis*, 1544.
Juvenis Ovinus, *Hibernus*. *Tulp. Obs. IV.*
Juvenis Bovinus, *Banbergensis*, *Camerar.*
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Ioannes Leodicensis, *Boerhaav.*

En donnant aux deux premiers sauvages les épithetes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux ? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils ayent copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu de brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons : aussi Tulpe le nomme-t-il *juvenis balans*. Sa langue paroissoit comme collée au palais ; il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati, & son occiput pointu : il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance

de la Moscovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme: ce dernier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres, qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs representations: quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues: on en voit de dessinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc: dans d'autres, l'entrelas de ces traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des

---

tubérance au ventre, à cause de la façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il ressembloit moins à un homme, qu'à un animal sauvage: il étoit, dit Tulpe, *rudis, temerarius, imperterritus, & exfors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag.* 313. *Amsterdam* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caracteres que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

Faunes & des Satyres antiques qui ne ſont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, ſe termine un peu en pointe, ſans former cependant une conque allongée & tubiforme. On en voit auſſi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatiſſement du nez eſt un caractériſtique immuable, que tous les ſtatuaires ont reſpecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'eſt pas de la plus haute antiquité; puiſque ſur des vaſes Etruſques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables, qui n'ont rien qui les diſtingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments poſtérieurs, repréſentés ſous cette forme: auſſi la Mytologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit ſervi de prototype à toutes ces copies ſi variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la ſuite des temps: ce n'étoit donc qu'un Orang Outang; & ſi la ſuperſtition n'avoit jamais fait d'autre mal que de ſanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du ſang des ſectaires.

Le culte des Faunes & des Satyres (**), dans

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etruſques*, tome II. planche XXIII & ſuivantes, *in*-4°. A Paris 1756.

(**) Le mot *Satyre* vient, ſelon quelques Etymologiſtes, de *Sathar*, qui ſignifie *ſe cacher*, *être honteux*; ce qui ne renferme aucun ſens raiſonnable: il eſt plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui ſignifie Orang-Outang. Iſaïe dit que quand les ruines de Babylone ſeront remplies de dragons, *les Saguirs*

la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (*) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choïens, de naître circoncis ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiérogliphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egiptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses prêtres, le premier objet qui frappe vivement son imagination, & c'est ainsi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reste la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espèce humaine, préfere les raisins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que

---

viendront y exécuter une danse en rond; Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres en un lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures, & les Démons.*

[*] *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers hexamétre: cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les artistes ont quelquefois employé les caracteres du cercopithe que, & quelquefois ceux du cynocéphale, c'est-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisement dans plusieurs antiques Egyptien.

les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un sang épais ou d'une indigestion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur sommeil; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient *faunorum ludibria*, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Péoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Physiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siécles du Christianisme, furent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques, puisqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme fasse dire de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler; mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit: Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interprêtes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à peu près de la même façon, par des

gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Brésilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matieres : les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possédé.

Comme on a déjà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de M. Edward, & dans le Tome XIV de M. de Buffon, de l'édition in-4°. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infideles, & qu'ils doivent rejetter comme des croquis estropiés; telle est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & surtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face ; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas ur véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié & recopié différentes fois, mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaise in-4°. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a insérés dans le *Système de la Nature* de M. Linneus *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

Toutes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant, qu'on a observé la même singularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à-peu-près à la Floride sous les mêmes parallèles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a flétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à se servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus grossiers que le sexe féminin prédomine presque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une fois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures défectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent: il en faudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les ani-

maux en général. Il est sûr que les pays chauds fournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siecle: il s'en faut déjà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la température du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes: les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les sucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le *Clitoris* & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer

en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse ; vu que la Circoncision des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui semblent annoncer réellement une confusion de sexes, & de doubles organes ; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinairement infécond, & souvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre, de sorte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux sexes sont apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable ; mais elle a réservé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux sexes ont été refusés sont sans comparaison plus rares que les fleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (*). La Nature a encore accordé

[*] En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 espèces génériques à fleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 espèces dont les fleurs soient mâles ou femelles sur une même tige, & seulement 48 espèces génériques dont les fleurs féminines soient supportées sur une tige particulière, & les fleurs masculines sur une autre tige particulière. Il y a donc, suivant ce calcul, dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites &

de ce prétendu avantage à quelques claſſe d'inſectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les obſervateurs que les ſingulieres propriétés des animaux qui y habitent : les limaçons ont auſſi de doubles organes, & l'uſage qu'ils en font, eſt amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une ſorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditiſme paroiſſent être pouſſés preſqu'auſſi loin que dans les végétaux, puiſqu'ils produiſent, ſans accouplement, des générations qui en reproduiſent d'autres qui n'ont eu ni peres ni ayeux, ou ſi l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'eſt que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene ; car dans le genre-humain & dans toutes les eſpèces vivipares ſans exception, où la puiſſance génératrice a été primitivement diviſée, répar-

---

& celui des fleurs à ſexe ſimple ; une proportion comme de 100 à 1000 ; & peut-être le petit nombre conſtitue-t-il les végétaux les plus parfaits, puiſqu'ils ſe rapprochent davantage du regne animal, où les eſpeces Hermaphrodites ſont auſſi les plus imparfaites, parce qu'elles ſe rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes ; auſſi Mr. Linneus compte-t il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui ſont également pourvus des deux ſexes.

Il réſulte de ces obſervations combinées, que l'Hermaphroditiſme, loin d'être une faculté ſupérieure d'un être excellemment organiſé, eſt au contraire un très-grand degré d'imperfection, puiſqu'il ne ſe rencontre que dans les *plantes* & dans les *inſectes* les plus voiſins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été ; s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphoſe ſeroit une dégénération qui, en détruiſant les rapports & les paſſions, éteindroit tous les ſentiments dans tous les cœurs. Sans déſirs, ſans beſoins, ils ſeroient des végétaux : ils ſeroient bien éloignés d'être ce qu'ils ſont, s'ils ne connoiſſoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour ;

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

tie, & confiée a deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développées; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir : mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne differe pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*) : les Ana-

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fœtum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membrana amnio incluſum, in quo observandum, Clitoridem tantæ esse magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræsentet. Thesaur. R. VI. p.* 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déja ébauchée dans le sein de l'embryon feminin : son sexe est, par conséquent, déterminé long temps avant le troisieme mois. Au reste,

tomiſtes mêmes s'y laiſſent tromper, dit Mr. Ferrien, ſi célebre par les connoiſſances qu'il a acquiſes qu'on l'a conſulté ſur le ſexe ambigu d'un enfant aîné d'une illuſtre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les deſtins de cet individu ont dépendu de cette déciſion, ainſi que le ſort de ſon frere puîné, relativement à la ſucceſſion paternelle.

Ce n'eſt proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere diſtinctif du ſexe, encore préſume-t-on que ce viſcere eſt repréſenté, dans l'homme, par le ſcroton, tout le reſte de l'appareil des vaiſſeaux ſpermatiques étant parfaitement ſemblable dans l'un & l'autre ſexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner ſi l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouſe, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les provinces, & auſſi quelquefois des juges plus éclairés, on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris eſt prolongé dans les femmes

---

la grandeur du Clitoris ne conſtitue pas ſeule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir exceſſive, ſans qu'il en réſulte un défaut d'organiſation. Les anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Œſtrum Veneris* démeſurée, étoient ſans comparaiſon plus voluptueuſes que les autres ; & ils ſuppoſoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices & Tribades* : on ne connoît pas de fait plus ſingulier par rapport à cette eſpece de femmes que celui qu'on trouve dans les *Obſervations de Tulpe. L. III. cap. XXXV. p.* 253. *Amſtelredami*, 1652. *Ed. nova.*

& plus leur naît de poil follet au menton & à la levre supérieure ; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'essentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Asie ; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*œstrum veneris*, & la végétation de la barbe, puisqu'aucun Naturaliste, que je sache, n'a jamais fait cette observation : on a été, par conséquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées, à mesure que le Clitoris croît & se roidit avec les années ; aussi quelques matrones font-elles disparoître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On sait que les enfants qu'on châtre, soit qu'on leur retranche les testicules, soit qu'on les écrase avec un bâton fendu, sans ouvrir le scroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge ; & cette seconde observation peut réfléchir quelque jour sur le rapport dont on vient de parler ; car on n'éclaircira peut-être jamais entierement les causes de la correspondance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête ; pendant que ces causes agissent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pousse des cornes, n'en gagnent pas : & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout-à-coup, ne se ramifie point, & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de fibres corneuses. [*]

[*] Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le système nerveux se relâche, perd, sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx: & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entiérement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monstres: on ajoute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grece, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais

---

à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espece où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des peuples sauvages qui, sans agricultures comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir: ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premieres sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il nâquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du sort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisieme, dénoncé sous le Consulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius: on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le noyer à une grande distance de la côte. (*) Ce

[*] *Sinuessæ natum ambiguo inter marem & fœminam sexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco sermone) Androginos appellat.... Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nuncium, Furfione infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut*

décret atroce & insensé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui sévissoit contre les Androgynes, puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement ; & alors ce prétendu délit n'eût pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un chef de brigands attroupés. (*)

Sinuessæ biennio ante, incertus mas an fœmina esset, natus erat. Id verò Aruspices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tite-Live, Lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elzevir 1634.

(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus : & ce sont ces préceptes qui peuvent se combiner en vingt, que quelques Ecrivains nomment *le double Décalogue de Romulus.* L'article XV dit, *Monstruosos partus quisque, sine fraude, celato* : & c'est de cette loi qu'il est question, & qui semble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto*, & l'article X, *Deos peregrinos præter FAVNUM ne colunto.* Ces deux dernieres sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe, puisque le Polythéisme étoit établi avant le régne de Numa, &

Dans les siecles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquefois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on défendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'opposer de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Evangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif: en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au

---

Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

costume des Romains (*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été copiée sur un sujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant; quoique le bon goût, aussi sévere que le génie des Artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (**).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les régnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce que le Despotisme est ennemi de toute vertu, & l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

. . . . . O pater urbis!
Undè ne fas tantum Latiis pastoribus? undè
Hæc tetigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui represente aussi un Androgyne: mais elle n'est pas si celebre que celle de Rome.

(**) *Gignuntur & utriusque sexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos nunc vero in deliciis.* *Hist. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables ayent carressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne differoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes: ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se

couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorſque la horde alloit en courſe, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le ſuc du Mays pour la boiſſon des guerriers; qu'on leur faiſoit ſoigner les bleſſés, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur eſclavage qu'on s'en ſervoit, comme on ſe ſert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils beſoins (*).

Nous n'avons juſqu'à préſent parlé de ce phénomene que dans la ſuppoſition qu'il a été bien obſervé; car ſi l'on conſulte les voyageurs plus modernes on les voit rejetter tous ces faits, & accuſer les écrivains du ſeizieme ſiécle de s'être trompés ſans réſerve. Il n'eſt pas facile de démêler la vérité au milieu de ces conteſtations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles contradictions auroient pu pouſſer notre patience à bout, ſi, en entreprenant ces Recherches ſur l'Hiſtoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y eſſuyer, & ſi l'on ne s'étoit réſigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les diſcuſſions que des ſentimens ſi oppoſés ſur de mêmes faits exigent néceſſairement de celui qui, après avoir déſeſpéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité poſſible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hiſt. Indiæ Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. jaſp. d'Ens.* Ce paſſage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains: l'Abbe Lambert, dans ſon *Hiſtoire de tous les peuples*, parle de l'exiſtence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable: le Geographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans la *Deſcription du nouveau Monde*.

trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumeration; mais cette coutume inouie de déguiser des hommes & de les tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les sacrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie; car après tout la Carie & la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des voyageurs qui ignoroient à la fois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation sérieuse; car enfin ces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sa-

cerdotale ; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les *Javas*, qui sont les véritables prêtres de la Floride; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un sexe différent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraisemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde ; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures ; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. » On voyoit, dit-» il, chez les Illinois, des hommes qui n'avoient pas » honte de prendre l'habillement des femmes, & » de s'assujettir à toutes les fonctions propres au » sexe, d'où il s'ensuivoit une corruption inex-» primable ; on a prétendu que cet usage venoit de » je ne sais quel principe de religion ; mais cette » religion avoit, comme bien d'autres, pris sa nais-» sance dans la corruption du cœur ; ou si l'usage » dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit, » il a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient » point, & s'abandonnent aux plus infames pas-

„ ſions; auſſi ſont-i ſouverainement mépriſés(*). „

On pourroit répondre à cela qu'il n'eſt pas dans les mœurs des ſauvages de ſe gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite ſeroit contradictoire chez un peuple civiliſé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on ceſſe de ſe contraindre, que quand on ſecoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit queſtion de cet amour pervers, & de ce déſordre contre nature que l'Hiſtorien de la Nouvelle France croit pieuſement entrevoir ſous cet uſage, on pourroit répondre encore qu'il ſeroit contradictoire de maltraiter ſi injurieuſement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoiſſance: car enfin tous les hommes vicieux ne ſont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des ſauvages, adonnés à de telles débauches, ſeroient obligés de prendre des accoutrements de femme; ce qui ſuppoſeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie ſauvage & errante.

Il eſt vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'inſtinct; mais il eſt vrai auſſi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des obſervations ſérieuſes, aſſure poſitivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans ſon Dictionnaire Géographique, le voyage de Coréal pour remplir l'article de la Floride, rejette auſſi la réalité des Androgynes de cette province; & accuſe tous ces ſauvages maſqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conſéquent ſuivi le ſentiment des Jéſuites, c'eſt-à-dire le plus inſoutenable.

(*) *Hiſtoire de la nouvelle France, tom. VI. p. 4.*

La derniere relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf-cents lieues sur les bords du Mississipi, il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alcon...d*, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvagesses. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très-souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des serfs attachés à la glebe: ils n'entreprennent jamais d'expéditions, ne vont jamais en voyage, sans se faire accompagner par ces hommes postiches; pendant qu'ils obligent leurs femmes à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisme? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louisiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problême, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne sait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux; puisque la coutume que les modernes y substituent, offre un exemple de la plus grande dépravation & de la

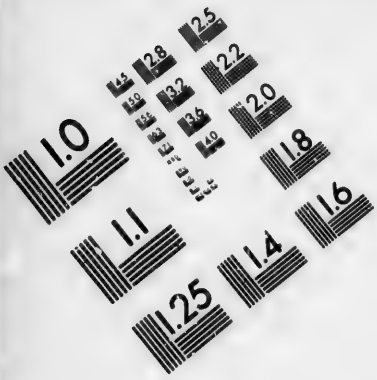
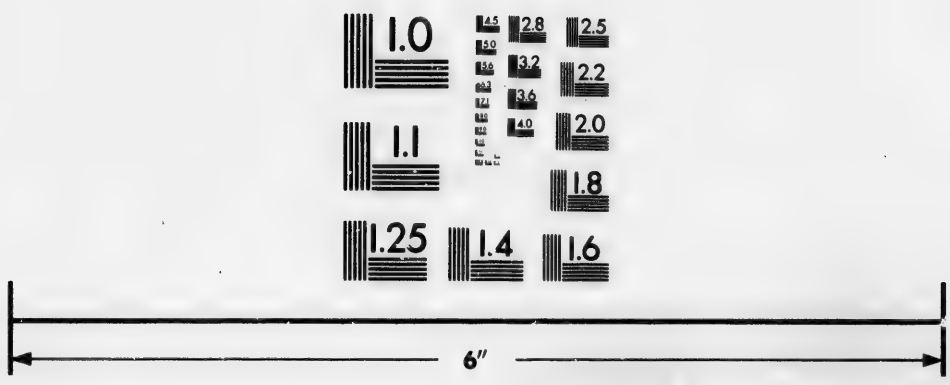
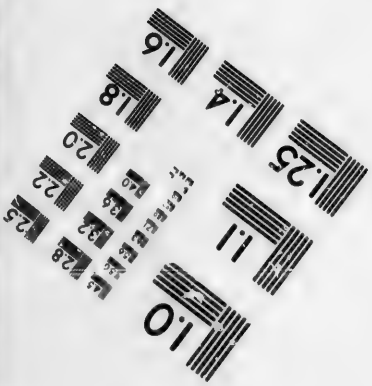
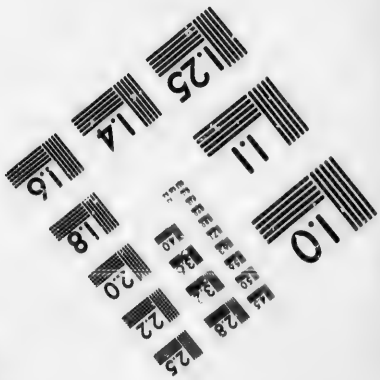


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

derniere bizarrerie dont le cœur & l'esprit de l'homme soient capables ou susceptibles.

D'un autre côté, il est permis de présumer que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précises : ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Historiens du nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louisiane, du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisieme volume de son grand Atlas, il est dit que les habitans de cette province attendoient un âge très-avancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle ; & ce soupçon acquerroit encore plus de force, si à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tensel, & dont l'auteur assure que toutes les filles de la Floride se font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoissance particuliere de plusieurs espèces d'herbes de la classe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent sur la plaie pour étancher le sang : cette Circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont sujettes à quelque excroissance ; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle ; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abatardie ; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir dans un seul article deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rapport

port que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil sur la p étendue histoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fournissent & les écrivains & la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de femmes n'est pas une chimere enfantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

» Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour le » nier on alléguoit le défaut de vraisemblance, & » l'espece d'impossibilité morale, qu'il y a qu'une » pareille république de femmes pût s'établir & subsister, je n'insisterois pas sur l'exemple des Ama- » zones Asiatiques, ni des Amazones modernes » d'Afrique ; puisque ce que nous en lisons dans » les Historiens anciens & modernes, est au moins » mêlé de beaucoup de fables, & sujet à contesta- » tion. Je me contenterois de faire remarquer que » s'il y a pû avoir des Amazones dans le monde, » c'est en Amérique, où la vie errante des fem- » mes, qui suivent souvent leurs maris à la guer- » re, & qui n'en sont pas plus heureuses dans leur » domestique, a dû leur faire naître l'idée, & leur » fournir des occasions fréquentes de se dérober au » joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire un » établissement où elles pussent vivre dans l'indé- » pendance, & du moins n'être pas réduites à la » condition d'esclaves & de bêtes de somme. Une » pareille résolution prise & exécutée n'auroit rien » de plus extraordinaire, ni de plus difficile, que ce » qui arrive tous les jours dans toutes les colonies » Européennes en Amérique, où il n'est que trop » ordinaire que des esclaves, maltraités ou mécon- » tents, fuient par troupes dans les bois, & quel- » quefois seuls, quand ils ne trouvent pas à qui

» s'associer, & qu'ils y passent ainsi plusieurs an-
» nées, & quelquefois toute leur vie dans la so-
» litude (*). «

Le sentiment de cet Académicien, qui pendant sa navigation sur le fleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité ; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse former sur ce fait tant de doutes raisonnables, qu'il seroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de femmes mécontentes pour en composer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partie d'une société en état de subsister : la difficulté seroit de prendre des hommes assez poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon M. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones ayent, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue ; car ces hommes ne venoient point se presenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'age de cinq à six ans pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement

(*) *Voyage de la riviere des Amazones*, p. 109. Paris 1745.

& de la reflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mere il seroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides, & guerrieres? Le caractere du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre assez considérable de femmes dont elle forma une espéce de republique; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissements, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits; & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un état aristocratique se laisseroit régir de même, au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'histoire du monde: & il est très-surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans

un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second: ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire dèspotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes régnent, les hommes gouvernent (*).

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute, & quand Quint-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leur maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent,

---

[*] On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Senat de femmes. Le peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal: il le révolta, & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

cela est naturel : que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles ? Car M. de la Condamine est très-porté à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire, dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient singulierement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'ayent pu se séparer de leur maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau, puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des loix & des constitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plu-

sieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Espagnols, en pénétrant dans de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortileges, acquis tant de considération & de crédit, qu'on venoit les consulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des homme si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges sacrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves, (*) parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du

[*] Picart, dans ses *antiquités du pays de Drenthe & de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *vierges blanches*, qui ont été les Prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays : ils en sont si fortement persuadés, qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux cents lieues de la Hollande; ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

monde ; qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement le vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes ; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage ; & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des couvents de filles parmi les Péruviens & les Méxicains avant l'arrivée des Espagnols ? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe ; si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions sacerdotales ; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention. [*] Or, comme les Chrétiens du troisieme

(*) Chez les Romains, les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormi les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les statuts lithurgiques de Numa : une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de

siécle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise ; ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les sérails de l'Orient ; & le fanatisme les fera souffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements ; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour

---

sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre, en lisant, dans les Poëfies de Prudence, la satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les désirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé ; une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche ; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatans dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela, s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles ? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

pour la virginité de leurs Prêtreſſes, ſont partis d'un principe faux ; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conſéquences juſtes : ils ont ſuppoſé que ceux qui avoient aſſez d'empire ſur eux-mêmes pour étouffer leur inſtinct, ſeroient ſans paſſions ; & c'eſt dans cette ſuppoſition qu'eſt l'erreur & la ſource du préjugé : c'eſt un ſophiſme de la ſuperſtition, qu'il ſeroit aujourd'hui inutile de réfuter, puiſque l'expérience de tous les ſiécles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne ſont pas ces eſpèces de vierges ſacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eſt poſſible encore que François Orellana, en voulant prendre terre ſur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'oppoſer à ſon débarquement : cet avanturier, de retour en Europe, exagéra ſon hiſtoire qui auroit pû lui arriver par-tout ; & la Chancellerie Eſpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliſſime du fleuve des Amazones, pour le récompenſer de les avoir ſubjuguées au nom de Sa Majeſté Catholique.* Les Hiſtoriens Turcs auroient bien plus de raiſon de donner le nom d'Amazones à quelques femmes Italiennes, exceſſivement fanatiques, qui au temps des Croiſades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent priſes par les Sarraſins qui les violerent.

Il reſte à obſerver qu'Orellana eſt le ſeul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été queſtion ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoiſſances ſur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on

n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'eſpace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun veſtige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait ſuivant les loix de la Critique hiſtorique, il faudroit encore rejetter l'exiſtence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jéſuite d'Acuna, qui ſans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique ſe coupoient une mamelle, ce qui n'eſt pas plus dangereux, ſelon lui, que de ſe couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'eſt d'autres poids ; qu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour ſignifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car ſi ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit atteſté des abſurdités ſemblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour ſignifier des ſpectres, des Wampires & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin tranſporta des Montagnes pour faire ſa digeſtion, & que le diable fit en Angleterre la chauſſée de Géants, pour chagriner S. Georges. Si ces Indiens avoient continué leur route juſqu'en Eſpagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler ? Le peuple eſt par toute la terre le même, c'eſt un enfant incapable de témoigner, & les Philoſophes ne devroient non plus s'arrêter à ſon témoignage qu'un juge à la dépoſition d'un imbécille.

Les noms impoſés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne ſont rien moins que des autorités hiſtoriques qui prouvent que les perſonnes & les faits auxquels ces noms font alluſion, ſoient des

faits & des personnes réelles : ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européens nomment le fleuve des Amazones ; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudoit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept cents ans, le nom de patrimoine de S. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Infibulation.

AVant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par M. Marsham & Sudolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont eu

leur faveur la vraisemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré de latitude septentrionale: aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguans, & les Chinois répandus entre ces latitudes, sont restés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on sait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, soit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois, puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cet

cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accordent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plûpart rejettent tout ce que Philon, le moins ingnorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçus, comme ils se sont apperçus de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livre

Affirm avec Philon que le retranchement du prépuce élere la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion : cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la

reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitans de ces contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême: des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontife Latin une confession de foi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remede physique, & du Baptême comme d'un remede spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbon-

(*) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sçauroient engendrer, si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

ne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c. on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondance, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siècle jusqu'au milieu du dix-septieme, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point: il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conséquent inutile alors, seroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du sol, ni à la constitution

des Indigenes : c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Prosélites le retranchement du prépuce, que leur loi & leur prophète n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré, en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une sanction particuliere de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusques où sa secte, en devenant religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolâtres de la Péninsule Arabique, & ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux peuples barbares & aux nations civilisées, *magnis parvisque civitatibus commune vitium.*

Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse ; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus surprendre que le goître des Ju-

tolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Asie, & de l'Afrique; puisque ces auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circiroit point sans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'*Excision* des femmes (*), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les aîles ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus, ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulhas, des Marabous, mais par celle des matrones: les femmes ainsi *excises* n'acquierent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont ex-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

clues, avant cette cérémonie, par une indulgence singuliere du Mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'*excision*, disent que de leur temps, on coupoit non-seulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du clitoris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y employe pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivé: & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés ras: d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestreum Veneris* seroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision*; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive; ce qui me porte à penser qu'Aeginette & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les Nymphes avec une espèce de ciseau bien aiguisé: on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant cette opération dont parle M. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en fasse

mention : si non-obstant ce silence universel les femmes d'Egypte ont ce caractere singulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel ; & ce tablier dont on a ensuite exageré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses, & l'on ajoute que les Hottentots sont, cause de cette défectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds ; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire ostentation de leurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous savons d'une personne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Excision*, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranchés, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie, mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course ; & il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en

a plus qui soient *Monorchis* (*), & ils n'en courent pas moins bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'*Excision*, il reste a parler de la maniere de circoncire les gar-

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois ; ce qui arrive fort rarement ; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse ; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux ; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité ?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme ; & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étouffoit la fille gémelle ; & quand les gémeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure ; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant ; de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

tons qui varient en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie: les Musulmans n'y employent que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidele à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion: il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des enbaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment *pierre de la Circoncision*, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses: un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais

couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophite, fait entrer ses parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'apareil mis sur la blessure ; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les pietistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, compo-

(Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision d'où doivent découler quelques gouttes de sang, cela suffit pour satisfaire à la loi.

lées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septieme siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Brésil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphere, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de S. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi qu'on avoit mis aux petites maisons à Constantinople, se laisserent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept mille Turquans d'amende.

que donna Moyse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises, sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réitérées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (*). Les Chinois sont aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indelébile.

(*) On pourroit faire la même observation, dira-t-on sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés, & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde fois, après l'Excision.

Sous

Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui hauſſoit ſuivant que l'avidité du Fiſc & l'avarice des princes croiſſoit : enfin, on pouſſa la rigueur juſqu'au point de déshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on ſoupçonnoit, à leur phyſionomie Aſiatique, d'être adonnés aux ſuperſtitions de la Paleſtine, pour les convaincre par le ſceau de la Circonciſion (*). Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâcherent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme : *Judeum pondus* : le poids de cette muſeliere en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circonciſion avoit déjà été employée longtemps avant le premier ſiècle ; par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la loi de Moyſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par legereté, & c'eſt à cette vile eſpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on ſoupçonnoit d'être Juifs ou de judaiſer, ce qui étoit fort commun, entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la médaille dont la legende du revers porte FISCI. IUDAICI. CALVMNIA. SUBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en chaſſant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

se dispenser de réprouver hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomistes s'appercevroient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncisent plus tard que les juifs, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grocius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine: & cet Ophire est, selon ce savant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir*: il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cusco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette assertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Perou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosaïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont on n'a jamais plus entendu parler, avoient pé-

pétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve qui doit être le fleuve de S. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine ; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent : cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger ; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang ; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles ; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu M. Mallet, qui a inséré une *Diatribe sur la Circoncision* dans le Dictionnaire Encyclopédique : où nous savons très-bien que chaque auteur est responsable de ses propres articles. M. Mallet assure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*; &

il demande sérieusement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération ?* Il y a dans cette assertion, une surabondance d'erreurs, puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit seulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légere incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfans : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute grossiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur ; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contemporains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout en entier avec un couteau de pierre, & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique que dans le Nord de notre Hémisphere ; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore

(*) Voyez son Ouvrage *de insulis nuper repertis* & ses *premieres Décades*.

démontrer que le climat occaſionne l'accroiſſement de la membrane du prépuce, & favoriſe la propagation des vermiſſeaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Piſon, de Margrave & de Neuhof ſur les mœurs des Bréſiliens, nous apprennent que les peuplades ſituées au midi du Para ne ſe circonciſoient point: on ſait auſſi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conſéquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule ſous l'Equateur, que juſqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & finiſſoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circonciſoit auſſi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchauſſer entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciſeloient encore la peau, à peu près comme l'eſt celle des Négres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expoſe les motifs de cette bizarrerie; car il eſt certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux ſe circonciſoient: & la peinture que ce moine Eſpagnol fait de cette cérémonie barbare, laiſſe aſſez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion

---

Il eſt ſurprenant que Laët, dans ſa diſpute contre Grotius, aſſure que la Circonciſion étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acoſta & dans P. d'Angleria; ou la mauvaiſe foi, qui n'accompagne que trop ſouvent les querelles littéraires, lui a fait diſſimuler des paſſages favorables à ſon adverſaire.

(*) » La Circonciſion, dit-il, cette marque diſtinctive du peuple que Dieu s'étoit réſervé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long eſpace de temps introduit dans les uſages & les coutumes, eſt encore en uſage parmi ces nations idolâtres. Les Salivas, dans

de quelques rêveurs du seizieme siécle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les considère sans prévention, ne sauroient être plus différentes. D'ailleurs, le Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée: & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout

---

»le temps qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent »dans les bois, circonciſoient leurs enfants le huitie»me jour, ſans en excepter les filles, & cela d'une »maniere ſi cruelle qu'il en mouroit pluſieurs de l'un »& de l'autre ſexe. Les différentes nations de Cuiloro, »& d'Uru, & des autres rivieres qui ſe jettent dans »l'Apure, avant d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, »pratiquoient cet uſage avec le plus de cruauté & d'in»humanité, y joignant des bleſſures conſidérables aux »bras & dans toutes les parties du corps, dont on voit »encore les cicatrices ſur ceux qui vivent aujourd'hui, »& qui deſcendent de ces ſauvages: ils n'exerçoient »cette boucherie ſur leurs enfants, que lorſqu'ils »avoient atteints l'âge de dix a douze ans, »pour qu'ils »euſſent aſſez de force pour ſupporter la perte de ſang »qu'occaſionnoient plus de cent bleſſures qu'ils faiſoient »a ces victimes de leur ignorance.

»Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mo»ribond, dont les plaies s'étoient envenimées, & dont »tout le corps étoit couvert d'une matiere dégoûtante. »Pour que ces enfans ne ſentiſſent pas l'inſtrument »avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit ſoin »de les enivrer; parce que perſonne n'étoit exempt de »cette ſanglante cérémonie.

» Les marques de la circonciſion ne ſont pas moins »cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. « *Traduction d'El Orinoco illuſtrado, Tome I. p.* 185 *& ſuiv.*

temps préféré à leur ſtérile patrie le ſéjour des villes étrangeres où le luxe & la miſere encourageoient la population des uſuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues, *on les proſcrira toujours, & on les tolérera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſere dans les parties génitales des garçons & des filles, & de là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur: il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du pays d'où elle eſt originaire; puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coûtume eſt venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine: c'eſt-à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à ſévir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Aſie pour ſon malheur.

L'infibulation des femmes eſt due uniquement à la jalouſie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les paſſions ſont extrêmes, & la raiſon impuiſſante, ont été aſſez inſenſés, aſſez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant ſur leurs ſemblables une violence injurieuſe, qu'on pardonneroit à peine ſi l'on ne l'exerçoit que ſur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant

[*] Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent, & c'eſt ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales.* On ſe ſert ordinairement, pour cette opération, d'un inſtrument de cuivre blanc qui a pluſieurs pinces & pluſieurs crochets, qu'on inſere dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même : où, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours ; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent pas adhérer naturellement : & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice difforme : le pere d'un tel enfant possède, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque-temps avant les nôces, on rouvre les parties fermées par une incision assez profonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'assurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidelité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Asie & de l'Afrique, on fait passer par les extrémités des nymphes opposées un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer

placer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciſeaux : on conçoit qu'on ne ſauroit ajuſter ces entraves qu'en y faiſant une ſoudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette ſoudure n'eſt praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique ſur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on ſe ſert dans cette opération, dont l'appareil ſeul inſpireroit de l'horreur, ou de la commiſération, dans des ames ſenſibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une ſerrure, dont la clef eſt entre les mains des maris, à qui cet inſtrument tient lieu de ſérail & d'Eunuques, qui exigent tant dépenſes, & qui coûtent ſi cher en Aſie qu'il n'y a abſolument que les Seigneurs & les Princes qui ayent de ces eſclaves faits pour en garder d'autres : les ſcélérats d'entre la populace ſe ſervent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troiſieme maniere d'infibuler, quoique moins ſanglante que les autres, eſt encore un horrible reſte de barbarie : elle conſiſte à mettre aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & cadenacée au-deſſus des hanches, par le moyen d'une ſerrure compoſée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort du cadenat, & cette combinaiſon eſt le ſecret du mari. On accuſe les Italiens modernes de faire uſage de ces inſtruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons : on reſpectoit le ſexe le plus foible, & l'on enchaînoit le ſexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on ſavoit que la pudeur ne ſauroit être dans les femmes une ſuite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les diſpenſe d'une vertu incompatible avec la ſervitude. Quand nos

Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis si solemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: si on les avoit reléguées dans un couvent, elles auroient cessé d'être vierges.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeunesse, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des désirs, qui ne précede que trop souvent l'âge des

(*) *Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis causâ quidam consuerunt: ejusque hæc ratio est. Cutis, quæ super glandem est, extenditur, notaturque utrinque, a lateribus atramento, quâ perforetur, deinde remittitur. Si super glandem notæ revertuntur nimis apprehensum est, & ultra notari debet : si glans ab his libera est, is locus idoneus fibulæ est. Tum, quâ notæ sunt, cutis acufilum ducente transsuitur, ejusque fili capita inter se deliganturque quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant ubi hæ confirmatæ sunt : excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior est ; sed hoc quidem sæpius inter supervacua quam inter necessaria est ; Corn. Cels. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il est surprenant que, dans cette description si détaillée, Celse ne dise pas un mot de la façon dont on soudoit l'anneau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans doute le plus difficile dans toute cette opération.

forces, & ſurtout dans les grandes villes, où les débauches prématurées font dégénérer l'eſpèce humaine. Quoiqu'en diſe Celſe, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des ſpectacles, devoient ſe ſoumettre à la loi qu'on leur impoſoit pour conſerver leur voix, qui ſe perd d'autant plutôt que les mœurs du muſicien ſont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'eſt ce que les Romains nommoient *refibulare* (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *défibuler*. Avant que d'adapter cette boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une

(*) Juvenal dit dans ſa Satyre contre les femmes,

Si gaudet cantu, nullius fibula durat.
Vocem vendentis prætoribus.

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conſerve dans le cabinet du Collège Romain, il y a deux petites ſtatues de bronze qui repréſentent des muſiciens Romains infibulés. Ils ſont remarquables par la grandeur de l'anneau dans leur prépuce, & par la maigreur exceſſive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux paroiſſent être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188 *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut conſulter ces figures pour ſe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reſte, il eſt difficile de ſavoir pourquoi le corps de ces Muſiciens bouclés eſt ſi décharné: Mr de Winkelman ſoupçonne qu'ils ont pu ſervir de mannequins; ce qui n'eſt pas vraiſemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter iſta ſi draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.
Martial. Lib. IX. Epig. 29.

aiguille, & on y passoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pese au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Asiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*) : pour mortifier leur chair

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai Philosophique sur l'Entendement humain* (Liv. I, p. 28 *in-4°* Amsterdam 1755.) ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tout le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intégre*, *saint* & *divin* ; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

& leur sens, ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi

---

Ibi (*scilicet propè Belbes in Ægypto*) *vidimus sanctum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eos, qui, cum diù vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & (quod majus est) concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprimè commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum; eò quod, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque [illegible]larum. Perogr. Baumgartem. Lib. II. cap. 1, p. 73.*

Mr. Loke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle, ni d'idées innées.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula vestit.*
Ut sit Comœdis omnibus una satis,
Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere; Flacce, suæ:
Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,
Delapsa est misero fibula; verbus erat.
Martial. Lib. 7. Epig. 82.

Ferrarius dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne

pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue *Tacoynhaa;* de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entièrement assujetti par ce bridon (*). Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement: ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit: ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Vasser, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantain qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir: ils font entrer leur membre avec force dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins: pour le scroton, il est exposé à la vue de tout le monde.

---

le nom de *Fibula* à cet étui: il prétend, que pour être infibule, il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu: nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

[*] *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynhaa; religant autem quando, opus est ut mejant.* Margrave *Hist. Nat. Brasiliæ, p.* 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même chose en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Oceyn.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front: Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui ayent ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſinguliere à ſe voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû ſoumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur: elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plûpart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres ſauvages en ont, ſans recourir à l'infibulation qui ne cache que le gland du membre: ils ne pourroient même la ſupporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'eſt un châtiment: en Aſie c'eſt un ſupplice.

Plus donc on réfléchit ſur les motifs de cet uſage, & plus il ſemble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuiſement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organiſme, en ſe faiſant eux-mêmes avec moins de riſque ce que Veſpuce dit que les femmes pratiquoient avec des inſectes vénimeux, opération ſi violente qu'elle entraînoit quelquefois l'impuiſſance & la mort: c'étoit un remede de furieux.

Au reſte, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les meridionaux, n'avoient apparemment pas beſoin d'une ſi grande retenue;

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

& ce qui eſt plus remarquable encore, c'eſt qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde ; la jalouſie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas aſſez outrée pour employer ce ſtratagême affreux.

Quoique les Inſulaires de la mer du Sud ſoient une race d'hommes très-diſtincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous diſpenſer, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'infibulent les habitants de l'iſle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines : ils paſſent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle ; la pointe de ce clou eſt fendue & rivée, & la tête en eſt comme une petite couronne : la bleſſure que cette pointe fait aux enfants ſe guérit avec beaucoup de peine ; ils retirent ce clou lorſqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'aſſurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inſtruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'iſle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sadomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ſerviroit dans la ſuite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la deſcription que le Chevalier Pretty nous en a conſervée, il eſt impoſſible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il eſt vrai que les hommes ſont également en contradiction lorſqu'ils font mal, & lorſqu'ils veulent bien faire.

---

[*] *Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales, par Mr. le Préſident des Broſſes.* Tom. 1, pag. 227, *in*-4°. Paris 1756.

Fin de la quatriéme Partie.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obſtiterit circum præcordia ſanguis.
Virgil. Geor. II.

NOus n'avons conſidéré juſqu'à préſent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés phyſiques, qui étant eſſentiellement viciées avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs ſens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémiſphe-

re de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme ſiecle, il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui ſache penſer.

Si le lecteur a jetté un regard rapide ſur la multitude des faits dont on lui a rendu compte juſqu'à préſent, ce Chapitre exige de ſa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider ſi nous avons été conſéquents, & ſi nos obſervations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'eſprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés ſous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philoſophie, & n'en écriront jamais ; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diverſité des climats, un homme d'une capacité ſupérieure à un autre.

Une inſenſibilité ſtupide fait le fond du caractere de tous les Américains : leur pareſſe les empêche d'être attentifs aux inſtructions : aucune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'uſage des mains & de la langue, ils ſont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impulſions de leur inſtinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'eſclavage où elles les a plongés, ou dans la vie ſauvage dont ils n'ont pas le courage de ſortir. Il y a près de trois ſiecles que l'Amérique eſt découverte ; on n'a ceſſé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a eſſayé ſur eux toute eſpèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire un nom dans les ſciences, les arts, & les métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produit un ouvrage si indigeste, si pitoyable, si foncièrement mal raisonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir (*). Dans la derniere Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre ; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'esprit, pour se rappeller des idées mal imprimées, & presqu'aussitôt effacées que conçues : ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossieres qui circulent dans leurs cerveaux ; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occasionnent de considérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois Auteurs sont Baudon, Ricaut & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leurs ramenent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres ; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entierement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtieme année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

Je ne me ſuis pas propoſé d'éclaircir, avec toute l'exactitude poſſible, les cauſes ſecrettes d'un effet ſi étonnant : j'obſerverai ſeulement que la ſtupidité ſemble les accabler vers l'époque de la puberté : or il eſt certain qu'on voit, en

[*] *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verùm quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ità ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ regione & indigenis*, *pag.* 14.

Tous les voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là : ce période de la vie eſt un inſtant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit eſperé de la vivacité de l'enfance. Il ſe peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obſtrue, dans de certains ſujets, quelques conduits & épaiſſit leurs eſprits vitaux. Auſſi eſt-il prouvé par l'expérience que l'uſage, même immoderé des femmes n'eſt pas contraire au développement de l'eſprit ; tandis que la caſtration faite dans le berceau lui eſt manifeſtement nuiſible, & ne produit que des hommes puſillanimes, indolents, ſans vivacité, & dont l'ame eſt autant dégradée que le corps, parce que la violence de cette opération répercute la matiere ſéminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du ſang, & de la ſubtilité des fluides qui arroſent les parties intérieures de la tête où ſont les bouts des nerfs & les commencements des idées : dans les impuberes le ſang coule trop impétueuſement, pour que leur eſprit brillant ait de la conſiſtance ; dans les vieillards il s'affoiblit à meſure que leur ſang devient froid & ſtagnant. (*) Il y a donc

[*] Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois, en une minute : il ne bat que ſoixante & douze fois chez les perſonnes en ſanté juſqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards, il diminue inſenſiblement, & au-delà des ſoixante-dix ans, il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthouſiaſme*, n'eſt qu'une accélération du ſang qui ſe porte vers la tête : les ſavants diſent que le ſang leur monte à la tête, lorſqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, ſe frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux reſter coi, & fermer ſes livres. Les bons & les mauvais Poëtes ſont plus ſujets à ce mal que les autres gens de lettres, qui s'enthouſiaſment moins en compoſant.

un terme intermédiaire depuis la puberté juſqu'à la vieilleſſe, qui eſt le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adoleſcence, des humeurs impures & ſuperflues viennent ſe mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'eſprit ſe retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains eſt conſtitué ainſi que nous l'avons décrit, s'il eſt corrompu par les cauſes que nous avons aſſignées, la foibleſſe de l'entendement doit leur être naturelle ; ils y ſont condamnés. Cette clarté paſſagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur ſang, qui en ſe ralentiſſant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeuneſſe.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux inſtructions, l'on ne ſauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abſtraites : ils ont oublié les principes, lorſqu'on veut leur en montrer les conſéquences : dans les Mécaniques, où chaque piece & chaque inſtrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele ; & c'eſt un prodige qu'un naturel du Paraguai ſoit parvenu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original ; quoiqu'il eût employé pluſieurs années à le peindre. Quelle que ſoit l'exceſſive préſomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiſſent ſecrétement la ſupériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorſqu'on amena les premiers Américains en France, ſous la minorité de Charles IX, on obſerva très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la perſonne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suiſſes, pourvus d'énormes mouſtaches ; par une mépriſe bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui

s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliſte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille ſon miniſtre d'état, parce qu'il faiſoit parler ſi noblement les princes dans ſes Tragédies.

J'ai déjà fait remarquer qu'au premier Concile de Lima on diſputa, avec beaucoup de chaleur, pour ſavoir ſi l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux ſacrements de l'Egliſe, à cauſe de leur ſtupidité : pluſieurs prêtres s'obſtinerent à les leur refuſer, & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, eſt très-petit en comparaiſon de ceux qu'on exclut : ils ont ſi peu d'eſprit & de mémoire qu'ils manquent d'adreſſe pour ſe confeſſer : le pénitencier eſt obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent ſimplement, oui ou non : d'autres proteſtent qu'ils ne ſe ſouviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils ſont tombés, par exemple, en adultere ; ſans quoi ils perſiſtent à le nier. (*)

Je ſuis bien éloigné de ſuppoſer que le zèle des miſſionnaires n'a point toujours été auſſi fervent qu'ils nous le diſent ; mais je me flatte que la plûpart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, ſi je mets en fait qu'aucun Indigene de l'Amérique n'a jamais ſu comprendre un mot de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ſe rendent régulierement aux égliſes, & s'y amuſent beaucoup à chanter des cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaiſir qu'à ſonner la cloche, ſans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiſte ; ſi l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la meſſe, comme M. du Pratz l'a remarqué dans la Louiſiane : auſſi dans les Colonies Eſpagnoles, l'Inquiſition eſt-elle conti-

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa, *l.*

nuellement occupée à contraindre les Indiens à aſſiſter au ſervice divin, & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des égliſes, auſſi long-temps que dure l'office ou le ſermon. On pourroit refuter, avec raiſon, ce que M. de Monteſquieu rapporte de l'attachement des ſauvages de l'Amérique au Chriſtianiſme : on ne s'attache pas ſincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les myſteres : or les myſteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyſique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, miſſionnaire de ſon métier.

Les Jéſuites, qui ſe ſont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits ſûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en ſpectacles qui divertiſſent les Indiens oiſifs. On fait, au Paraguai, des proceſſions ſi comiques, & où il entre une telle profuſion de petites ſtatues remuées par des cordes, que les ſauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y ſont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne ſauroit mieux comparer qu'à la repréſentation des *Myſteres* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges ſe donnoient la torture pour faire rire les auditeurs.

On ne s'eſt jamais mieux apperçu du peu de ſuccès qu'ont eu les miſſions parmi les ſauvages, que quand les Anglais ſe ſont emparés du Canada : on en a interrogé pluſieurs ſur les articles de foi, qui leur étoient abſolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux ſiècles : d'autres avoient une notion très-confuſe de l'hiſtoire du Chriſt, & quand on leur a demandé qui étoit le Chriſt, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que ſa mere étoit Françaiſe, & *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au ſervice de la Grande-

Grande-Bretagne. M. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les Prédicateurs Catholiques, pour inſpirer de l'averſion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choſes de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus ſi criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au peu de conception des Américains qu'aux intrigues ſacriléges des miſſionnaires.

On a inſéré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, ſur des matieres de Controverſe, il eſt ſuperflu d'avertir que cette piéce eſt ſuppoſée, & que jamais aucun Canadien n'a eu aſſez d'eſprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il eſt ſurprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, ſe ſoit chargé de le réfuter, & de compoſer un traité ſur la Philoſophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne ſauroit

---

[*] » *Poettarraroinceouroac* ſignifie dans la langue des »Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le »nombre de *trois*; heureuſement pour ceux qui ont »à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus »loin. Quelque peu croyable que cela paroiſſe, ce »n'eſt pas la ſeule nation Indienne qui ſoit dans ce »cas. La langue Breſilienne, parlée par des peuples »moins groſſiers, eſt dans la même diſette; & paſſé »le nombre *trois*, ils ſont obligés, pour compter, »d'emprunter le ſecours de la langue Portugaiſe. » *Voyage de Mr. de la Condamine, pag. 66 & 67. Paris 1745.*

traduire aucun livre, non-ſeulement en Algonquin ou en Bréſilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité ſuffiſante de termes propres à énoncer les notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance : auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans les logis commodes ; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſere, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs ayeux au temps de Chriſtophe Colomb ; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur pays.

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les ſciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets ; en profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés ; mais la ſtupidité & la pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendus contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe ſeroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux: s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe ſeroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche: les Créoles Portugais, Français, & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt-à-dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau & des aliments; mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſitôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame; cependant, en les comparant enſuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt con-

vaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vraie Européans; & ce sentiment étoit universellement adopté, lorsque le P. Bénoît Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a soutenus dans son *Theatro Critico*, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accusés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossieres, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui suffit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matieres qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raison, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (**): l'on ne peut défendre un auteur qui croit aux hommes marins.

Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, ébêtés, &

(*) Voyez le *Discours 6 du Tome IV. du Theatro-Critico.*

(**) Le P. M. Sarmiento est auteur de la *Démonstration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo*, dont il avoit été le disciple, il auroit dû se ressouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magistri.*

n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art : auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur; il n'en eſt pas moins vrai que les univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres univerſités Américaines: quand Mr. Godin fut élu profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ſes leçons, & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur College de Santa Fé, où ils diſent qu'on a ſouvent compté deux mille écoliers ; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant que de cette foule de diſciples il ne s'eſt formé aucun grand maître, aucun Philoſophe, aucun Médecin, aucun Phiſicien, aucun ſavant dont le nom ait paſſé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'eſt à l'ignorance, à la barbarie des profeſſeurs, & au déplorable état où les ſciences ſon réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette diſette abſolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureuſe don du génie, ſurmontent aiſément les obſtacles d'une malheureuſe éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes ſe ſont élevés au-deſſus de leur ſiècle, & au-deſſus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent preſque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'eſt donc à un vice réel & à une altération phyſique du tempérament, ſous un

climat ingrat & contraire à l'eſpèce humaine; qu'il faut rapporter le peu de ſuccès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en eſt venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms ſont reſtés auſſi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philoſophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage ſur les animaux, les inſectes, les plantes, les mineraux, le climat, les ſingularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'eſt aux Botaniſtes & aux Phyſiciens Européans qu'on eſt redevable de toutes les connoiſſances que l'Hiſtoire Naturelle a acquiſes aux Indes : que ſaurions-nous ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous inſtruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plûpart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de villes ſpacieuſes & ornées d'édifices ſuperbes,

où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix surtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas. Mais malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de fausletés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandis heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples policés qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Varera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces auteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol: c'est sur la foi de

set homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de régner, selon lui, qu'en l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa : cependant ce qu'on raporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi, & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs & à renouveller la mémoire d'un simple événement[*]. Je sais qu'un Italien, nommé San Severo,

(*) L'auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. « Quand les Indiens vouloient faire leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de différentes couleurs, & différentes en nombre.

a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'etoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question si un peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois un peuple bien policé; & com-

---

»nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, »avoit sa signification. Ces cordons torts & gros, »comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ »trois pieds, étoient attachés comme une espece de »frange le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur »indiquoient ce que contenoit chaque filet; comme, »par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, »& les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient dé»signer des choses dont les couleurs ne sont pas re»marquables, ils les mettoient chacune selon leur »rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux »moindres..... L'on gardoit toujours l'unité dans ces »filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine »de mille, &c. Ils passent rarement la centaine de »mille..... Ils mettoient au plus haut des filets le »plus grand nombre: les nœuds de chaque filet & »de chaque nombre, étoient égaux les uns aux autres, »comme un bon Arithméticien les pose, quand il »veut faire une grande supputation.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs, tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

me on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je ſuis très-porté à croire que ſans le ſecours des lettres, des hommes attroupés ne ſauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment conſtitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il eſt vrai que les Eſpagnols n'ont pu rien apprendre de poſitif ſur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop ſe fier à ce qu'ils ont écrit de Maneo-Capac, & de Coya-Mama, ſa ſœur & ſa femme. Suivant Garcilaſſo (*), ce Manco-Capac entreprit de raſſembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut obſerver à cette occaſion, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune ſociété civile ait été aſſemblée par un ſeul homme, qui ait tout à coup &, comme par preſtige, tiré de la barbarie une multitude de ſauvages: les [illegible]flateurs les plus célebres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ils ont dicté leurs loix: ces nations avoient ſubſiſté depuis pluſieurs ſiècles avant que d'avoir un Code; & la raiſon nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne ſoit plus ancien que ſon légiſlateur. Les Jéſuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un ſeul endroit quelques Paraguais; & ils ne ſeroient jamais venus à bout d'en compoſer une peuplade ſedentaire, s'ils n'avoint eu la précaution de faire enlever de force plus de ſoixante mille hommes cantonnés ſur les bords du Uraguai, du Parana, & au Nord-Oueſt du Guayra: ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit fermé tous les paſſages pour retourner dans leur

(*) *Tom. I, p. 17, ch. 2.*

patrie, ils ſe virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivaſſent. C'eſt par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de nation qui n'eſt pas encore ſorti de l'enfance ; puiſque les Jéſuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les ſociétés ont dû ſe former ſucceſſivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un aſſez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ſes compatriotes, leur a ſuggéré de ſe conduire ſelon de certaines régles, qui ne ſont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées ; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un ſeul homme n'eſt pas en état de procurer la ſubſiſtance à pluſieurs ſauvages cachés dans des bois, il eſt par là même incapable de les réunir en ſociété ; puiſqu'aucune ſociété ne peut ſubſiſter, ſans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fourniſſe avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiſton ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait été le fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois ; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément : auſſi l'hiſtoire de tous ces héros eſt-elle obſcure & confuſe ; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens ; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-

incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers légiſlateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues annales du Pérou ; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il aſſure que onze Incas qui ont régné de ſuite, ont été des princes bons, juſtes, modérés, & adorés de leurs ſujets, qu'ils aimoient en peres : c'eſt un prodige qui ne s'eſt jamais vu parmi les habitans de notre hemiſphere qu'une ſucceſſion de onze Rois deſpotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il ſoit moralement impoſſible qu'un même trône ſoit occupé, onze fois de ſuite, par autant de ſouverains philoſophes : mais je dis que ce n'eſt pas ſur la foi d'un Garcilaſſo de la Vega, que des lecteurs ſenſés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes ſur ſes voiſins : il n'y en a aucun qui n'ait régné ſur ſes ſujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate, (*)

[*] *Hiſtoire de la conquête du Pérou, chap. XIII, p. 69. in 4. Amſterdam 1700.*

d'une maniere absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets ayant été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eut envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran ? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'ayent entrepris que des guerres justes ? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & regner en philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas ; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient régné sur ces contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, &

l'on a déjà fait voir que, faute de poſſéder des régiſtres & des mémoires, aucun Eſpagnol n'a pu fixer cette date, ſur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé ſix cents ans depuis le premier Incas juſqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il eſt indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente ſouverains pendant ce laps de temps; puiſque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilaſſo, qui ne compte que douze rois en quatre ſiécles: cependant la vie des hommes n'excédoit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne ſauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas: ce qui eſt d'autant plus remarquable, que le terrain eſt extrêmement exhauſſé dans ce diſtrict de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito eſt la ville du globe la plus élevée au-deſſus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit eſſuyé, plus tard que notre hémiſphere, une combuſtion générale & d'épouvantables viciſſitudes; puiſque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, reſpectivement aux Indous, aux Ethiopiens aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilaſſo nous repréſente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'une ſeule bourgade dans cette miſérable contrée en 1531, lorſqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un fol amour pour ſa ma heureuſe patrie, n'a reſpecté aucune vérité: il n'y a aucun fait qu'il n'ait falſifié pour l'embellir: ſes deſcriptions manquent de vraiſemblan-

ce. *Il n'y avoit ſous les Incas*, dit Zarate (*), *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville; Cuſco étoit la ſeule.* Si l'on demandoit pourquoi on defere ici au témoignage de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaſſo, c'eſt que la raiſon & l'évidence ſont en faveur du premier. Si les Eſpagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays, il en reſteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en reſteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie ſous les Incas: les villes qui y exiſtent de nos jours, ont été, ſans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui ſe ſeroient épargné tant de travaux & de conſtructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux eſclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'eſt la rapidité preſqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu ſe cacher derriere des murailles, les Eſpagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garniſons: tant de ſiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été impoſſible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hériſſé de fortereſſes, avec deux cents hommes qui ne firent que ſe montrer. Quant à Cuſco, la réſidence ordinaire des Incas, il eſt très-vraiſemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de ſa plus grande ſplendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, ſans lucarnes & ſans fenêtres, dont la conſtruction étoit inconnue aux Péruviens: auſſi les Eſpagnols, ne pouvant ſe loger dans ces huttes baſſes & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cuſco de maiſon qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y ſubſiſte ſeulement un pan de muraille, reſté, dit-on, de l'an-

(*) *Chapitre IX, p. 44, Tom. I.*

cien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveilles qu'en s'extaſiant. Je doute neanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus ſpacieux, & plus orné que celui dont on découvre des veſtiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toiſes de diametre : c'eſt une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaiſe, car le ſecret de faire de la chaux ou du ciment étoit abſolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miſérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de ſorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toît, ſi l'on avoit voulu y en faire un. Il conſte, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement auſſi renommé, auſſi fameux que la chapelle de Cuſco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit auſſi merveilleux qu'on le penſe.

M. de la Condamine a fait inſérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin la deſcription d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui ſuffit, ſelon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il eſt naturel de préſumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puiſque les princes ſe nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y lo-

geoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique ; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par M. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent : ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toît ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons ; ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces décombres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom impoſant de ménagerie ; mais il n'eſt pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre auſſi des fortereſſes, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou : on nous vante ſur-tout la citadelle de Cuſco comme un chef-d'œuvre de fortification ; tandis qu'on ſait que François Pizarre s'eſt emparé de la capitale & de ſon fort en un

ſeul jour, ſans tirer un coup de fuſil. On a ſoutenu, à la vérité, qu'il avoit été favoriſé dans cette expédition par une ſœur d'Atabaliba, le dernier des Incas : il eſt difficile d'admettre, dira-t-on, que la ſœur d'un prince que les Eſpagnols venoient d'étrangler avec autant d'injuſtice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foibleſſe d'aimer le chef des bandits Européans ; cependant, malgré le peu de vraiſemblance de cette anecdote, il eſt certain que cette ſœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtreſſe de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonſale & Dona Franciſca : tant il eſt vrai que l'hiſtoire de la découverte de l'Amérique eſt remplie de faits ſi ſinguliers qu'ils paroiſſoient incroyables : (*).

Les Péruviens ne ſavoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un ſeul inſtrument de ce métal, l'ame des métiers & des arts ; (**) mais en revanche, ils poſſédoient le ſe-

---

(*) [*] Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du ſingulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants de notre Europe, cet exemple de la ſœur d'Atabaliba ſuffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troiſiéme enfant d'une Péruvienne de Cuſco : quant à la maîtreſſe d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui reſta fidelle juſqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Eſpagnols : Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, aſſembler toutes ſes femmes, leur dit, *Meſdames, vous aurez bientôt le plaiſir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens* ; & comme elles ſe mirent à rire, il en fut ſi indigné, qu'il les fit décapiter.

(**) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique ; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que le fer qu'on y exploite, eſt infiniment inférieur à celui de notre continent, de ſorte qu'on n'en ſauroit fabriquer des clous : malgré ce défaut,

ret que nous avons laiſſé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. M. Godin envoya en France, en 1727, au Compte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (*) que cet inſtrument égaloit preſque la dureté des anciennes armes de cuivre dont ſe ſont ſervis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; ſoit qu'il fût plus rare alors, ſoit que leur cuivre trempé eût des qualités ſupérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir conſidéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'indiens abrutis, que les eſpagnols y détruiſirent au commencement du ſeizieme ſiècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je ſuis capable, les différents Hiſtoriens du nouveau Monde, je n'ai pas été aſſez heureux pour découvrir un fait capable de favoriſer ce ſentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le ſecret d'endurcir le cuivre; ſans quoi ils n'auroient point été en état de creuſer la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les caba-

---

il ſe vend fort cher, & coute un écu la livre au Pérou; l'acier y vaut un écu & demi.

La nouvelle Eſpagne eſt la province où on a trouvé le plus de fer: on croit que le Pérou n'en a qu'une ſeule mine, que les anciens Péruviens connoiſſoient; mais faute d'induſtrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a abſolument aucune mine de ce métal.

[*] Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4°. T. 1, p. 168 & 250.* On y trouvera le réſultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reſſuſciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

nes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs fleches, & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont longtemps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace* (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements; ils n'employoient l'or que com-

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espece de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

me nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payements & les achats [*]. Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus grossieres de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (**) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite : & afin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de M. de la Condamine.

» La Langue du Pérou manque des termes, » dit-il, pour exprimer les idées universelles, » preuve évidente du peu de progrès qu'ont faits » les esprits de ces peuples, *Temps*, *durée*, *espa-* » *ce*, *être*, *substance*, *matiere*, *corps*, tous ces » mots, & beaucoup d'autres n'ont pas d'équi- » valent dans leurs langues : non-seulement les » noms des êtres métaphysiques, mais ceux des » êtres moraux, ne peuvent se rendre chez eux » qu'imparfaitement, & par de longues péri-

(*) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul peuple, qui eût inventé une monnoie.

(**) *Tom. II, p. 139, chap. XXVII.*

» phraſes. Il n'y a pas de mot propre qui réponde » exactement à ceux de *vertu*, *juſtice*, *liberté*, » *reconnoiſſance*, *ingratitude* (*).»

Les profeſſeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilaſſo, ſe ſervoient, dans leurs leçons, de la langue ſacrée, inconnue au peuple; mais comment ſait-on qu'il y a eu au Pérou une langue ſacrée? Cela n'eſt pas probable, puiſque l'idiome vulgaire étoit ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les belles-lettres & les ſciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun, & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les ſciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature: il doit s'élever par degrés, & on ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que ſon idiome s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments: or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiècles. En vain le vulgaire des Cronologiſtes veut-il nous perſuader que les

(*) *Voyage à la riviere des Amazones*, p. 54.

Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere ; la langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odiſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie ; car l'on ne ſauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais ſervi à faire des vers(*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terreſtre, & à l'eſpèce humaine, que de ſuivre ſervilement les calculs faux & abſurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'eſt un préjugé que de ſoutenir qu'on eſt uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles : s'il n'y avoit pas eu des Chimiſtes en Europe, au quatorzieme ſiècle, la découverte de la poudre à canon ne ſe feroit point faite dans ce ſiècle-la, ſi du temps de Cuſter on n'avoit ſenti le beſoin d'avoir des imprimeries, on n'eût pas inventé l'imprimerie du temps de Cuſter ; on ne

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit compoſé un poëme dans la langue des Getes, pendant la ſixiéme année de ſon exil à Tomes.

Ah pudet ! & Getico ſcripſi ſermone libellum ;
Structaque ſunt noſtris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), cœpique poeta
Inter inhumanos nomen habere Getas.

de Ponto IV. E. 13.

Si Ovide a le premier eſſayé de faire des vers dans cette langue, ſon poëme a dû être déteſtable ; mais il faut que les Getes n'ayent pas été auſſi barbares qu'il nous les dépeint ; il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puiſqu'on y connoiſſoit déja une eſpece de Proſodie ; car il réſulte de l'expreſſion *noſtris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un métre : on y connoiſſoit, par conſéquent, les ſyllabes longues & breves, ce qui eſt bien ſingulier.

l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la bousſole, pour naviguer en Amérique, il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour conſtruire des bousſoles, il falloit ſavoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découverres peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; ſans quoi les ſauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les ſauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. Ceſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt-là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même-temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la bousſole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainſi que les Européans, quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les moines Bacons & Swarts, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans

ans avant la date de sa premiere navigation en 1492 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui eût pas été accordé de sitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme considérable à un moine intriguant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand, & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une observation singuliere à ce sujet. Les Européans sont les seuls qui ayent voyagé en Amérique : les Africains & les Asiatiques ont été si stupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainsi que le gallion des Manilles, ont constamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous soyons emparé d'une moitié de cette planete, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé dans plusieurs absurdités inexcusables; (**), & c'est un aveu singulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peu-

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire, puisque c'est malgré eux qu'on les a entraîné au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(**) *P. 39 & suiv. T. II.*

ples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horison où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisiéme Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable; mais que ces buttes ayent servi à faire des observations Astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amautas* du Pérou, qui se mêloient, dit-on, d'étudier le Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planetes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les fouillure qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planetes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent ou est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille

faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient fait les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siécles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du calculateur Riccioli, j'ai déja fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes: elle ne pouvoit, par conséquent contenir qu'environ ving-mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capitale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca: partout ailleurs les Indiens ne se présenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise: l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, fut la disette des vivres & des fourages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrémement dépeuplé, puisqu'une poignée d'en-

nemi eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour subsistenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant : les soldats, décharnés & abattus, brouterent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois par les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'avanturiers n'ait trouvé ni vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne, intitulé l'*Analyse de*

Gouvernement des Incas, a lu leur hiſtoire, ſans ſe défier de ſon autenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé ſon manuſcrit ; s'il avoit voulu être raiſonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état deſpotique ; & quand il ſeroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous ſeroit impoſſible aujourd'hui de les analyſer, faute de les connoître ; & nous ne ſaurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort de ceux qui les avoient appriſes par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui ſubſiſtent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur légiſlation ſous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épouſoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui ſe proſtituoient ; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens ſoumis aux Eſpagnols, ne ſe marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne ſont plus vierges : ils ſe croiroient deshonorés, ſi leurs femmes n'avoient couché avec pluſieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé ; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquiſition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils ſe laiſſeroient plutôt couper par morceaux que de conſentir à prendre une femme qu'ils ſoupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne ſauroit conclure autre choſe ſinon qu'un uſage ſi enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué ſous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir conſidéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil ſur le Mexique, dont on a conté autant de fauſſe-

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, par Dom Juan & Ulloa.

tés & de merveilles que de l'empire des Incas ; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossièrement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques ; mais en cela ils se sont trompés ; car la maniere des Mexicains différoit essentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes, de sorte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour représenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Coëns on pouvoit énoncer un sens moral, & il n'y a aucun doute entre les savants que la Table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéristiques : d'ailleurs manquant absolument de signes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats qui ne cherchoien que de l'or, mépriserent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du seizieme siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans cette partie de l'Amérique, & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir pré-

lablement exorciſés ; car il ſoutenoit qu'il falloit brûler les livres de tous les peuples qui ne ſont pas Chrétiens (*). On ne ſauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Muſulman Omar, qui fit conſumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conſerver l'Alcoran.

Il n'eſt échappé des mains de ce Sumarica qu'un ſeul exemplaire qu'on avoit deſtiné à remplir la curioſité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix fut pillé par un armateur Français ; & le manuſcrit indien, avec l'interprétation Eſpagnole, tomba, par un bonheur ſingulier, entre les mains du voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent, pour une ſomme conſidérable au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumiere ſur l'Hiſtoire des Mexicains, fit retraduire l'interpré-

(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractériſé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne ſe vit jamais tant qu'au ſixiéme & au quinziéme ſiécle. Le Pape Grégoire, ſurnommé ſi injuſtement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Œuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeſte époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perſécutions contre l'eſprit humain, nous ont fait perdre les Poëſies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne ſervent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été ineſtimable. Il n'y a pas juſqu'aux Juifs dont on n'ait brulé les livres, & l'on aſſure que dans la derniere perſécution, qui leur avoit été ſuſcitée par un ſcélérat connu ſous le nom de Pfeffercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu, intitulé *Toldos Jeſcut*.

On accuſe la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Miſſionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

tation en Anglais par Mr. Locke (*) & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois sur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents soixante tableaux détachés & encadrés. Comme je sais que ces images ont été copiées, avec un soin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai considérées plusieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne sauroit dessiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature; & les objets sont sans vérité comme sans proportion. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la memoire des choses passées & des événements historiques.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois du Mexique, dont le premier n'avoit commencé de régner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arrivée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donné les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors les dates, & les époques, & la suite chronologique des

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine, qui porte encore son nom.

des souverains dont on n'en compte que huit avant Montezuma II, du nom, qui régnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & la mépriſe encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes, & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'ouvrage qu'il avoit promis sur cette matiere; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Almanachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Gots, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des emblêmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siécle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*) c'est ce que j'ai

(*) On dit que leurs siécles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant

peine à me perſuader ; parce que cet uſage ſuppoſeroit une longue ſuite d'obſervations aſtronomiques, & des connoiſſances fort préciſes pour régler l'année ſolaire, ce qui n'eſt pas compatible avec l'ignorance prodigieuſe où ce peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner ſa Chronologie, lorſqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix ?

L'Hiſtoire des huit Rois du Mexique me ſemble auſſi fabuleuſe que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On aſſure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du Mexique, d'où elle chaſſa les anciens habitants dont on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perſiſta dans la barbarie pendant ſix cents ans, & ne commença à s'humaniſer, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391 (*). Voilà ce que les hiſtoriens nous répétent continuellement d'un ton affirmatif ; parce qu'ils s'appuyent, diſent-ils, ſur les monuments mêmes des Indiens : ils ſe fondent, il eſt vrai, ſur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obſcurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils ſoient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Méxicaine ; puiſque le bon ſens nous apprend que les annales d'aucun peu-

---

l'arrivée des Eſpagnols ? Peut-on, en ſi peu de temps, trouver l'année ſolaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les ſiécles ?

(*) *Cum Montexuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino ſub regibus novam, per annos CXXX, poſt DCXIX annos, quàm à Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hiſt. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.

Cette ſupputation a été adoptée par tous les Hiſtoriens qui ont écrit ſur le Mexique ; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

ple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis ? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée ? Réellement on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable : leurs arts, quelques imparfaits qu'ils fussent, annoncent une plus haute antiquité ; mais il ne faut pas exagerer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix ; rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la América septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna* (*), n'a tâché que de

(*) On en a une traduction Française par Mr. Citti de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol ; & d'un énorme *in-folio*, il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style empoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille temples dans la capitale du mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara, moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité : or depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Méxicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore ; ce qui doit nous désabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, selon quelques auteurs, soixante & dix mille maisons sous le regne de Montezuma second ; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitans ; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité ; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babilone des Indes ; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de mi-

férables villages de l'Amérique, ne nous en imposent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes; je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & tout-puissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est avéré, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la premiere fois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre; du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquise en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poëme Epique (*) qui n'a joui d'aucun succès,

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, est monstrueux par-là même qu'il est en prose: cette invention des modernes est si bisarre, qu'on a peine à se persuader qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste, tous les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville* & l'*Arancana* de Alonzo, n'ont pu forcer la renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres: ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet, qu'à l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé toutes les ressources de son génie pour faire de son *Fernand Cortez* une bonne piéce de Théâtre. *Alzire* n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scène est en Amérique.

parce que le lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe r aſſacrer des ſauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains, alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont deſſiné les objets ; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois qui, par un certain arrangement, rapelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la langue Allemande, où les Lettres ſont nommées *Buc-ſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtres : leurs livres ſont nommés *Biicher* comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rônne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigene du nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux qui par

leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres (*).

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, intelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent enſuite cette invention pour adopter les peintures parlantes ; d'où il a réſulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hieroglyphes, eſt abſolument unique dans ſon eſpèce. S'ils avoient perfectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils ſeroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils uſent de nos jours.

(*) *Litteras Runicas ſaxis, ærique inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucuparia :* Ronne *vel* Runebœers Troee (bois portant des Runes) *nomen ſuum à Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt : propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujuſvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres ; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que des petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens : auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpece, reconnus pour authentiques, ſont du troiſiéme ſiécle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal-à-propos la vetuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant : mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu: il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple, puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement déchus de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal: il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux: le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sau-

vage vit ainſi, uniquement pour lui-même: il n'aide perſonne, & perſonne ne l'aide: aucun lien aucun pacte de fraternité ne le rapproche de ſon ſemblable: il eſt ſeul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaiſant, charitable, & généreux. On ne ſauroit imaginer un plus grand aviliſſement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penſer pour ſoi, ou pour ſes maîtres. Il eſt triſte que cet état ſoit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit ſous des loix tant ſoit peu équitables, eſt plus petite qu'on ne le penſe. L'Amérique & l'Afrique ne ſont preſque peuplées que de ſauvages: le deſpotiſme a accablé & accable l'Aſie, & pénètre par mille endroits dans l'Europe, qui ſemble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philoſophes élèvent de toute part leur voix contre le deſpotiſme, & contre la tyrannie des princes qui font à leurs ſujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme ſi l'on pouvoit règner ſur ceux dont on n'eſt pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de diſtance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reſte, l'abrutiſſement où l'on a ſurpris les habitants de l'Amérique, il eſt certain qu'on n'auroit pas dû les maſſacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des myſteres incompréhenſibles. Au contraire, leur extrême foibleſſe auroit dû exciter la plus gande compaſſion dans l'ame de leurs conquérants, ſi ces conquérants avoient eu une ame. Le ſang Indien que les Eſpagnols ont verſé avec profuſion, crie encore vengeance, & auroit été vengé ſans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le ſentiment de Tacite,

qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, *non esse curæ deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

En abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nouveau Monde, on y a retrouvé des coûtumes barbares, atroces, & singulieres, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont d'autres ont triomphé de la Raison.

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si différents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédestiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parce que la superstition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes effets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entierement sauvages, chez qui chaque famille

& chaque tribu obéit à des impulſions particulieres, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égaremens de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus : on a confondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont ſéduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la ſingularité des faits expoſés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'aſſurer d'avance de la bonne foi des obſervateurs, & ils ont raiſonné, ou déraiſonné, à pure perte ſur des rapports démentis par des relations plus ſinceres, écrites avec plus de bon ſens, dans des temps poſtérieurs, par des témoins ou moins enthouſiaſtes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche ſi juſtement mérité, je ne ferai l'expoſition que des coutumes bizarres, bien avérées, & ſur leſquels on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter ſans introduire dans l'hiſtoire un Scepticiſme abſurde, qui entraîneroit en ſens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité ; puiſqu'il eſt également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'uſage ſanguinaire & inſenſé d'enſévelir des perſonnes vivantes avec les morts. On ſait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules Céſar, & que les colonies ſi multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient fixées : on ſait qu'elle ſubſiſte encore dans quelques cantons de l'Aſie méridionale, ſur les côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples ſi éloignés les uns des autres, & ſéparés par tant de barrieres inſurmontables, qu'on ne ſauroit raiſonnablement

supposer qu'ils ayent en quelque correspondance; puisqu'ils différoient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit M. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs souverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Egypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent qu'on retrouve encore dans les Momies, lors-

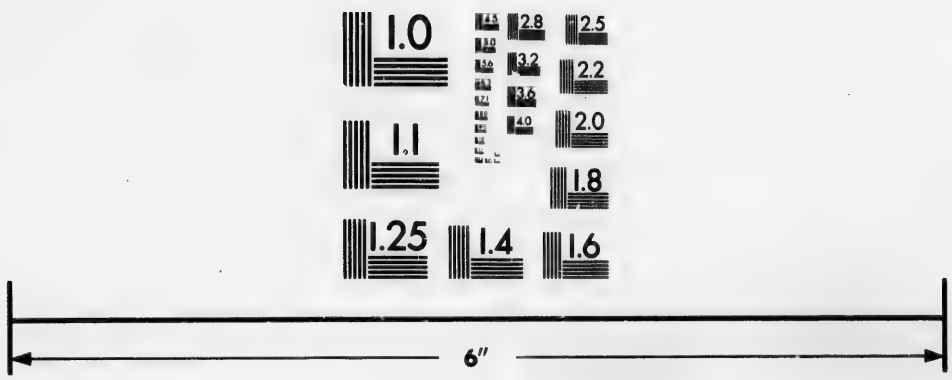
qu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves sans enfants (*) de se jetter sur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il est très-faux que cette loi ait été suggérée par un Bramine, mauvais Philosophe, qui voulut empêcher les empoisonnements: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne seroit tentée de donner du poison à son époux, si elle savoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de sang froid: c'est comme si l'on brûloit sa maison pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas plus souvent leurs maris, que les autres femmes de l'Asie & de l'Europe, & si l'esprit du législateur eût été tel qu'on le suppose, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous sont polygames, c'est la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi fait périr avec eux; d'où l'on peut sûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher encore avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui croient l'espérance d'une vie à venir, mais qui croient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le système des anciens Brachmanes & des Bramines modernes: entêtés jusqu'à la fureur de la Metemp-

(*) Il est important d'observer que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent se brûler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés seroient un fardeau pour l'Etat, qui devroit leur servir de pere.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

sycose, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brulées solemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des suplices. On ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde, puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs, & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coute fort cher pour transgresser le précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, si les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Academique de M. Fréret que ses confreres avoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans

César, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systêmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquefois tellement subjugué la raison & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées se bruler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échaper au bucher, & elles échapperoient en effet, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*). Lorsqu'on lit avec

(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait asseoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le feu au dehors. Dans le Bengale, la veuve dévoué se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre sur son giron: ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds; quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant sur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine; mais on ne sauroit dire si cela contribue à abréger ou à augmenter le supplice: les musiciens, qui savent leur métier, ont soin de faire un si grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque assistant a la charité de leur jetter un panier de sable. Voyez *Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3, T. II, à la Haye 1718.* Consultez aussi les *Lettres de Bernier.*

attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miserables victimes de la mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte infusion de safran, qui a la vertu singuliere de porter à la tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres Narcotiques (*).

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher, & c'est à ce stratagême des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque-temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux ayent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulsif, il commence par assoupir & à produire des rêves divertissants, qui finissent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

en pâte dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements ; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizeme siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par force un grand cortège de domestiques & de concubines, qui dévoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur paradis. Garcilasso au contraire soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés ; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivans, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rapelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement, & jusqu'à l'entousiasme, qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeusement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand massacre aux obsèques de ce barbare : on ne tua pas moins de treize personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit partout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisît ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglérent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie de Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

M. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quel-

(*) Voyez l'*Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. Tom. III, p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane, pag. 237 & suivantes.

ques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes devoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le carnage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoit à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A S. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plûpart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal: la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le recit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, si nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens: si nous devons avoir les mêmes organes, il s'enfuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins: il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être carressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte, puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce So-

phiſme. Obſervons toute fois qu'un Miſſionnaire de la Propagande, hériſſé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louiſiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Eſclaves vivants à ſes obſeques. Le ſauvage diroit au prêtre : je ſuis dans la ferme perſuaſion d'une vie à venir : ſi tu veux me retirer de ce ſyſtême, il faut que tu me prouves que je ne reſſuſciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il eſt impoſſible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puiſſe le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puiſſance de Dieu. Si la mort n'eſt qu'un paſſage bruſque à une ſeconde exiſtence, il eſt ſûr qu'elle ne ſauroit m'ôter le droit que j'ai ſur mes eſclaves; puiſque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce diſcours, quel qu'il ſoit, embarraſſeroit ſans doute, le Catéchiſte; mais un Philoſophe qui rencontreroit cet Indien raiſonneur, lui diroit : *Rien ne t'autoriſe à ſuppoſer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton ſyſtême eſt incertain : le crime que tu veux commettre ne l'eſt point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes ſoient égorgés pour te faire plaiſir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué ? Si tu n'as jamais douté de la toute-puiſſance de l'être ſuprême, tu n'as aucune raiſon pour douter de ſa juſtice qui ne ſauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes ſujets, en voulant qu'ils meurent, lorſque tu ceſſes de vivre. L'empire que tu as exercé ſur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort ſur le plus foible. Tu blaſphêmes, lorſque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorſque*

tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puisqu'ils sont les fils de ton pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes freres! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis, cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurt en paix, laisse-y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants: mais, dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui ayent employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent produit aucun effet sensible; puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu faire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrifiées: ils s'approprient leurs colliers, leurs braffelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto da fé*, il n'en feroit pas: on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent: vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustenciles de ménage, des boissons, des aliments, des lumieres & des piéces de monnoie, pour le service des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funebres peuvent expliquer les différents systêmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les différents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, sur le sentiment des anciens Juifs touchant la Résurrection.

Il est vrai que dans le *Vaiicra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun réglement concernant les enterrements, & la sépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pû être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de

[*] Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genèse, qui dit au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (*) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulchre des particuliers, puisque Flavius Josephe rapporte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même

(*) Chardin assure, tom. III, p. 17, que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans lequel il injecta du suif, de la poix & des égagropiles.

que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de faim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occide Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, & *les Lettres du* P. Cataneo *à son frere*.

attaquent le ſecond doigt, & ont un ſecret merveilleux pour guérir promptement ces bleſſures qui ſeroient regardées comme dangereuſes en Europe, à force d'être répétées ſouvent.

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait auſſi eu la coutume impertinente de ſe tronquer les mains; & s'il eſt poſſible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémiſpheres, ſi différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes abſurdités que l'eſprit humain puiſſe concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches ſur l'Hiſtoire de l'eſpece humaine, je n'ai trouvé qu'un ſeul peuple de l'ancien continent qui ſe ſoit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs ſemblables : ce peuple eſt celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, ſi connus & ſi fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

M. la Loubere, de l'Académie Françaiſe, eſt le premier, ſi je ne me trompe, qui ait obſervé cette coutume des Caffres, pendant le ſéjour qu'il fit au Cap de bonne Eſpérance, à ſon retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres ſe coupoient un bout des doigts, en ſorte qu'on pouvoit voir par l'inſpection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a ſuivi la Loubere, varie dans la deſcription qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord ſur le point principal, il me ſemble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux

Les Hollandois ont réuſſi à diſſuader aux Caffres

(*) *Voyage de Siam, tom. II, p. 167.*

de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts, ni pour les vivants; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement: comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont deposées dans l'immense Collection de *Grævius*, ou voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable: ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspondance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle ; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un suplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage ; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés ; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son *Hamac*, quand sa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette posture il contrefait le malade, gémit, se fait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler pour la premiere fois de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique ; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn *faire la Couvade*. Il est vraisemblable

que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſque miniſtrant*, dit-il (*) : ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Breſiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vû pratiquer la même choſe chez pluſieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent juſqu'au-delà des Pyrénées : elle devoit faire fortune, puiſqu'elle eſt trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'eſprit humain. Feu M. Boulanger a tâché d'en découvrir la cauſe, dans ſon *Antiquité dévoilée* ; mais on ne ſauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ſes conjectures : emporté par un enthouſiaſme ſiſtématique, il a voulu ſoumettre les faits à ſes idées, au lieu d'accommoder ſes principes aux faits.

» En Amérique, chez quelques ſauvages, dit-» il, l'uſage veut que le mari ſe mette au lit lorſ-» que ſa femme eſt accouchée. La même choſe ſe » pratiquoit chez les Celtibériens, ſuivant Stra-» bon, & dans l'iſle de Corſe ſuivant Diodore de Si-» cile. Pour expliquer une coutume ſi bizarre d'a-» près notre ſyſtême, il ſemble que l'on doit » regarder cette conduite du mari comme une » ſorte de pénitence, fondée ſur la honte & le » repentir d'avoir donné le jour à un être de ſon » eſpèce. Cette conjecture paroît d'autant plus » fondée que, ſuivant les lettres édifiantes, citées

(*) *Lib. III, pag. 174.*

» dans la note, le mari pendant sa retraite ob-
» serve un jeûne très-rigoureux, & s'abstient
» même de boire, en sorte qu'il maigrit consi-
» dérablement (*).»

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

Si le système de M. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, soient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose par conséquent qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justifier le sentiment du Philosophe Français.

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit souillées par l'épanchement du sang qui accompagne & suit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal sain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Egise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps, parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cause du péché: ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la

(*) *Antiquité dévoilée par les usages.* Liv. II. Chap. III. p. 117. *in*-4°. Amsterdam 1766.

femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lisant attentivement ses *Recherches sur le Despotisme Oriental* & son *Antiquité dévoilée*, qui n'est qu'un commentaire du premier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois me persuader que l'attente de la fin du monde, & de la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteux lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhension de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espece, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour insulter à la mémoire de ce savant, comme ont fait tant de fanatiques enivrés de leurs propres chimeres & jaloux de celles des autres: je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les maris ont, dans de certains pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer leur retraite: ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espece; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne, qu'on dit qui s'obser-

vent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent ; les autres auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence : au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents (*). Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre auteur de l'*Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouventer les ignorants & les ſuperſtitieux : on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poeles & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance, & afin d'augmenter la cacophonie ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre, & de ſonner pendant les éclipſes ; & ils ſe baignent

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à parte diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſiliæ, p. 14.

encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & font tant de contorsions qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupçonneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténébres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allegresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & profond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscurité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspendue de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats & s'entrechoquoient dans les cieux; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants: on auroit plutôt attendu en silence, & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre-humain.

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la substance des astres & des planettes, il faut ob-

ſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matiere morte : ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit : donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matiére brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant ; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planette, ne nous permettent gueres de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts ; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris alités à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie uſitée pendant les éclipſes, prouve que les erreurs en matiere de Phyſique n'ont jamais entraîné de grands abus ; pendant que les erreurs en Morale ont enſanglanté la terre, après avoir avili la raiſon : & c'eſt un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des fléches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgil.

DAns cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous inférerons un Mémoire fort détaillé sur les fléches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des faits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envenimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siécles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'inclina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, fut tué avec une fléche empoisonnée (*).

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guer-

(*) Comte de Fogéda.

res nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envenimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites, ayent été empoisonnées pour le service des batailles & des siéges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à fléches empoisonnées, l'inquiétérent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en subjuguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif ; mais ces stratagêmes, en supposant qu'on s'en soit réelle-

ment servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la fléche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une fléche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir: elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envenimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral: ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres différents, que nous allons dé-

(*) *Lib. V. cap. XXVII. fol.* 72.
On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

tire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier [*], ou le Hippomanes végétal de Brown : c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il se plaît le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isle de St. Jean de Porto Rico : on le rencontre aussi, mais moins abondamment, dans les Antilles, & sur quelques plages du continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre : ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logemens, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait : mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lactescents*. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches : quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussiere prolifique qui tombe co-

(*) Quelques auteurs nomment cet arbre *Mancelinier* & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc anill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier : aussi le Pere Plumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

pieusement du grand nombre des fleurs étaminées; d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite; enfin, ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flécles, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légérement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginerent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II. fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on

(*) Voyez Monardes, *Historia medica novi orbis.*

A tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité Alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la mépriſe des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatées, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de Sirop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

M. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente

eſpèce d'herbes pilées : il ſe peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon ; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du ſang frais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée ; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier, car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps ; & les flêches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flêches ſont de deux eſpèces ; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Il eſt fort remarquable que cette méthode de ſouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionnaux ; tandis qu'on ſçait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans pluſieurs cantons du Sud de l'Aſie, & principalement dans les iſles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'inſtant, en parlant des alênes de Macaſſard & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enſeigné à quelques peuples du nouveau

nouveau Monde l'uſage de ces ſarbacanes ; mais des perſonnes inſtruites, que j'ai conſultées ſur mon ſentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent ſur les bords de l'Eſquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le ſauvage qui veut ſe ſervir de ces traits préparés ſelon le procédé qu'on vient d'expoſer, a ſoin de les mouiller de ſalive, en les portant à ſa bouche ſans crainte ; car le poiſon dont ils ſont armés, n'agit que lorſqu'il eſt mêlé au ſang, où il occaſionne une coagulation ſubite, ou, ce qui eſt la même choſe, une ſécrétion de la lymphe d'avec les globules ſanguins, & à peu près comme feroit une goute de vinaigre verſée dans un vaſe rempli de lait : l'animal bleſſé tombe mort plus précipitamment que ſi on lui avoit ſeringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a auſſi la qualité de faire fermenter & grumeler le ſang juſque dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flêches envénimées, dont toute l'action ſe borne à figer le ſang : auſſi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun ſcrupule de ſe nourrir de ſinges, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces inſtruments : & depuis que l'Amérique eſt découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en ſoit mal trouvé (**). Cependant ce venin agit ſur les hommes comme ſur les animaux ; & dans l'un & l'autre cas, ſes effets

(*) Voyez *Conférences ſur les Sciences, de l'an* 1662, *à l'article* Nutrition.

(**) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, ſous la dent, la pointe envénimée dont s'eſt ſervi le chaſſeur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

ſont également prompts, également funeſtes : mais il faut comme, on l'a dit, qu'il parvienne au ſang vif, ſans quoi il n'opére pas, & ne ſauroit opérer.

Les ſymptômes qu'on obſerve dans les perſonnes mortes des ſuites de ſemblables bleſſures, ne different pas de ceux qu'entraîne la morſure d'une vipere. Le ſang caillé, ſe dépoſant dans les gros vaiſſeaux, les détend, & y produit un gonflement exceſſif : d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduiſant dans les capillaires, fait paroître ſur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le ſuc du *Curare*, le ſel & les différents contre-poiſons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au ſucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puiſſant ſpécifique, & plus puiſſant que le ſel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme le ſavent tous les Naturaliſtes qui ont eu connoiſſance des eſſais faits à Lejde, en 1744, avec des flêches empoiſonnées, rapportées du nouveau Monde par M. de la Condamine, qui piqua, en préſence de feu M. Muſſchenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets ; celui à qui on ne fit pas avaler du ſucre, expira en ſix minutes ; l'autre, auquel on en donna, mourut ſeulement quelques inſtants plus tard. Il ſe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort ſenſible lorſqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayant empêché ce préſervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, ſituée dans la Zone torride, où l'on a ſouvent ſauvé, avec le ſucre, des hommes & des animaux bleſſés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il eſt poſſible auſſi que,

(*) Comme je ne ſuis pas Médecin, je laiſſe à ceux qui le ſont, l'honneur de nous expliquer par quel mécaniſme le ſucre de cannes produit des effets ſi ſur-

dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le reméde, qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flêche, l'activité du suc dont elle est imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contre-poison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alênes à des singes perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chute, & ne vivent plus en touchant la terre: les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un voyageur qui se sentiroit par malheur, frappé d'une de ses pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve venimeuse, que les trois autres parties du monde connu: j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toujours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le con-

---

prenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

(*) On connoît en Amérique deux espéces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de *Guacu*, & le petit qu'on nomme *Ahouai-miri*; il sert aux mêmes usages.

tinent auſtral de l'Amérique : ſes fleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, reſſemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium* ou du Laurier-Roſe, qui eſt la même famille : elles ſont ſuivies par des fruits en poire, qui renferment un oſſelet triangulaire, & fort dur, dans lequel eſt cachée une amande, qui étant deſſechée, réſonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un ſuc laiteux, extrêmement âcre & nuiſible. Il eſt bien étonnant que la Nature n'ait produit aucun végétal lacteſcent dont le lait, pris à une certaine doſe, ne ſoit un poiſon pour les hommes (*) ; tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque doſe qu'on le prenne, ſoit nuiſible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits ſont ſi ſucrés, recele une ſubſtance laiteuſe, fort cauſtique, qu'on fait entrer dans les véſicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui oſent faire les inciſions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la ſève, ſont contraints d'uſer du même ſtratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier ; parce que le danger eſt le même. On épaiſſit cette liqueur pour en compoſer le venin des armes, qui agiſſent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes : le meilleur ſpécifique qu'on ait découvert juſqu'à préſent pour en retarder les effets

[*] Entre tous les végétaux tithymales ou lacteſcents, depuis la campanulle juſqu'au figuier, ſur leſquels j'ai eu occaſion de faire des eſſais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges, dont la ſève laiteuſe ne m'ait pas paru fort âcre ; cependant c'eſt indubitablement un poiſon, ainſi que le ſuc du *Sumach Rhis*, *Myrtifolia*, *Monſpuliaca* ; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui différe tant de l'autre, j'ignore ſi elle contient une ſève laiteuſe ou non.

est la racine de *Caa-Apia*, qui végete au Bréſil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiſtoire Naturelle de cette province, par Piſon & Margraff. Les ſels Alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréſilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeſtes du grand Ahouai, il eſt difficile de concevoir pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la tranſplantation, & les ſoins de la culture; pendant qu'on a laiſſé, au ſein des plus ſauvages contrées des végétaux utiles & bienfaiſants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.*

Si de l'Amérique on paſſe aux Indes Orientales, on y retrouve l'uſage des armes empoiſonnées dans la plûpart des iſles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie juſqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'indouſtan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis: quelques autres peuples l'ont auſſi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cauſe du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour aſſaſſiner des hommes à l'honneur du Prophête, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le ſignalement du ſujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuſe; mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt d'un ſous-arbuſte lacteſcent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*; & qui croît abondamment ſur le Golfe Perſique. Sa virulence va juſqu'à la contagion: quand le vent le friſe ou le ſecoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuiſible, & à-peu-près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs.

Chardin dit que cet arbuſte eſt nommé, en Perſe, *Gulbad-Samour*, ou fleur qui empoiſonne le vent (*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & exceſſivement cauſtique.

Dans la Péninſule du Gange, à Malaca, au Pégu, ſur les côtes de la Chine, dans les iſles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & les *Canjares*: ce ſont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainſi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle: on poſe les doigts ſur le premier rayon, & le pouce ſur le ſecond. Ces inſtruments, communément empoiſonnés juſqu'à la moitié de la lame, ſont, après les ſtilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuſes qu'on puiſſe imaginer. Quand les pelerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatiſme, ils ſaiſiſſent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne ſauroit comparer qu'à celle de nos anciens ſcélérats d'Occident, connus ſous le nom de Croiſés. Cette barbarie religieuſe a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indouſtan, & qu'ils font tuer ces enthouſiaſtes à coups de fuſil, pour leur enſeigner la tolérance, dont ce monde a ſi beſoin.

On ſoupçonne que la plûpart de ces armes Indiennes ſont enduites de venin des ſerpents pro-

---

[*] *Voyage de Perſe*, *Tom. III*, *pag.* 12, *in*-4o.

[**] Au ſiécle paſſé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-ſept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en bleſſer encore quatre à mort, en moins d'une minute. La ſentinelle du vaiſſeau tua ce malheureux d'un coup de fuſil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un ſaint Martyr, dont on révere encore les cendres.

fines, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes deſcendent inconteſtablement. Une génération aura tranſmis à une autre cet affreux procédé, comme le ſecret de la ſécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Geccko*, aſſure que les Inſulaires de Java en tirent le ſang & le venin, pour en frotter leurs traits ſi redoutables : ils ſuſpendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent juſqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur viſqueuſe & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vaſes de terre. Cette ſanie, ayant fermenté au ſoleil, ſe coagule inſenſiblement, & c'eſt alors qu'on y plonge les pointes des fléches (*).

Le lézard *Geccho*, qui ſert à cette opération, naît dans pluſiers provinces de l'Aſie & de l'Afrique, & on le range dans la claſſe des Salamandres tithymales, ou à ſuc laiteux. Il eſt peint ſuperbement de taches rouges ſur un fond de vert de mer : ſon caractere eſt d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il ſuinte des pores, ou plutôt des mamelons de ſon dos, une eau gommeuſe & cauſtique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalu-

(*) *Hiſtoria naturalis India Orient.* Lib. V, cap. 5.

taire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un obſervateur mal-habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu-près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des ſauvages.

C'eſt dans l'iſle de Macaſſar qu'on poſſéde, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui devore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet (*) : il ſoutient que du côté de l'Occident, l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient où l'ombre eſt le remede du premier venin : ce compte eſt ſi puérile, qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuiſibles qui ont une forte tranſpiration, comme les lacteſcents, ſont plus dangereux du côté que le ſoleil darde que de l'autre ; & voilà à quoi ſe réduit le merveilleux de l'auteur Eſpagnol. C'eſt avec le ſuc diſtillé de cette eſpèce d'Ahouai, qu'on envenime les petites flêches à ſarbacane qu'on connoît ſous le nom d'*Alênes de Macaſſar*, & qui agiſſent avec une promptitude preſque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'eſt pas une fiction, comme on l'a

(*) *Conquête des Moluques*, Tome I, p. 50.

l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'assassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eut atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & [illegible] prendre à l'intérieur. L'amputation, quand [illegible]e ou l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas [illegible]nutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flêches, qui ne lui furent pas d'un grand secours, puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar

(*) *Voyage des Indes*, Livre III, chap. 19, Tome II.

étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'eſtime inconcevable qu'en font tous les princes des iſles de l'Océan Indien, eſt plutôt fondée ſur des préjugés ſuperſtitieux que ſur une vertu alexipharmaque bien averée [*].

Neuhof, ce voyageur ſi verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été bleſſés à Macaſſar par des pointes envenimées qu'on leur ſouffloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine: les eſſais qu'on en fit, produiſirent très-ſouvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au ſel alkali, contenu dans cette matiere, ainſi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal ſymptôme qu'on remarque dans les perſonnes atteintes de ces alênes, eſt une extaſe violente: elles paroiſſent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverſe: leurs chairs, dit Bontius, ſe corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exoſſer leurs corps à la main, & en faire des ſquelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'iſle de Java pendant pluſieurs années, & qu'il ait eu plus d'occaſions que d'autres pour s'inſtruire; j'oſe néanmoins ſuppoſer qu'il y a de l'exagération dans ſon rap-

(*) Cluſius, Garcias du Jardin, Acoſta, Laval, & Linſcot ont beaucoup écrit ſur la noix Maldivique: on peut auſſi conſulter une lettre fort curieuſe de Mr. Speck.

L'Empereur Rodolphe II préſenta juſqu'à quatre mille florins pour une de ces noix, qui, tout conſidéré, ne ſont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles eſſuyent une forte altération. Quand ces fruits ſe ſont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on ſe ſouvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop ſouvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des fourbes.

port ; puiſqu'on ne peut entrevoir dans ces fléches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte poſſible de cailler le ſang : cette coagulation occaſionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale ; mais d'où réſulteroit, en ſi peu de temps, une putréfaction ſi ſubite, & la ſolution totale des attaches des muſcles, ſi tenaces dans les corps ſains ? Bontius a prudemment laiſſé ce problême à réſoudre aux médecins de la poſtérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le juſtifier, eſt ſans doute l'exemple du *ſerpent pourriſſeur*, ainſi nommé à cauſe du ſingulier effet de ſa morſure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué, mais cela ne s'étend pas ſur le champ au reſte du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain piqué par une eſpèce de ſerpent pareil à celui que nous nommons le *pourriſſeur*, pendant la prodigieuſe marche de l'armée de Caton par les déſerts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à ſarbacane, les Macaſſars ont encore des *Crics* & des poignards également empoiſonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec leſquels ils firent, au ſiècle paſſé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi ſans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des troupes Siamoiſes. Il eſt vrai que les Macaſſars qui tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doſes d'*Opium*, qui, en les aveuglant ſur le danger, les faiſoient affronter la mort avec une intrepidité brutale (*).

Chez les Achémois on ſe ſert auſſi de ces peti-

(*) On ſait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, ſe ſervent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour ſe procurer un courage artificiel. C'eſt un prodige que de voir une même drogue, priſe à une certaine doſe, aſſoupir l'homme, & priſe à une doſe double, le rendre alerte, vif & furieux.

tes flêches du calibre de celle de Macassar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à M. Croke, président du comptoir Hollandais de Surate, qui, plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tomberent morts dès qu'ils furent atteints.

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylan, où l'on tire la matiere vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incurioſité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. M. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum* (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline ? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellebore, de Morelle, ou de

(*) *Systema naturæ. Ed. X. N°. 1128.*

(**) Picard prouve dans sa *Priscâ Celtopædiâ*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flêches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cornier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flêche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante sortes de

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : unde pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effundere ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plûpart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : M. Valmont le répete dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire naturelle que nous avons consulté à ce mot, il y a lieu d'en être surpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules auxquelles le *Thora* est apparenté, de l'avis de M. Valmont même.

Il croît dans les isles de la Méditerannée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espece de couronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus venimeuse de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuses ; sur-tout quand on le prend dans son sol natal ; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve ; & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une mépriſe qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus lu.

peut-être que Tournefort même par le vulgaire des médecins.

L'expreſſion des racines du *Thora* eſt encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chaſſe, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle auſſi, avec beaucoup de ſuccès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant ſa floraiſon elle eſt trop foible: on en écraſe les racines ſur une pierre, ce qui produit une eſpèce de bouillie épaiſſe, qui étant cauſtique & corroſive, décompoſe le ſang des animaux qu'on bleſſe légérement avec des armes qui en ſont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, ſont les Aconits-Napels, & ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride (**).

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes fléches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (***). Il eſt im-

(*) Dodonée décrit une ſeconde eſpèce de *Thora* auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdenſis*. Il ne différe de celui dont nous venons de parler que par ſa petiteſſe, & ſert auſſi à envenimer les traits: ſon contrepoiſon eſt l'huile d'olive. On conſeille encore les racines de l'Impératoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne ſemble gueres répondre aux qualités ſurprenantes qu'on lui a attribuées, & je ſais qu'on doit ſe défier de tout ce qu'on en a écrit.

(**) Lib. IV, cap. 81.

(***) *Soannes veneno ad ſpicula mirificè utuntur, quod eos etiam, qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. *p.* 350.

possible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la fléche étoit décochée; sans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que son ennemi; hormis qu'on ne suppose que les Colchides ayent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propres armes; mais c'est imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou récuser le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu, qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Europe immédiatement après l'invention du canon: j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue: je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce chapitre par quelques diſcuſſions ſur les armes funeſtes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduiſoient les leurs de ſanie de vipere & de ſang humain, d'où il réſultoit une ſi grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de ſemblables bleſſures, *irremediabile ſcelus*, dit Pline, qui ne ſpécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes ſeptentrionales, on ne ſe ſeroit point aviſé de chercher des viperes, que le moindre froid tue: on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipere eſt un ſel acide, qui, en ſe criſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrêmement ſubtiles & tranchantes (*): pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des viperes, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe criſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel criſtallin par l'évaporation; puiſque nous voyons que le tartre

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipere que cet excellent Traité.

dissous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuse, dont les Scythes ont pu avoir connoissance, puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envenimées selon le procédé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, *vulnera Scythica*; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loisir, & encore plus de patience pour analyser les spécifiques découverts par ce Naturaliste : le plus court est de conseiller les sels Alkalins, qui suffisent pour arrêter l'effet de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les flêches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile [*], qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à *Harmata*, derniere habitation des Brachmanes, qui se fiant sur le poison de leurs armes, oserent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui fuyant à dessein, les attirerent sur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blesserent un fort grand de Macédoniens, & entr'autres Ptolémée, qui avoit succédé

(*) *Vita Alex. an. IX, p. 120. Trad. Cospi.*

à Ephestion dans la faveur d'Alexandre : mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action : ils devenoient roides, sentoient des douleurs très-aigues & des convulsions violentes : leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc ; ils vomissoient de temps en temps une matiere bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipere, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée : tel étoit son caractere, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre-humain. Comme la plûpart des Grecs ne pouvoient écrire l'Histoire sans y mêler des fables très-absurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de tristesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés : il lui aparut en songe un animal qui tenoit dans sa geule une espèce d'herbe dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des flêches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui fit savoir

qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin [illegible] les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpens, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flêches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier apareil : il vécut encore long-temps après, & devint comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsûre des serpens, de la *terre mérite* ou de *Curcuma long* : il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flêches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jauniſſe (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipere, du *Cobra de Capello*, du *Geccho* dont la piquûre excite un vrai jauniſſe, qui ne differe de l'ic-

(*) *Voyez la continuation de la Matiere Médicinale* de Mr. Geoffroy, à l'article de *la Terra Merita*.

tere ordinaire que par ſa violence. Je ſais que les Bramines Indiens, & ſurtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conſervé dans un *Beth* du *Hanſcrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de ſerpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les bleſſures des flêches envenimées & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre eſt une compoſition où ils font entrer la *Terre ſigillée*, qu'ils achetent des marchands Turcs; & c'eſt pourquoi elle happe à la langue, & fait ébulition quand on la jette dans l'eſprit de nitre, & même dans l'eau claire (*). Les Religieux Miſſionnaires des Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce ſpécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Phyſique a détruit entiérement cet indigne commerce.

La meilleure Pierre à Serpent, ſoit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'inde, ne mérite pas qu'on la conſerve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il aſſure avoir éprouvé les plus excellentes pierres ſur une vingtaine d'animaux piqués par des ſcorpions de Tunis, des viperes d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on ſait être un poiſon des plus actifs. Il arriva quelque choſe de fort particulier dans le cours de ces expériences: les animaux à qui on appliquoit de ces pierres ſoi-diſant Alexipharmaques mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des ſcorpions frais

(*) On a débité long-temps que cette prétendue pierre ſe trouvoit dans le ventre du ſerpent à chaperon, ainſi nommé à cauſe d'une peau longue & pliſſée qui enveloppe ſa tête; mais ce ſerpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plûpart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jéſuites à Rome. Ce négoce fleuriſſoit du temps des PP. Kircher & Boius.

ſans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frotant de la boue, ou de la terre glaiſe mouillée, ſur une bleſſure de vipere on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en uſant de mille pierres de ſerpens à chaperon.

Tels ſont les faits les plus frapants que j'ai jugé dignes d'être raſſemblés, pour éclaircir une matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y eſt intéreſſée, & cela ſuffit pour m'encourager dans mes recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la preciſion dont je ſuis capable. Il faut oublier juſqu'aux noms des drogues qui ſervent à l'empoiſonnement des armes, & ne ſe reſſouvenir que des remedes qu'on ſe flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquiéme Partie.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrémement difficile pour le désaprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici: j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui régnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain, il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains pour leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des écrivains élégants,

qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre ; c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par là même paroîtront hazardées : mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaicissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A Mr ***.

Sur la Religion des Américains.

VOus me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſieres, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on

nomme la Communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables ; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, *Au gui*, *au gui l'an neuf*, *planté*, *planté* ; enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité de pains & quelques cruches d'eau, & après pluſieurs cérémonies auguſtes & ennuyeuſes, les prêtres alloient diſtribuer aux aſſiſtants des fragments de ce pain conſacré, & une portion de cette eau luſtrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce ſens, que les Gaulois communioient, avant Jules Céſar, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des ſalades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faiſoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de ſemblables Agapes, ou des feſtins preſcrits par la loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande ſtatue qui repréſentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette maſſe de farine pêtrie en proceſſion, on l'encenſoit avec de la réſine Copal, & on finiſſoit par la découper en morceaux, dont chaque ſujet de la domination

de Montezuma étoit obligé d'en manger un, ſoit dans le temple, ſoit chez lui lorſque des infirmités le retenoient à la maiſon. Heureux ſi ce peuple eût borné ſon zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faiſoit encore ruiſſeler le ſang humain dans le ſanctuaire de ſes idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatiſme juſqu'au point de manger la chair d'un priſonnier qu'on nourriſſoit pendant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a auſſi accuſé les Juifs, que Flavien Joſephe défend par de ſi mauvaiſes raiſons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*).

---

[*] Pour réfuter cette énorme accuſation d'Apion, Joſephe ſe ſert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous enſemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ſes objections, & les réponſes qu'on y pourroit faire, ſi l'on y vouloit répondre.

Objections de Joſephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le temple de Jéruſalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il eſt certain qu'une ſi petite portion n'eût pu ſuffire pour raſſaſier les ſeuls Juifs de la capitale de la Paleſtine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponſe. Il n'étoit point néceſſaire de raſſaſier tous ces fanatiques: auſſi Apion ne le dit-il pas: il aſſure ſeulement que les Juifs ſe préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. *Si Antiochus avoit reellement trouvé dans le temple un étranger qu'on y nourriſſoit pour le manger, ce Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ſes Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en ſpectacle un malheureux qu'il avoit ſouſtrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas ſujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc conſenti à être mené hors de ſa patrie,

Les Péruviens célébroient, au ſolſtice d'été, une grande fête qu'on nommoit le *Raymi* : elle duroit neuf jours, pendant leſquels tous les travaux ceſſoient, le peuple s'attroupant alors pour faire ſes dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les idôles nationales, & pour ſe livrer d'abord après à des débauches effrenées, par un ſcandaleux contraſte dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* conſiſtoit à manger le pain ſacré, qu'on appelloit *Cancu*,

---

où ſes propres affaires le rappelloient après une ſi longue abſence ? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, ſeroit-on en droit de nier ce fait, ſous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne ?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les ſeuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perſe, ou un Egyptien ?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perſes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit ſous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas néceſſaire de manger de tous ſes ennemis pendant le courant de douze mois : auſſi Apion ne le dit-il point.

Object. *La Loi & la coutume défendoient de manger dans l'intérieur du temple de Jéruſalem, donc il n'eſt pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La loi & la coutume défendoient à Jéruſalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué pluſieurs perſonnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidiſtis intrà templum & altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : ſi on les a tranſgreſſées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre ? puiſque c'étoit un moindre crime de manger dans le temple que d'y aſſaſſiner Zacharie. Ce n'eſt donc rien objecter que d'objecter la loi, dès-qu'il conſte qu'elle n'a pas été reſpectée ; c'eſt comme ſi l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto-da-fé* en Eſpagne, en diſant qu'il y a chez les Eſpagnols une loi qui défend l'homicide.

Je laiſſe maintenant à juger au Lecteur, ſi Joſephe a, ou n'a pas, détruit l'imputation d'Apion.

dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les vierges dévouées au culte *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espèce de souillures; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* aussi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulettes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit legérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistans, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communioient à la maniere des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considere le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent; puisque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincere de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*; comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nom-

més *Yschusyres*, qui tenoient en main une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proféroient ces paroles, ou des paroles semblables: *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils cassoient par le milieu; & le confessé étoit censé absous. Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foiblesse, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Yschusyres* en cordons, si ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acosta ajoute que les femmes, ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui soutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de ses sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes, ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raisonnoit à peu près comme on raisonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raison.

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des *Yschusyres* plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*).

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagême merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des prêtres: ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent

(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se confessoit aussi à Nicaragua: Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la péninsule de Jucatan, où tous les sacrificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les fonctions de confesseurs jurés.

que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans replique au Pérou, que le Grand-Pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizieme siécle un homme fort zélé pour leur salut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé *de procuranda Indorum salute* attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siége, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces: « Je ne saurois »comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à »celle d'un Ecclésiastique Allemand qui vint, »comme toi, à Rome, il y a quelques années, »demander au Souverain Pontife un ordre pour »déraciner tous les plants de vignes en Allema»gne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de »s'y enivrer. »

C'est aux Théologiens à apprécier cette comparaison & ces invectives d'un furieux contre une personne bien intentionnée, qui conseilloit un remede extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent (*),

[*] Il est étonnant que l'Espagne, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profondeur de

en refusant, ou en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoient être moins imbéciles que les autres: & le nombre de ceux à qui on administre aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésiterois point d'accuser cet Historien de s'être grossiérement mépris, si on ne savoit que la Confession a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni soupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoissance du *Sadder*, on se seroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût assuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perse, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judaique a été détruite par le Christianisme: mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une tradition latine

---

sa politique, soustraire à la *Camera Apostolicâ* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches provinces; ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni Bénéfice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés sur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puissance papale. On peut presque dire que Paul III abusa du plaisir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puisqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cusco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua; à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

latine du *Sadder*, extrait du *Zend-pasend-vosta* attribué à Zoroastre, ou à Zerdust, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livre du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citerai le passage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous soyez en état de juger si l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois découvrir (*).

Vous savez que les Mystères d'Eleusis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces Mystères passerent des bords du Nil dans l'isle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Asie mineure,

---

[*] *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht.... & accedat ad sacerdotem, & ad puriores animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris: ex ejus benedictionibus, minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, a getur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exinde meritorum beneficium percepisse..... Si non invenerit aliquem Bibdin, tum lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat.... propter commissa peccata sua mœstus.* De Religione Persarum, pag. 461 *in*-4°.

Tavernier nous apprend que de son temps les Guèbres de la Perse confessoient encore à leurs prêtres, qu'ils nomment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas réservés au grand Pontife, qu'on nomme le *Destour Destouram*, ou la *Règle des Règles*, & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'où il ne sort jamais: il y a dans cet endroit une espece de College, où l'on enseigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens livres, en 1500, par un Guèbre qui se nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

ou les honnêtes gens s'accoutumerent inſenſiblement à ſe confeſſer ; il eſt vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuſe inſtitution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à ſe confeſſer, lorſqu'il ſe préſenta aux Myſtères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en ſuis charmé*, répliqu'a-t'il, *je me confeſſerai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des ſycophantes.* Cette hardieſſe qui auroit pu entraîner une héréſie, ſi elle avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conſéquence : on s'étonna ſeulement de voir aux Myſtères un philoſophe qui ne croyoit pas aux Myſtères.

A Rome on abſolvoit les coupables dont les crimes étoient reſtés ſecrets, en les aſpergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu que l'eau luſtrale ordinaire. Les *Moulahs*, ou les Docteurs Perſans, qui content de Jeſus-Chriſt tant de choſes extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoiſſance (*), diſent qu'il avoit été initié en ſa jeuneſſe aux Myſtères d'Eleuſis d'Egypte, pendant le ſéjour qu'il fit dans ce pays,

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulachs* de la Perſe aſſurent que Jeſus-Chriſt étoit en correſpondance avec le Médecin Galien ; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulahs*, nous ſavons bien que c'eſt un conte Oriental, né de l'opinion que tous les peuples de l'Aſie ont de Jeſus-Chriſt, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guériſſoit la cataracte & la goutte. Tous les Miſſionnaires Catholiques ne ſont ſoufferts en Perſe, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perſe, que généralement tous les Chretiens ſont Médecins ou Charlatans.

d'où l'idée lui vint d'établir la Confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophanes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Eglise, on ne confessoit pas les péchés véniels: on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs aux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne sais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils ayent réussi.

Ces considérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroissez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens ses confessoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilasso a tâché de suspecter leur témoignage; mais, si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne diffère pas si essentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acosta. » Les Péruviens croyoient, dit-il, » que le Soleil révéloit ses loix à son fils, leur Inca; ainsi la désobéissance leur paroissoit un sacri» lége, & souvent ceux qui se sentoient coupables, alloient volontairement & publiquement » devant le juge déclarer les fautes qu'ils avoient » commises, & dont personne n'avoit connoissance; car étant persuadé que l'ame se condamnoit elle-même, & que leurs fautes causoient » les malheurs publics & particuliers, ils vouloient expier par la mort, pour empêcher que le » Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'est

» de là que les Historiens Espagnols ont tiré que » les Indiens du Perou se confessoient. » *p.* 26. *T. II.*

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Confession étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accusateurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes secrettes à des juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités?

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes causes ont dû produire des effets analogues partout où il y a des hommes: ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé assez au long, dans un chapitre particulier, de la Circoncision des Mexicains, il ne me reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne saurois me persuader que les prêtres du Mexique ayent adressé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir, souffrez donc & taisez-vous.* Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun sens: car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour souffrir; & quand nous souffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le sort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si

absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour souffrir ? J'aimerois donc mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une façon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circonciſoient, *souvenez-vous que vous êtes nés pour souffrir : tâchez donc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la foi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses états à feu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né. . . . . , & mort. . . . . Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui : mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'ineffables mysteres dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu la moindre connoissance ?

La Vallé répliqua d'une maniere étrange & inouie à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présenta au Péruvien, en lui disant : *prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ſes oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher deſſus, en s'écriant: *j'ai regardé le Quipos* (*), *& je n'y ai rien pu voir; je l'aï approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un ſcélérat obſcur, venu de loin pour maſſacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va, chétif impoſteur, je crois bien te valoir.*

Le moine, devenu furieux, ne s'amuſa plus alors à diſputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ſes forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce ſignal ou à ce tocſin la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & enſuite baptiſé, & étranglé avec un billot contre le doſſier de ſa chaiſe. On s'attendrit en liſant la fin de ce prince infortuné, que les richeſſes, qui ſauvent ſi ſouvent le coupable, ne purent ſauver malgré ſon innocence: il avoit, malheureuſement pour lui, à faire à des ſoldats & à des moines.

Il eſt à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne ſavoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais ſi vous penſiez que le moine qui fit cette extravagance ſavoit lire lui-même, vous vous tromperiez. Le Clergé Eſpagnol croupiſſoit, au commencement du ſeizieme ſiècle, dans une ſi incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un eccléſiaſtique qui

(*) Les Péruviens, comme on ſait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conſerver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Eſpagnol aura auſſi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés.

sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par ostentation

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, n'étoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le composent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance & la superstition : on assure qu'ils adoroient aussi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent, qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits essentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbéciles. Quel qu'ait été enfin l'ancien culte des Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subsistent encore de nos jours, ont conservé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religieuses de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduisant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes les loix divines & humaines ? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac*. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique, de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrième partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau

Monde ; on réduiroit presqu'à rien la somme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point ; on ne pense pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'aprofondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Christianaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient, ne renferment des superstitions affreuses? Défions-nous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, sur la religion de ces hommes errants sur des plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures : on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fievre, quand il s'est imaginé qu'il y

*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur : varius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

avoit des eſprits : & qu'il avoit encore la fievre quand il a cru que ces êtres ſe laiſſoient voir plutôt aux ſauvages de l'Amérique qu'aux philoſophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'hiſtoire ſans jugement; mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a lue encore plus ſouvent ſans réflexion, ſans critique, ſans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché ſi les peuples qu'on a ſurpris dans l'état de Nature ſous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame; parce qu'on s'eſt figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informé ſur cet article. Heureuſement on s'eſt trompé; car la vérité d'un ſyſtême dépend auſſi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : ſi l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyſique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne ſauroit nous conduire à rien : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment contre tout le monde, & avoir raiſon : un homme peut être ſeul de ſon ſentiment, & ſe tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le ſoleil tournoit, il ne tournoit pas : ainſi quand il ſeroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne ſeroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonſtration, qu'on a cru ſi néceſſaire. Au contraire, ce conſentement ſingulier de tant d'individus ſi ſujets à ſe méprendre dans des matieres où les ſens & les organes peuvent décider, ſeroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les ſens ne ſauroient décider.

Il importe d'obſerver que la réſurrection des corps & l'immatérialité de l'ame ſont deux ſyſtêmes qui, quoique confondus à chaque inſtant, n'en different pas moins eſſentiellement entr'eux : il y a, par exemple, des ſauvages qui

croient qu'ils ressuſciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la ſpiritualité de l'ame : ils ignorent même qu'ils ont une ame; puiſque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées ſemblables. Cette hypotheſe de la réſurrection des corps a été preſque univerſelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers ſiécles, avoient tellement outré les choſes qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des ſubſtances incorruptibles que Dieu ſe réſervoit comme une eſpece de graine ou de ſémence pour faire regermer les corps décompoſés par la putréfaction : *Conſtat dentes incorruptos perennare, qui ut ſemina retinentur fructificaturi corporis in reſurrectione* (*). Cet abſurde préjugé avoit été puiſé dans le Paganiſme; puiſque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pouſſe des dents; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'uſage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit ſon origine du dogme de la Réſurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auſſi les cadavres, adhéroient auſſi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée long-temps avant la naiſſance du Chriſtianiſme, dont les premiers ſectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent ſans doute pouvoir ſe paſſer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conſerver le corps.

Quant au ſyſtême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît juſqu'à préſent aucune nation qui l'ait admis purement & ſimplement, ſans y mêler celui de la réſurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une ſociété toute compoſée de philoſophes qui pût ſe contenter d'une doctrine ſi ſublime.

Si je vous ai inſpiré de la défiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion

(*) Tertul. *De Reſur. carnis.*

des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir auſſi contre la grande *Hiſtoire des Cérémonies Religieuſes & des Superſtitions*, dont le ſeptieme volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, nazardées, & ſuſpectes. Si, au lieu de s'ériger lui même en auteur, le libraire Bernard eût employé à un ouvrage de cette importance des philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des voyageurs très-peu accrédités, inſéré des relations menſongeres, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le Grand Lama.

LOrſque l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel M. de Guignes ſoutient que des prêtres de la Bukarie allerent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de M. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès dans la langue & l'hiſtoire de la Chine que le fameux Pere Gaubil, qui

se tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obsédé par des lettres de ses correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au nouveau monde ; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois les plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si-tôt. Permettez-moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu ; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Tukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impos-

ſibilité d'un voyage par les mers orageuſes & inconues de la Tartarie : il ſuffit de prouver, comme je l'ai fait qu'il n'a jamais exiſté la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'hiſtoire, ſans m'aſſujettir aux loix d'une Diſſertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conſte, par des monuments authentiques & inconteſtables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il régnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé *Praſrinmo*. La ſucceſſion de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré juſqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

Il n'y a aucune religion qui puiſſe ſe vanter d'avoir bravé une telle ſuite de ſiècles ſans grand malheur & ſans déſaſtre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des divinités étrangeres, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthouſiaſme, ont entraîné dans leurs ſectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhérin. Alexandre & Mahomet ont ſapé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup deſtructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni les temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont

(*) On a donné au *Thibet*, comme à pluſieurs autres contrées, différents noms qui ſignifient toujours le même pays : on l'a appellé *Boutam*, *Tangut*, *Topot*, *Tupet*, *Tibet*, *Topt*, *Tſan Li*, *Brancola*, *Brancola* & *Laſſa* ; mais *Laſſa* eſt proprement la partie du *Thibet*, qui appartient au Grand Lama : auſſi *Laſſa*, traduit littéralement, ſignifie *le pays donné au Dieu La*. Dans les *Obſervations Géographiques* du Pere Gaubil, la ville capitale de *Laſſa* eſt au 29e. degré & ſix minutes de latitude ſeptentrionale.

pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tſe-Vang-Raptam*, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710 après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeſte injurieux & rempli de blaſphémes, ne put réuſſir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à ſon ſecours, repouſſa le brigand qui l'inſultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a eſſuyé aucun orage de quelque conſéquence, depuis cette époque.

Je ſais que le Pere Georgi prétend que *Praſrinmo* a été le fondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'aſſit le premier ; mais je ne ſaurois adopter cette opinion ; puiſque la religion Lamique étoit déjà propagée au-delà de la Mer Caſpienne plus de cinq cents ans avant notre ére ; & l'on voit, par un paſſage de Strabon, que les Getes avoient depuis très-long-temps un grand Pontife dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pytagore ; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiècle de ce philoſophe : car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol* s'il eût vécu du temps de Pytagore, aſſure que c'étoit un très-ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de ténébres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Getes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixerent, de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un *Kutuktus* du grand Lama, qui a actuellement ſous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiege & ſa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorſque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique amené dans cette région par les peuples émigrés; car *Velleda*, *Lahra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retro*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thibet (*). Auſſi Tacite nous aprend-il que *Velleda*, qui demeuroit ſur la Lippe, ſe tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient ſignifier au peuple les volontés de ſa Prétreſſe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'obſerve encore à-peu-près de même au château de Putola où réſide le Grand-Lama, qui ne ſe montre que fort peu en public; mais il admet à ſon audience les envoyés & les ambaſſadeurs, & reçoit la viſite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces ſouverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes ſolemnelles & les occaſions extraordinaires, il eſt rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits ſont toujours expoſés, &

(*) On aſſure que cette ſinguliere idée de canoniſer une femme pendant ſa vie, & de la reſpecter comme une image de la Divinité, s'eſt renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuſe d'avoir quelque part un temple, où ils révérent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les viſions de ces ſectaires me ſont ſi peu connues, que je ne ſaurois dire s'il y a quelque réalité dans les ſuperſtitions qu'on leur impute.

suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont eté copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontif est représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama; & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontif Tartare permet au moine Italien de prêcher la religoin chrétienne au Thibet; *car ayant fait examiner*, dit-il *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fidèles sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jésuites, *qui souillés de tous le crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des fausletés si palpables & si révoltantes! Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le sacré College a reconnu que le Mahomé-

tism

tisme étoit une religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confreres ces absurdités qui ont fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les moines mendiants sont versés dans milles espèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres: aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses allumées par les soi disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, puissent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce que la puissance spirituelle & temporelle y sont combinées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes,

dont on compte plus de cent ſoixante mille, ne ſouffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, ſoit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, ſoit qu'ils portent autour du corps une corde ou une ſangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempſycoſe. Les *Kutuxtus*, qui ſont des eſpèces d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on rapporte aux pagodes de leurs Diocèſes reſpectifs (*), ſeroient bien aveugles ſur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émiſſaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertiſſant. On a accuſé ces petits Lamas & ces *Kutuxtus* de végéter dans une ſi profonde ignorance qu'ils ne ſavoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Miſſionnaires, eſt ſans fondement comme ſans vraiſemblance: il n'y a point d'eccléſiaſtiques qui compoſent plus d'ouvrages ſur des matieres abſtraites & des queſtions métaphyſiques que ces Clercs du Thibet, où les livres ſont encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar Pierre I. découvrit, dans une ville déſerte de la Siberie une immenſe bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été compoſés par des prêtres Lamas: on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu M. Fourmont, qui aidé par un ſavant de ſes amis, en déchiffra pluſieurs endroits aſſez clairement pour pouvoir aſſurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ſes tranſmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuxtus* ne voyagent jamais ſans avoir à leur ſuite quelques chevaux chargés

(*) Il y a des voyageurs qui aſſurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèſes; mais c'eſt une fable. Ils n'ont abſolument aucun revenu fixe, & pluſieurs d'entr'eux ſont ſi pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domeſtiques & à leurs vicaires.

de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les savants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la morale & à la Métaphysique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les regles.

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractere sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les

Indous dans un temps où l'Italie & la Grece reſſembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet eſt riche en mots, c'eſt l'uſage continuel qu'on en fait, pour diſcuter des ſujets abſtraits & des problèmes Métaphyſiques, qui exigent, comme vous ſavez, une varieté infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des ſenſations. Un officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occaſion d'acheter aux Indes pluſieurs livres écrits en langue Thibétaine qu'il avoit appriſe, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, ſi nous ne ſavions que la langue Allemande reſſemble auſſi extrêmement au Perſan moderne, qui eſt une Dialecte du Tartare. Les conquêtes & les établiſſements des *Aſes* ou des Scythes Aſiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomenes de l'Hiſtoire des nations.

J'ai cru devoir deſcendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables hiſtoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'eſt une fauſſeté avérée, la nouvelle de ſa mort étant toujours annoncée avec éclat à Laſſa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pekin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui réſident à la Chine, où ils jouiſſent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement eſt divulgué, on ôte, de deſſus le portail de la grande égliſe, l'effigie du Lama defunt, & on y expoſe le portrait de ſon ſucceſſeur, au moment même qu'on le conſacre.

Le compilateur Du Halde rapporte ſérieuſement qu'on a ſoin de ſubſtituer, à l'inçu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui reſſemble; mais comme un jeune homme bien portant ne ſauroit jamais reſſembler

à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, a cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage (*); ce qui est encore une fausseté avérée, dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hi* : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalaï, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le système de la Métempsycose, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes préten-

(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitée à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

doient encore à l'infaillibilité, ils ne propoſoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il eſt égal de croire qu'un homme ne ſauroit ſe tromper, ou de croire que Dieu daigne ſucceſſivement inſpirer à pluſieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, ſelon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme ſiècle (*), ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-ſo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces prêtres uſurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme diſent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne ſont pas des Dieux; mais ils prétendent repréſenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autoriſé, établi par le ciel: en conſéquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas ſi énorme qu'on a voulu nous le perſuader, ils décident en dernier reſſort dans les matieres de religion, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au-deſſus d'eux dans le ſpirituel; car ils ne ſe mêlent jamais directement d'au-

[*] Le Pere Gaubil dit que l'Hiſtoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, ſous le regne de *Keynk-Kan*, petit fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me perſuader qu'il ſe ſoit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois euſſent quelque connoiſſance de la religion d'un pays dont ils ſont ſi voiſins: il eſt plus probable que les Bonſes de la Chine ſe ſont oppoſés à l'arrivée & à l'établiſſement des Lamas, auſſi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réuſſi à les exclure à jamais ſans les conquêtes des Tartares, qui ont ſi bien introduit la religion du Grand Lama a la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la ſuivent, qui ont des temples publics & privilégiés. Au reſte, il eſt bon de ſavoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

cune affaire politique, hormis qu'ils ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience : ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de *Deva* ou de *Tiba*, dispose dans le temporel, a soin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conclut lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers administrateurs qui ont secoué le joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance ; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entierement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui signifie *Grand Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été question des Rois de Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thrizhengo*, régnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la succession de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thrizhengo* jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque régne équivaut à peu près à

ſeulement les miniſtres temporels du Lama ont quelquefois aſpiré à l'indépendance ; mais on a vu encore, au grand ſcandale des fideles, des évêques, ou des *Kutuktus*, qui pouſſés par la coupable ambition de régner, ont prétendu ſe ſouſtraire aux loix & à la juriſdiction du chef de leur égliſe : le *Catoucha* des Calmouks eſt compté au nombre de ces Schiſmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne reſpecte plus, dans ſon Diocèſe les déciſions émanées du Saint Siège ; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne perſiſte avec tant d'opiniâtreté dans ſa rebellion, que parce qu'il ſent que ſon peuple, toujours heureux à la guerre prés eſt devenu en Tartarie une puiſſance pondérante dont les armes le garantiront longtemps du châtiment que mérite ſa déſobéiſſance ; mais ſi jamais la fortune abandonnoit les Calmouks pour ſe ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'égliſe plus promptement qu'il n'en eſt ſorti : auſſi les grands Lamas ne s'inquietent-ils pas beaucoup de ces uſurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants : parce que la diſcorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades

---

vingt ans, ainſi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont régné après *Gnia Thritzhengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingt ans ; mais ſuppoſons qu'ils en ayent regné huit cents, il ſubſiſtera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans ; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Miniſtres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occaſionner le vuide qu'on voit dans la liſte chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ere.

des Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les diſſidents ou les mutins.

La politique du Dalaï conſiſte à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppoſe les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ſes états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Aſſailli, au commencement de ce ſiecle, par les Eleuths Sdougaris, ils les repouſſa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puiſſants aux dépens du Láma, & que le Lama ne s'éleve ni ſe fortifie par la réunion, ou la conſpiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretiennent dans le Thibet la célebre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges*: le jaune eſt la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge eſt la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement jaloux, ne ſe réuniſſent jamais, ſinon quand le Lama eſt aſſez foible pour avoir beſoin des Chinois: en tout autre temps, ils ſe contrebalencent dans un ſi parfait équilibre, qu'il eſt difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les princes voiſins, ſans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent auſſi-tôt connoiſſance au cabinet de Pékin.

Cette faction reſſemble ſi bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on eſt ſurpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours auſſi éloignées que le ſont Rome & Laſſa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les reſſources que les Lamas ont ſu ſe ménager. Tous les princes Européans ſont aujourd'hui généralement convaincus que le jouc de Rome, qui veut de l'argent pour ſes Bules, ſes Brefs, & ſes diſpenſes, ſans jamais faire crédit, eſt très-onéreux au peuple, qu'il épuiſe: tandis que les Lamas

n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les provinces voisines ; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec leurs *Amiacxs* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiétent ou soient inquiétés ; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut savoir rien de certain : aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t'il, *que le Dalaï Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter.* (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des cho-

[*] *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7, *in-folio*.

ſes ſi peu judicieuſes, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne ſauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, ſans être Pape ou Lama, a éprouvé juſqu'à quel degré on peut pouſſer la ſobriété dans le boire & dans le manger. Auſſi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule ſur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inſpirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur ſembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets ſi déteſtable un grand monarque de la haute Aſie.

Toutes les nations Hippomolgues compoſent, avec le lait de jument, une boiſſon qu'on nomme *Kunn*, très-eſtimée par ceux qui y ſont accoutumée dès leur jeuneſſe : ce *Kunn* ſe boit dans une immenſe étendue de pays, depuis Caffa dans la Crimée juſqu'au fleuve *Amour* ou le *Sagallien Ulla;* mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'eſt pas du vinaigre, comme le ſavent les voyageurs qui ont parcouru quelques diſtricts de la Tartarie. On ſert de ce *Kunn* au Dalaï Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths : ainſi il n'y a rien de ſingulier dans cet uſage, ſinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il eſt vrai au reſte, que le Pontife Thibétain veut bien ſe ſoumettre à une certaine diète, c'eſt apparemment pour mortifier ſes ſens, ou pour favoriſer les dévots qui mangent ſes excréments avec avidité, à ce que diſent Grueber & Gerbillon; ce dernier rapporte même que l'ambaſſadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excuſa d'accepter ſous différents prétextes; mais il me paroît qu'on

pourroit ſe diſpenſer auſſi de croire ce conte ſous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle auſſi de cette dégoûtante abſurdité, dans un endroit de ſon voyage qui eſt trop remarquable pour que je le ſupprime.

» Ils m'ont conté, dit-il, une choſe qui eſt » bien ridicule, mais qui eſt bien véritable à ce » qu'ils diſent, qui eſt que lorſque le Roi a ſatis- » fait aux néceſſités de la nature, ils ramaſſent » ſoigneuſement ſon ordure pour la faire ſécher » & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on » prend par le nez; qu'enſuite, l'ayant miſe dans » de petites boîtes, ils vont les jours de marché » en donner aux principaux marchands, & aux » riches payſans, de qui ils reçoivent quelques » préſents, que ces pauvres gens emportent cette » poudre chez eux comme quelque choſe de fort » précieux, & que lorſqu'ils traitent leurs amis, » ils en ſaupoudrent leurs viandes. Deux de ces » marchands du Boutam qui m'avoient vendu du » Muſc, me montrerent chacun leurs boîtes & » la poudre qui étoit dedans, dont ils faiſoient » grand état » (*).

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Grueber, je ſais que ſi les ſuperſtitieux ont porté la fureur juſqu'au point de manger des hommes, ils ſont bien capables de ſe ſouiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, auſſi long-temps qu'il n'eſt atteſté que par des témoins ou ſuſpects, ou prévenus, ou mal informés. Il eſt certain que ces pratiques impures, ſi on les a réellement vu obſerver parmi quelques piétiſtes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de

[*] *Voyage des Indes*, t. II, liv. III, p. 471, à la Haye 1718.

la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres sacrés nomment tantôt *La* & tantôt *Yaca*, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée *Lamoghiupral* (*).

Cette idée de faire sortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-seulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge ; mais ils en disent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, assemblée extraordinairement à cette occasion, commence toujours son discours par cette phrase consacrée : *Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, signifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophête des Turcs.

»Mahomet, dit-il, est le plus ancien auteur qui

plus zélés Catholiques qu'on ait vu en France, convient que les Franciſcains ont puiſé dans l'*Alxoran* le dogme de l'*immaculée conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuſtres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la vierge Marie qu'ils nomment *Bibi Mariam*, & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

»ait fait mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, »dans ſon Alcoran SURA III. 36. Voyez auſſi *Ma-*»*racci Prolrom. ad refutationem Alcorani, part.* 4, »*pag.* 86, *col.* 11. Il avoit pris cette croyance des »Chrétiens orientaux, réfugiés de ſon temps dans »l'Arabie. Depuis ce temps juſqu'à Saint Bernard, il »ne ſe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes »formels. Les Croiſés rapporterent, au douziéme »ſiécle, cette croyance en Occident. *Diction. Hiſtor.* »*Art. Mahomet.* »

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat, ſuppoſe, dans cet article une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver: il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée, puiſqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'Immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne ſeroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatriéme ou le cinquiéme ſiécle.

Les Croiſés, qui nous ont apporté de l'orient ce dogme, occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons du ſafran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lépre: on les accuſe auſſi d'avoir apporté la petite vérole, d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

(*) »C'eſt une des plus fermes opinions des Maho-»métans, que Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vierge, la-»quelle a toujours demeuré Vierge, & ſi quelque »Juif étoit aſſez mal aviſé pour dire le contraire en »leur préſence, on le déchireroit. Ils mettent la Sainte

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'eſt pas étonnant qu'il y ait des

»Vierge au rang des Prophêtes, l'appellant *Hazareth-*
»*Mariam* ou *Bibi-Mariam*, c'eſt-à-dire *Dame Marie*;
»mais ils nient que Jeſus-Chriſt ait été conçu du Saint
»Eſprit, parce qu'ils ne connoiſſent point de Saint
»Eſprit, faiſant au lieu de cela un conte ridicule,
»qu'elle conçut de la ſalive d'*Adam*; qu'*Adam* ayant
»été créé dans le Paradis, il touſſa; que la ſalive qui
»ſortit de ſa bouche en touſſant, fut, par ordre de
»Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel, qui la verſa
»dans le ſein de la Sainte Vierge, où elle devint la
»vertu générative dont Jeſus-Chriſt fut conçu.

»Quelques Docteurs du Mahométiſme, qui ſont
»venus dans les derniers ſiécles, reconnoiſſant le
»pouvoir qu'avoit ſur les Chrétiens, pour les tenir
»attachés à leur religion, le point de la naiſſance de
»Jeſus-Chriſt d'une Vierge, ont avancé que le Phi-
»loſophe *Pythagore* étoit auſſi né d'une Vierge; &
»deux Empereurs de la Grande Tartarie, dont le
»dernier étoit le fameux *Tchenguis-Kan*, qui conquit
»la plus grande partie de l'Aſie. Mais ce ſont des
»inventions du pere du menſonge pour empêcher les
»hommes de croire au Sauveur du Monde; qu'on
»ne doit pas conſidérer davantage que les fables
»payennes, où l'on trouve auſſi que *Platon* étoit fils
»d'une Vierge, comme *Saint Jérôme* le rapporte au
»livre contre *Jovien.*» *Voyage de Chardin, tom. II,* in-4°. *p.* 269, *Amſterdam* 1735.

Cette ſalive d'Adam eſt, comme l'obſerve très-judicieuſement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il ſoit, vaut mieux que le problême propoſé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-uniéme Diſpute de ſon ſecond livre*; où l'on verra en même-temps qu'il n'eſt pas le ſeul Théologien qui ait agité cette ſcandaleuſe queſtion.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'eſt exercé toute ſa vie ſur de tels ſujets, a été un modele de chaſteté, l'hiſtorien de *la Compagnie de Jeſus* nous aſſûre qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni ſel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ſes pieds en l'air: *ſalem, piper, acorem reſpuebat. Menſæ vero accumbebat alteris ſemper, pedibus ſublatis.* Voyez *Eloginm Thom. Sanchez.*, imprimé à la tête de l'ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meurſs, 1652, *in-folio.*

flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'eſt beaucoup que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu qu'on croyoit né d'une vierge, pluſieurs ſiécles avant l'établiſſement du Chriſtianiſme. On a nié cette reſſemblance, en nous aſſurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que des prêtres Neſtoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je ſuis fâché que M. Thevenot ait adopté ce ſentiment ſi contraire à l'Hiſtoire, & à la Chronologie; puiſqu'il eſt démontré par le ſeptieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du ſouverain Pontificat à Laſſa, ſont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Neſtorianiſme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniâtrément à l'hypotheſe de la Métempſycoſe, que les Neſtoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus abſurde impiété qui puiſſe tomber dans l'eſprit d'un homme qui penſe. Jugez après cela s'il eſt bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Neſtoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Aſie qu'à Caramit & à Muſal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur ſéjour, car j'ignore ſi ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

(*) Il eſt bien ſurprenant que Mr. l'abbé de Longuerue prétende que les Neſtoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixiéme ſiécle, & qu'il tourne en ridicule le ſentiment de Mr. La Croze, qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. M. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connoiſſance du Chriſtianiſme au quinziéme ſiécle, ſans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas*, nos premiers Miſſionnaires : quand ils ſurent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double mépriſe prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Chriſtianiſme.

Les Freres Aſcelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tartares, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Miſſionnaires Neſtoriens, qui tout puiſſants à la cour y tenoient en tutelle le célebre *Batou-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan* : *ce ſont ces damnables Neſtoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiſer & de convertir les Tartares*. On comprend bien que ces eccléſiaſtiques, pris pour des Neſtoriens, étoient de véritables prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*, mais comme Aſcelin, & ſon collegue avoient beaucoup entendu parler de Neſtoriens ſans les connoître, ils crurent en voir par-tout, juſqu'en Tartarie ; ce qui n'eſt pas bien merveilleux, puiſque le Pape Innocent avoit choiſi pour chefs de ſa comique Ambaſſade les deux plus ignorans moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des prêtres Neſtoriens, il eſt très-certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiſer, puiſqu'ils admettent la néceſſité de ce Sacrement, auſſi bien que les Catholiques, de qui ils ne different qu'en une choſe peu importante : ils nomment la Vierge *Chriſtotocos*, au lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette difference ſuffiſoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge *Lamoghiupral*, mere du Dieu *Xaca* ou *La*, eſt cenſée *Theotocos*, & quiconque diroit le contraire blaſphémeroit, & courroit riſque d'être châtié très-ſéverement par le Conſiſtoire de Laſſa.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

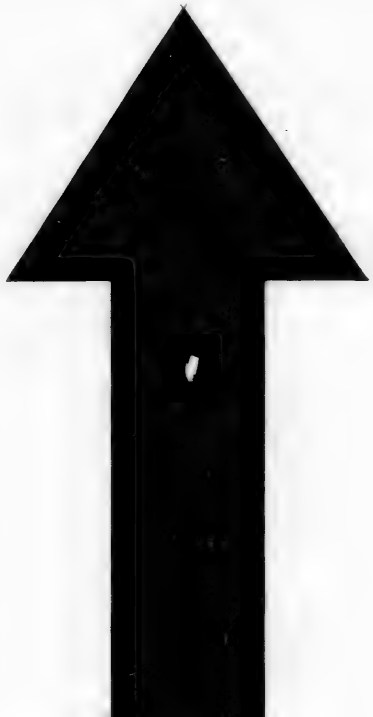
Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius ; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on

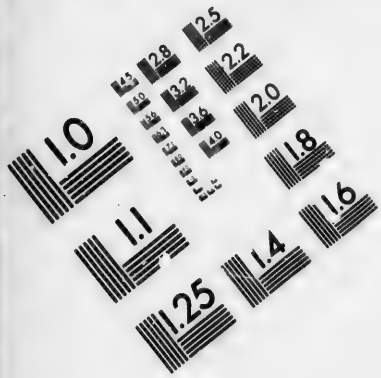
doit la plûpart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca* : il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu M. de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévérément de Saint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions : c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier M. de Beauſobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inférer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à la Chine ; de ſorte que le *Dalaï Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Mouſti* des Turcs, le *Grand-cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour-Deſtouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Georgiens, le *Chitomé* des Abyſſins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les

Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établissant un Grand-Prêtre, soumis au Dalaï Lama du Thibet : ce souverain ecclésiastique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari* qui est une corruption de *Dalaï*, a eu sous lui différents évêques que nos relations nomment encore *Kuches* qui est une corruption de *Kutuxtus*, & différents *Devas* ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite des temps, écrasé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des guerres longues & meurtrieres. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, si vous considérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de *Xaca*. Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuxtus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonses* Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent gueres





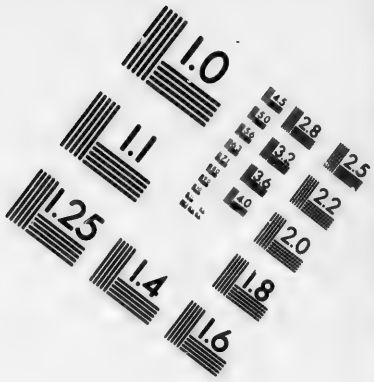
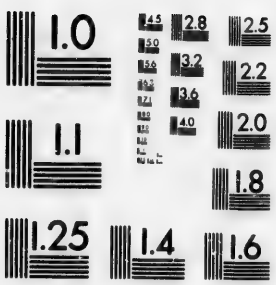
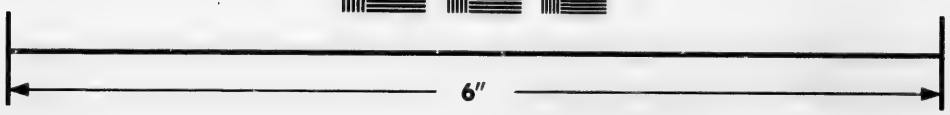
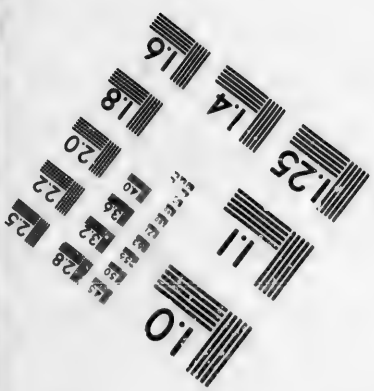
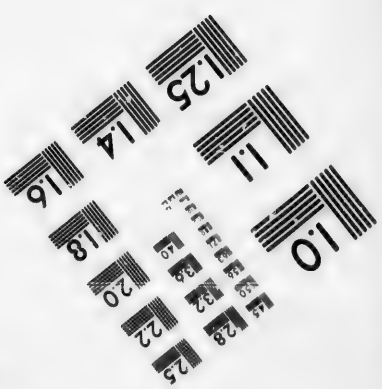


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongoles dans le Japon (*).

J'ai oublié de vous faire obſerver que l'autorité que les Dalaï Lamas ont exercé depuis ſi long-temps dans une grande partie de l'Aſie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyſſinie, crurent l'avoir trouvé dans la perſonne du *Chitomé*. Tant il eſt vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies un ombre de raiſon. Pen-

---

[*] Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs Hiſtoires *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parce qu'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon, ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que Mr d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire, ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

Malgré ce que je viens de rapporter ſur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroît cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps ſu ſe faire craindre ou reſpecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandaiſe, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il aſſuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de ſe procurer des héritiers, dont le défaut faiſoit craindre une guerre civile; & il ſemble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puiſqu'il ſe maria, ce qu'il avoit conſtamment refuſé de faire juſqu'alors, parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inſpiré de l'averſion contre le ſexe.

sant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitome ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonses de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande mépriſe, puiſqu'on ne ſauroit diſconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caracteres eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques ; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

J'eſpere que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiécles & dans tous les pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudis par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſiderable ; s'ils n'avoient pas exprimé de l'ar-

gent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croisades, & érigé des Inquisitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglise: s'ils avoient respecté davantage les Philosophes & les Savants; s'ils avoient entierement aboli, ou tout au moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractere du Sacerdoce à des fainéants sans fonction, sans ministere, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne desirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus; mais il faut qu'il soit bien difficile de vivre de mille Scuds.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des soins de leurs paroisses que toute une

communauté de Bénédictins ; cependant ces Bénédictins, qui ne ſont abſolument rien, ont juſqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille ſans ceſſe à ſecourir les malades, à prêcher, à catéchiſer, à inſtruire la jeuneſſe. Je demande s'il eſt poſſible d'imaginer un plus grand abus, une injuſtice plus criante, & un ſcandale plus notable dens la diſcipline eccléſiaſtique & dans la police civile ? On s'apperçoit aiſément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaſtiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité ; mais ils ſe ſont trompés, puiſque c'eſt par les ordres monaſtiques que la cour de Rome recevra ſans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais eſſuyé. Dans le Manifeſte publié en 1710 par *Tſé-Vang-Raptan* contre le Dalaï-Lama, on trouve ce paſſage remarquable. *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les ſouſtraire à la juriſdiction de leurs Kams & de leurs princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtriſe, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excédent le nombre preſcrit par la loi, rebelles à leurs princes, & en conſéquence de leur rebellion, je les fais eſclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.*

Tſé-Vang ne tint que trop bien parole, il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui ; & s'il eût été auſſi heureux dans ſa ſeconde expédition que dans ſa premiere, il eût exterminé les trois quarts des moines du Thibet ; mais ce Tartare agiſſoit en brigand & non en réformateur : auſſi ne propoſé-je pas ſa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

A Mr. M.

Sur les viciſſitudes de notre Globe.

COmme on comptoit déja en 1764 quarante-neuf ſyſtêmes différents, propoſés pour expliquer les déſaſtres & les révolutions phyſiques que notre ſinguliere planete a eſſuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de diſcuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'oſe donc, Monſieur, vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites en differents temps, & qui n'étant ni aſſez dévelopées ni aſſez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypotheſe, qu'une hipotheſe même.

Il eſt bien ſurprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de *Horn*, celui de *bonne Eſpérance* & celui de la *Terre de Diemen* ſoient tournés au Sud. Il convient de conſiderer cette poſition remarquable dans la carte réduite de M. Bellin, où elle eſt plus ſenſible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le midi me fait ſoupçonner que d'immenſes volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des breches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens

(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de diver-

gence

viens de nommer, sont situés dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Austral : tel est le cap de *Komorin* en Asie, celui de *Malacca* dans la Péninsule de ce nom, celui de *Ste. Marie*, dans l'isle de *Madagascar*, celui d'*Ostoxoi-nos* dans la Péninsule du *Kamschatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande isle de *Jeso-Gazima*, celui de *Farmel* dans le *Grœnland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Bahama* dans la *Floride*. Quand on veut voir aussi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots ; d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien essentielle entre un cap qui borne un grand continent, une grande péninsule, une grande isle ; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une sinuosité de la côte formée par des causes particulieres.

La plus grande brêche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande jusqu'au cap de *Komorin*, qui composé de blocs de rochers inébranlables a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel*-

gence de ces caps vers le Rumb du Sud-Est, & du Sud-Oueſt, n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

Mandel, les a fait couler juſqu'aux environs de *Veniſe*, en ſurmontant l'Iſthme de *Suez*, qui a été deſſéché depuis, ſoit par la retraite de la Méditerranée, ſoit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres ſur l'Iſthme de *Suez*, on s'apperçoit aiſément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés; puiſque *Necco* ou *Néchao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cens ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarraſſoit.

Quand au golfe Perſique, il ſemble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole ſeptentrional. Les anciens ont eu raiſon de ſuppoſer que la mer Caſpienne étoit une prolongation du Golfe de Perſe; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caſpienne, par les cartes que le vice-Amiral *Kruys* a inſérées dans ſon *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'eſpace intermédiaire du Golfe Perſique à la mer Caſpienne, ſur une ligne idéale, tracée entre le 71 ieme & 72 ieme degré de longitude depuis le cap *Naban* juſqu'à *Ferrabat*, on retrouve des veſtiges indubitables d'un ancien lit de la mer: ce ſont des campagnes d'un ſable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au ſortir de ces plaines arides, on entre dans le grand déſert ſablonneux qui eſt à 40 Farſanges au Nord d'*Iſpahan*: au ſein de cette ſolitude, on découvre d'énormes monceaux de ſel, épars ſur une ſurface de pluſieurs lieues en tout ſens: les habitans du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique ſitué fort avant dans le continent, *la Mer ſalée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare ſalſum*: à la droite de cette campagne de ſel regne un long cordon de Dunes, ou de collines ſablonneuſes, que les vagues ont entaſſées, & qui ſe prolongent par le Sud-Eſt, juſqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer

a-t-eint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchestan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en effet une région séche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des acqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système, ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines seroient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord, cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensévelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé: ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planete, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé longtemps pour des monuments diluviens; mais par

l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation: puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons, qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense forêt, il y a dix-huit cents ans.

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec endeçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont fait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 55e degré de latitude dans notre hémisphére, & jusqu'au 60e dans l'hémisphere oppose, sans toucher à aucune côte continue & fort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdroit son équilibre, faute d'un contrepoids suffisant au pole méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pese pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la pesanteur spécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus profonde.

J'observe avec la même surprise que presque

tout l'espace du globe, placé directement sous la Ligne Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par l'Océan : ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir sous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi considérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir ou que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terrestre, comme 174 sont à 175. M. de Buffon n'est pas le seul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*) ; d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord ; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes

(*) M. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrestre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 229 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terrestre.

saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomene. & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gisent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au 79e & quelquefois jusqu'au 80e degré : mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été, soit en hiver, sous le 60e parallele.

Ainsi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain M. de Buffon veut-il nous persuader que les glaces de la mer du Sud sont formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Australes, cela ne résout point la difficulté ; puisqu'il ne s'agit pas de savoir où & comment les glaces se forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles se fondent en été au 80e degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne se fondent jamais, en aucune saison, au 60e degré dans la latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y est, en tout temps, si violent que parce que l'im-

mense surface de la mer y empêche l'atmosphere de s'échauffer assez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. M. le Président de Brosses, dans son *Histoire des navigations aux Terres Australes*, prétend que ce phénomene est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue sincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit sujette à une variation quelconque, il me paroît que M. le Président auroit dû commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Si une puissance a poussé les eaux du Sud au Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à peu près de quatre pieds six pouces en un siècle : il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérésie tous les savants qui ont parlé ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre M. Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent silence sous peine de châtiment; mais un evêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Brouallius*, ou *Brouillonius*, a osé, malgré cette sage défense de la Diete générale, publier une dissertation dans laquelle il tâche de prouver que quinze physiciens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette dissertation de Maître *Brouallius*, qui relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas

avoir été trop instruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm : il s'amuse à prouver qu'aucune goutte d'eau ne sauroit être anéantie ; & si cela est, dit-il, pourquoi les damnables sectateurs de feu M. Maillet veulent-ils que la mer du Nord soit plus basse aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Sud.

J'ignore aussi profondément la cause de la premiere progression de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cause contraire de sa marche rétrograde vers le point opposé ; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique inconnu jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un pole à l'autre ; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre monde : & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui succedunt & litteris & Musis orbati sunt* (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la ruine des arts comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en deçà. Si

(*) Plato in *Timæo*.

Si la diminution de la mer eſt auſſi ſenſible qu'on l'aſſure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque choſe de ſemblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conſéquence ne ſoit pas fort juſte, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baiſſe en effet d'un ſiècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèſe. Il convient qu'en confrontant les meſures modernes avec les anciennes, on s'aperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauſſé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû ſuivre la même proportion, & hauſſer d'autant que le fond s'eſt accru; ce qui eſt un Sophiſme, ou un raiſonnement captieux; puiſque la Méditerranée n'a pu s'élever au-deſſus de ſes anciennes bornes par l'accroiſſement du fond: car à meſure de ſon élévation, il ſe ſeroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à ſec, lorſqu'elles étoient de niveau avec la mer ſe ſeroient noyées en devenant plus baſſes que la ſuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le port de Ravenne; on n'en ſauroit indiquer un ſeul où la Méditerranée ait enfoncé ou ſurmonté la côte, ce qui ſeroit infailliblement arrivé ſi *Manfredi* avoit raiſonné juſte. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins* qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui deſcendent de l'Apennin, & qui manquant d'iſſue & de canaux d'écoulement, s'entaſſent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il eſt abſurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du baſſin de la Méditerranée ait hauſſé par le ſable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excaveé par le Nil, l'Italie par le Po,

l'Allemagne par le Danube : cependant ces fleuves n'ont pas creuſé viſiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vaſe que les eaux fluviatiles voiturent, n'eſt pas ſi conſidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illuſion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ ſoixante grains de terre ſur cent-vingt livres d'eau. En faiſant dépoſer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le ſédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne ſur un volume d'eau qui ſembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû auſſi ravager quelquefois notre globe ; mais je doute qu'ils ayent jamais été auſſi deſtructifs que les innondations. Je m'étonne même qu'aucune hiſtoire, aucune tradition faſſe mention de quelque bouleverſement mémorable, occaſionné par les ſecouſſes de la terre, entre le 52e. & le 61e. degrés de latitude ſeptentrionale, dans le cœur du continent : je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renverſée comme Liſbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'eſt que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre obſervation qui n'eſt pas moins intéreſſante, c'eſt que la plûpart des volcans de notre hémiſphere ſont ſitués dans des iſles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Iſlande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Veſuve* ſur le bord de la Méditerranée: on peut compter au nombre des petits volcans les *Iſles Liparines*, qui fument très-ſouvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a ſoupçonné, un tuyau de communication entre le *Veſuve* & l'*Etna*. Entre les grands Vol-

cans, on compte le *Paranucan* dans l'isle de *Java*, le *Conapy* dans l'isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'isle de *Sumatra*: l'isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les isles *Manilles*, les *Acores*, les isles du *Cap-vert*, & sur-tout celle *del Fuego*. Aux isles *Canaries* est le *Pic de Ténérisse*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des *Papous*, celles de *Ste Hélene*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur tout depuis que la plûpart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette singuliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédien necessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces especes de Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement

des volcans, les laves étant des ſubſtances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, ſe ſont-ils éteints, tandis que les volcans des iſles ont continué à brûler? La cauſe en eſt bien claire ſelon moi: c'eſt que la mer s'étant retirée de leur voiſinage, le feu a ceſſé, dès que la décompoſition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité ſuffiſante d'eau. On voit par la deſcription que M. de Tournefort nous a laiſſée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu pluſieurs bouches qui ont verſé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui eſt de nos jours à une grande diſtance de la côte: auſſi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la terre ferme à la diſette totale des matieres phlogiſtiques ſouterraines, c'eſt propoſer une erreur manifeſte; puiſqu'il n'y a aucune raiſon de ſoutenir que ces matieres auroient été plutôt conſumées dans le continent que dans les iſles, ou au bord de l'Océan. Le Véſuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous ſatisferont peut-être.

En pouſſant les fouilles d'*Herculanum* auſſi avant qu'il a été poſſible, on eſt enfin parvenu juſqu'au pavé des rues, & aux fondement des maiſons de cette ville enſévelie: on a détaché de ce pavé & de ces fondement pluſieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle claſſe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les eſſais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainſi on trouvoit déjà des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Auſoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui eſt une

des plus anciennes villes de l'Italie, puiſqu'elle tomba ſous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Méditerranée : on ne ſauroit fixer l'époque de ſa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de ſorte qu'il s'eſt écoulé trois mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement juſqu'à nous ; & comme le Veſuve fourniſſoit déjà alors des laves, c'eſt une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum* où on a employé ces ſcories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà ſi fameux, par ſes embraſements, pluſieurs âges avant la naiſſance d'Homere & d'Héſiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matieres combuſtibles de ces deux grandes fournaiſes du Globe n'ont pu être épuiſées pendant un ſi prodigieux laps de ſiècles; on n'eſt pas autoriſé à ſuppoſer que les volcans de notre continent ne ſe ſoient éteints que faute de nourriture.

Le Véſuve peut contenir dans ſa convexité ſolide, depuis ſa baſe juſqu'à ſon entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terre & d'autres ſubſtances quelconques : cependant ſi l'on calcule ce qu'il a jetté de cendre, de ſables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phoſphoriques, de Pozzolane, de ſcories, de mâchefers, de bitume, de ſel ammoniac, d'alun, de ſoufre, & de métaux fondus, on verra que la maſſe & le volume en ſont plus conſidérables que le corps total de la montagne, dont le creuſet répandit, en 1737, un ſi énorme torrent de matieres liquéfiées que *Franceſco Serrao* les évalua à 316948161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement ſemblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, il en ſortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui ſe déborderent à onze lieues de loin, *quiſque ſuum populatus iter.*

D'où on peut aiſément conjecturer quelle doit être la capacité du réſervoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées vitrifiées ſont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur la formation des montagnes, eſt ſujet à tant de difficultés qu'il eſt impoſſible, quelque facile qu'on ſoit, de ſe contenter des ſyſtêmes propoſés à ce ſujet, & qui ont abſolument perdu leur crédit, depuis qu'on ſait que les plus hautes pointes montagneuſes ne ſont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puiſſe leur donner : la mer n'a donc pas ſurmonté ces hauteurs, comme tant de Naturaliſtes l'ont dit, pour donner quelque conſiſtance aux idées vagues ſur leſquelles roulent leurs hypotheſes. Je ne ſaurois me réſoudre à croire que c'eſt l'Océan qui a formé les rochers dans leſquels on voit ſouvent des lits d'une ſeule eſpèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raſſembler tant de ſubſtances ſimilaires dans un endroit pour les dépoſer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohéſion des corpuſcules lapidifiques ? Qu'on diſcerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'eſt pas étonnant ; puiſque tous les marbres ne ſont que des coagulations ; mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche, ce qui prouve indubitablement que cette ſorte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décompoſée & recompoſée par les vagues de la mer : c'eſt une ſubſtance homogene, primitive, & auſſi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité ſur la formation des étoiles que ſur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puiſſantes de la Nature créatrice, à laquelle nous

devons la petite planete sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu, avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des fleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, sont l'*Oby*, qui se décharge au Nord dans le golfe d'*Obskaia-Guba*; *Genisxa* ou le *Geniſſea*, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana*, & le *Kowinna* qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Est leurs eaux dans la mer du *Kamschatka*; le *Hoang*, ou le fleuve safrané, qui, né à *Kokonor* au pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents *Lis* Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui serpentent vers l'Occident, & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait sa source dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne

le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée; mais cette entrepriſe eût exigé plus de connoiſſances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en poſſédoient Gerbillon, Verbiſt, & leurs ſemblables.

La Suiſſe eſt en petit pour l'Europe ce qu'eſt la Tartarie en grand pour l'Aſie; avec cette différence que la Suiſſe a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Noa*, dans la partie de la Tartarie, que les Modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort eſcarpées eſt auſſi effective qu'on veut nous le perſuader, la Suiſſe deviendra, au bout de pluſieurs millions de ſiecles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle eſt de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les ſources, les torrents qui deſcendent des pointes montagneuſes, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le ſeul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de ſables: les angles & les côtés les plus expoſés à l'action & au choc de l'air doivent ſe fêler & ſe décompoſer: les vents doivent en balayer les fragments les plus menus: les piliers, qui ſupportent des maſſes de rochers iſolés, doivent s'affaiſſer à la longue, & occaſionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écraſa la ville de *Pleurs*. Tout cela eſt vrai; mais le temps requis pour tronquer le ſommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien auſſi uſer notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il ſuffit de commencer à être pour ſe voir condamné à finir; notre exiſtence même ne durera pas cinq cents ans ſi l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues juſqu'à préſent viendra, en l'an 2255, heurter ſi violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune eſpérance qu'il ſoit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il faut que ce ſoit un grand plaiſir de prédire des

malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres: aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du second livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations: ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mœotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de fois.

J'ai déjà fait observer, dans mes *Recherches philosophiques sur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant les grandes inondations servir de retraite

aux hommes échappés au naufrage de leur patrie ; parce que les ſommets de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour-à-tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celles de la Tartarie que les débris de l'eſpece humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les ſavants du Thibet ; ſi un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de brûler tous les livres & tous les manuſcrits (*), on auroit ſans doute pu recueillir, dans la haute Aſie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiſtoire de notre globe ; qui nous paroît ſi moderne, quand on conſulte les monuments des hommes, & qui eſt ſi ancien, quand on conſulte la Nature. Un Na-

(*) La deſtruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie ſous Jules-Ceſar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie, ſous le Calife Omar, la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus triſtes événemens de l'Hiſtoire du genre-humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoiſſances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologiſtes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardieſſe avec laquelle ils propoſent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuſcrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome ; mais ils en ignorent juſqu'aux titres.

turaliſte dont les idées & les deſtins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu enſuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'eſt ſe faire illuſion que de croire qu'une méthode défectueuſe puiſſe jamais conduire à des réſultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permiſſion de faire arracher quelques pieux ſur leſquels a été fondé le pont que Trajan fit jetter ſur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piéce de bois d'égale épaiſſeur, & haute de quarante pieds, ſe pétrifieroit d'un pouce en vingt ſiecles, & employeroit, pour arriver à ſa tranſmutation totale, neuf-cents-ſoixante-mille ans. Or comme on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raiſonnement ſeroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne ſignifie plus rien: le paralogiſme conſiſte dans la ſuppoſition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des ſubſtances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit ſitué le pont de Trajan. Il y a ſans doute des endroits où les ſucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal ſont plutôt tranſmués par l'imprégnation de ces ſucs. Comme il eſt impoſſible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour ſe pétrifier, à cauſe des différences preſqu'infinies des circonſtances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des poſitions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être per-

fectionnée, ni même améliorée, ne ſauroit ſervir à réſoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainſi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous inſtruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans pluſieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte.

En finiſſant cette lettre, je tâcherai, Monſieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites ſur l'endroit de mon ouvrage où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'induſtrie humaine, antérieurs au déluge.* On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede & en Allemagne, à de très-grandes profondeurs, & qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être auſſi bien poſtérieurs à cet événement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en ſervent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de ſemblables inſtruments dans le canada, ou dans les bois de la Guiane, on ſe trompera ſi on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois eſpeces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaiſon que j'en ait faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu diſcerner la moindre différence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces inſtruments venus du nouveau Monde, qui ſont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette ſorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches ſont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs, mais on en trouve auſſi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la ſuperficie du ſol. il y a quelques années que le hazard

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne ſauroient être réputés pour anté-diluviens.

me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriſer, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une ſubſtance très-dure, tantôt argilleuſe & tantôt ſilicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre & du fer, pour en fabriquer des pointes de fleches, des couteaux, des coings, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à des prétendus phyſiciens que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer; j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux continents, & ſurtout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypoteſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur***.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. * * *

Sur le Paraguai.

SI l'on pouvoit démontrer que Mr. de Monteſquieu étoit bien informé de l'état des Miſſions du Paraguai, lorſqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à perſonne de rejetter le témoignage d'un écrivain ſi reſpectable; mais j'oſe dire qu'il eſt impoſſible que l'auteur de *l'Eſprit des Loix* ait été inſtruit de la nature d'un établiſſement dont aucun homme en Europe, ſi on en excepte le Général des Jéſuites, & ſon Sécrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoiſſance. C'étoit un ſecret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibra*; & ce ſecret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le penſent, puiſqu'il eſt naturel, quelque bien intentionné qu'on ſoit, de ſoupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de ſoin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Miſſions de s'être oppoſés, en 1731, à la viſite que l'Audience Royale de *Chuquiſaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inſpection projettée? Pourquoi ne pas ſaiſir avidement une occaſion ſi éclatante de ſe juſtifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes dont on étoit accuſé? La vertu ne perd jamais à ſe montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuſquiſaca* un Fiſcal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*: cette charge importante n'eſt que trop ſouvent

livrée à des prévaricateurs, à ces juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de soulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Jésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il seroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai, ce qui lui fut accordé du consentement de tous les assesseurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Missionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur, de lui procurer les éclaircissements qu'il désireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé *Joseph de Mena*. Arrivé à la ville de l'Assomption, il fit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre, qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échapa que par une fuite precipitée à la fureur de ces assassins, qui blessèrent dangereusement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſta pas là : le chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Caſtel Fuerte*, trente troiſieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société : il lui repréſenta dans ſa lettre qu'un certain avanturier, nommé *Antequera*, ayant paru à la ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai*; mais que les Jéſuites, comme de très-fidèles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit digne du dernier ſuplice, & qu'en recompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de ſon Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpèce de procès, dans lequel ſes avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſiere que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuquiſaca*, député par ſon corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un ſeul domeſtique, avoit voulu en vahir une province entiere ? Vous penſez ſans doute Monſieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans ſa charge, qu'on le loua de ſon zèle, qu'on le paya de ſes peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient oſé l'interrompre dans la reſpectable fonction de ſon miniſtere; mais vous vous trompez. Le marquis de *Caſtel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquieme de Juin (*).

La

[*] Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainſi que ſon maître, pendu, quoiqu'à demi-mort des ſuites de la bleſſure qu'il avoit reçue à l'eſcarmouche de l'*Aſſomption*.

La ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre ; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inoui de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chuquisaca*, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivi par des meurtres, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitans sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Benoit XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les soumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le

plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigenes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail ? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice ; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour défendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que c'a été une pure invention de ces mêmes nouvellistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on disoit être né à Leipsic ; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce singulier édit. L'espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, a publié une relation de son voyage, dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour *Los Padres*, qu'on ne sauroit récuser son témoignage, de sorte qu'on peut le citer hardiment.

» Les Missionnaires ne souffrent jamais, dit-il, » qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, » entre dans les Missions qu'ils administrent au Paraguai, non pour cacher ce qui s'y passe, *par* » *crainte que l'on partage avec eux le commerce des* » *denrées qu'on y recueille*, ni par aucune des » raisons avancées gratuitement *par des personnes* » *envieuses* ; mais pour que les Indiens, qui ne » font que sortir de leur barbarie, & d'entrer dans

» les voies de la lumiere, se maintiennent *dans cet*
» *état d'innocence & de simplicité.* Ne connoissant
» d'autres vices que ceux qui *sont communs parmi*
» *eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomination* . . . .
» Ces Indiens ne connoissent ni l'*inobéissance*, ni
» la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui
» font tant de maux dans le monde; si les étran-
» gers venoient chez eux, à peine y seroient-ils
» arrivés que leur mauvais exemple leur appren-
» droit des choses qu'ils ignorent, & bientôt re-
» nonçant à la modestie & au respect qu'ils ont
» pour les instructions de leurs curés, on expose-
» roit le salut de tant d'ames . . . . . Ces Indiens vi-
» vent aujourd'hui dans la parfaite croyance que
» tout ce que le curé dit, est bien, & que tout ce
» qu'il blâme, est mal (*).

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la défense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée: on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de *Chuquisaca*, qui représente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous ex-

(*) Voyage au Pérou, tom. I. *in*-4°. p. 549.
On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une piéce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

pliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille fois plus excusables que des religieux, qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai, ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la *Société de Jesus* n'étant occupée alors que de son Collège de *Potosi*, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la fameuse lettre de *Jean de Palafox*, évêque de *Tlaxcala*, ou de *Los Angelès*, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une foire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édifiante: *Seigneur, délivrez-nous de tout mal, & de notre évêque Palafox.* Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontife, &

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

pluſieurs autres motifs firent comprendre aux Jéſuites qu'ils travailloient en vain dans le centre de Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de ſurveillants, & tenus ſous la main & les yeux des Vice-Rois, ſur la faveur deſquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & preſqu'inconnues aux Eſpagnols mêmes. Comme il s'agiſſoit de s'emparer de la traite excluſive du Thé ou de l'Herbe Paraguaiſe, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, pluſieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émiſſaires ſaiſir tous les ſauvages des deux ſexes qu'on put ramaſſer ſur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les tranſplanter dans le cœur du Paraguai: en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaraniens, on parvint, après pluſieurs années de travail, à former une petite nation ſédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur aſſigna pour y cultiver le Thé, dont on détruiſit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Eſpagne, & en Autriche; de ſorte qu'au bout de 19 ans les Jéſuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent excluſivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y eſt d'un uſage indiſpenſable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'eſpece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvériſer & de la falſifier: cette méthode a ſi bien réuſſi, que peu de Botaniſtes ſavent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique ſemble diſtinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaiſe: cependant ce n'eſt que la même choſe ſous des noms differents, & je

puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruisirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'ayent été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zele des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé : *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits qu'ils ont faits sur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, & il s'appuie de l'autorité de M. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise ayant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-six piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des ateliers, la construction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux tarraux, ou deux souquenilles de toile de coton,

par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils possédoient, en y comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille serfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'esprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les substentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleuse & la petite vérole séviſſoient extraordinairement.

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute [illegible] du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit [illegible]re, dans cette terre de désolation, le coton, [illegible]bac, & les cannes à sucre: toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'etrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction: car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à *Santa*

Pé & à *Buenos-Ayres*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions, & qu'on en regardoit comme la capitale : il est très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plusieurs autres, un arcenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur *Béatterie*, quoiqu'il y eût plus de sabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au sortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fusils, & de petites pieces à la Suédoise : ces armes devoient être, avant le soir, remises dans l'arcenal, & les clefs de l'arsenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les semaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occasionnoit des embarras & des soins infinis ; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis ; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore

(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille sept cents Jésuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chassés du Portugal &

ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence: il faut que les généraux qui ont suivi *Aquaviva*, n'ayent pas jugé à propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons: il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des Jésuites Espagnols & Portugais; puisqu'ils tiroient la plûpart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines sont en général très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore, l'établissement du Paraguai comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi après tout, de vouloir s'emparer des Missions du nouveau Monde en expulsant les autres ecclésiastiques? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter, pendant un siècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, sinon à rendre les Jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire, elle ne concevra point comment les souverains ont pu accorder tant de

---

de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malthe, montent à onze mille deux cents têtes. Ceux qui restent dans les Etats de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats Ecclésiastiques, en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainsi la Société est à demi détruite; le temps & la Providence anéantiront le reste.

pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les plus grands ennemis que les ſouverains ayent jamais eus.

Voilà, Monſieur, les éclairciſſements que vous avez exigés de moi ſur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'eſpere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails ſur la malheureuſe condition des habitans du Paraguai, tyranniſés par des maîtres que perſonne ne voudroit avoir pour valets.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES
MATIERES
Contenues dans le Texte & dans les Notes du ſecond Volume.

A

Ablutions, pourquoi ordonnées par les loix de l'Orient, 102.

Abulgazi, ſon hiſtoire des Tartares, comment découverte, 19.

Abyſſins, ſont circoncis & baptiſés, 102.

Accoucheuſes d'Italie, quelle opération elles font aux enfants mâles, 115.

Achem, on y a des flêches empoiſonnées, 220.

Aconit, il y en a plus de 40 eſpeces, 221.

Aconitum Cynoctonum, à quoi on s'en eſt ſervi, 222, 223.

Acoſta, ce qu'il dit de la confeſſion des Péruviens, 227, 238.

Adam, ſa ſalive, ce qu'en diſent les Perſans, 261. *n.*

Adamites, ce que c'eſt, 46.

Æthiops animal, examiné au microſcope, 32.

Ætius, ce qu'il rapporte de l'exciſion des femmes, 106.

Afrique, les Princes y nourriſſent des Nègres blancs, 10.

Agapes, les Turcs n'en ont point, 234.

Agate, employée à faire des haches, 290.

Ahouai, ſa deſcription, 211. Mal à propos tranſplanté en Europe, 214.

Albanie, ce que Pline & Solin diſent de ſes habitants, 7.

Albinos, nom donné par les Portugais aux Nègres blancs, 3. *Voy. Négres blancs.*

Albours, volcan éteint, 272.

Alènes de Macaſſar, 216.

Alexandre veut attaquer, avec ſa phalange, une troupe d'Orangs-Outangs, 60. Son caractere, 226. Conte à ſon ſujet, inventé par ſes adulateurs, *ibid.* Détruit le culte des ignicoles, 243.

Alkalins (ſels), arrêtent le venin des viperes & des ſerpents, 226.

Allemande (la langue), ref.

semble à l'idiôme Persan, 250.
Allongement des paupieres, sa cause, 24.
Almanacs à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, 169.
Alphabet Thibétain, supérieur à celui de la Chine, 249. De quels éléments il est composé, *ibid.*
Amantas, n'avoient pas imposé des noms aux planetes, 162.
Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine, 89. L'Auteur rejette leur existence comme fabuleuse, 90.
Ambassadeur du Dalaï-Lama, ce qu'en conte Gerbillon, 257.
Américains, sont incapables de penser, 129. Ceux qu'on a instruits en Europe, n'ont pu rien apprendre, 132. Prennent le Roi Charles IX. pour un Indien, 134. Pourquoi on leur refuse les Sacrements, 135. Ne sauroient se confesser, *ibid.* Persistent dans la stupidité, 138. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde, *ibid.* Comment ils tirent le suc du Mancanillier, 205, 206.
Amérique, les Européans sont les seuls qui y naviguent, 161. Produit plus d'arbres vénimeux que le reste du monde, 211.
Amiack, 247.
Amilcar, défait les Lybiens avec des Mandragores, 203.
Amphion, Voyez *Opium*.
Androgynes, Voyez *Hermaphrodites*.
Anesses, les Moines Turcs s'accouplent avec elles, 125.
Animaux mulâtres, en quoi ils différent des hommes mulâtres, 22. A quelles especes animales on a assigné la primauté, 54. Animaux châtrés, quels symptômes ils éprouvent, 88. S'attristent pendant les éclipses, 199.
Annates, les Papes n'en tirent pas de l'Amérique, 240, *n.*
Année solaire, exige des connoissances astronomiques pour être reglée, 170.
Anté-diluviens (monuments), il n'en existe point, 190.
Antequera (Dom Joseph de), nommé Visiteur du Paraguai, 293. Repoussé par les Jésuites, *ibid.*
Antiochus trouve, dans le temple de Jérusalem, un homme destiné à être mangé, 235, *n.*
Antiquité dévoilée par les usages, ce que l'auteur dit de cet ouvrage, 198, 199.
Antithora, sa vertu est équivoque, 223, *n.*
Antæciens, sont autant éclairés par le soleil que nous, 275.
Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama est fabuleux, 256.
Apennin, a eu des volcans, 281, 282.
Apion, reproche qu'il fait aux Juifs, 235.

Arabes, ne se servent plus si communément des flêches empoisonnées, 213.
Arbres fossiles, comment couchés dans les marais, 273.
Arbres fossiles de Lancastre, leur origine, *ibid.*
Architecture des Péruviens, grossiere, 152.
Argensola, réfuté, 216.
Aristocratie des femmes, il n'y en a jamais eu, 92.
Aristote, critique mal à propos Hérodote, 2. *n.*
Armes Indiennes, comment on les empoisonne, 214.
Arsénal des Jésuites du Paraguai, étoit à la Candelaria, 302.
Art de maroquiner les cuirs, apporté par les Croisés, 260, *n.*
Ases, leurs établissements en Europe, 250.
Astronomie des Péruviens, grossiere, 162.
Atabaliba, sa sœur devient maîtresse de François Pizarre, 154. Sa réponse à un Moine Espagnol, 236.
Atlas de la Chine, cité, 256.
Atun Cannar, ses ruines décrites dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 152.
Aurinia, femme adorée chez les Germains, 245.
Auronces, ou *Ausoniens*, (peuples), fondateurs de la ville d'*Herculanum*, 282.
Auteurs, ceux de nos jours composent trop précipitamment, 37.
Avocat, (Mr. l'Abbé l'), ce qu'il dit de l'Immaculée Conception, 259, 260, *n.*
Axe terrestre, on ignore sa longueur, 275. *n.*

B

Babouin, on le trouve représenté dans les antiques Egyptiens, 67.
Bajazet II, ce qu'il demande au Pape, 109.
Balaluan, volcan de Sumatra, 281.
Balk, école fameuse de l'Asie, fournit beaucoup d'Astrologues, 249.
Barbe, a du rapport avec les parties sexuelles, 76.
Bardane, ou *Personata*, (plante), ses propriétés, 23.
Bardes, prêtres Gaulois, 224.
Barris, 47.
Baton-Kan, ce qu'en dit le frere Ascelin, 263.
Battel, combien de Négres blancs il avoit vus à Loango, 10.
Baubin, en quoi il se trompe, 222.
Baumgarten, on cite son voyage d'Egypte sur un fait extraordinaire, 124.
Béarnois, avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la *couvade*, 195.
Béaterie de Paraguai, 302.
Beauce, on y a tenu la grande assemblée des Gaulois au nouvel an, 234.
Beaufobre (Mr. de), vengé contre un Moine, 264.
Bengale, comment on y brûle les femmes, 183, *n.*

Benoît XIV, pourquoi il excommunie les Jésuites du Paraguai, 295.
Bernier (Mr.) avoit connu un Médecin du Thibet, 249.
Bernin [le Chevalier] restaure très-mal une statue antique, 80, 81.
Bertha [la ville de], prise avec du *Solanum* dormitif, 203.
Bible, ce qu'en dit Atabaliba, 236.
Bipedes, on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang, 42.
Biſſao, une Négresse blanche y accouche d'un Négrillon, 26.
Blafards [hommes] en quoi ils différent des Nègres blancs, 6. Ont le visage velu, *ibid.* On les compare aux Cretins, 13.
Blafards du Darien, engendrent, 25. Il n'en naît en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche, 28. Ne sont pas engendrés par des singes, 30.
Blafards du Darien, quand on a commencé à les connoître, 1.
Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas du Pérou, 144.
Bleſſures des flèches empoisonnées, comment on les guérit par le suçement, 204, 205.
Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet, 255.
Bonſes de l'Occident, 267.
Bontius est le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang, 42. On l'accuse d'avoir exagéré les symptômes qu'entraînent les flèches empoisonnées, 218.
Boulanger (Mr.), son sentiment peu probable, 197.
Brachmanes, tirent avec des flèches empoisonnées sur les Macédoniens, 226.
Bramines, leur système contredit leurs pratiques, 181. Contraignent les femmes à se brûler, 183. Ramassent les dépouilles des femmes qu'on brûle, 189.
Brokes (Mr.), range les singes parmi les hommes, ou les hommes parmi les singes, 54.
Broſſe (Mr. de la), ce qu'il auroit dû rechercher en Afrique, 47.
Broſſes (Mr. de), son sentiment sur le froid austral est incompréhensible à l'Auteur, 277.
Broullius (Maître Jean), publie une dissertation, malgré la défense de la Diéte de Suéde, *ibid.*
Brue (le Sr. de), on cite sa relation, 17.
Bruin (Corneille de) voit une Kackerlake à Bantam, 11. En quoi il se trompe, 12.
Bucher, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buchſtab, interprétation de ce mot Allemand, 174.
Buenos-Ayres, on y embarquoit les produits des Missions du Paraguai, 301.
Buffon (Mr. de), ce qu'il

rapporte des actions d'un Orang-Outang, 50. L'Auteur trouve sa définition de l'Orang-Outang outrée, 51. Quelle longueur il donne à l'Axe terrestre, 275.

C

Caa-apia, spécifique contre les armes enduites du suc de l'Ahouai, 213.

Caamini, est la même chose que l'herbe Paraguaise, 300.

Cadenats des femmes, comment on les fait, 121.

Californiens, pourquoi ils se coupent un doigt, 292.

Callo, ruines qu'on y découvre, 153.

Calmouks, sont devenus puissants, 254.

Camouflet, on en envoie aux mineurs, pour les étouffer 224.

Campagne de sel, 272.

Cancu, pain sacré des Péruviens, comment on le préparoit, 236, 237.

Canjares, poignards empoisonnés, 214.

Candelaria, capitale des Missions du Paraguai, 302.

Caprifiguier, son suc est un caustique, 221.

Capul (l'isle de), comment on y infibule les garçons, 128.

Caraïbes, on éprouve leurs traits vénimeux sur des chiens, 276.

Carreri, ce qu'il dit des Mexicains, est absurde, 171.

Carthaginois, attaquent les Orangs-Ourangs dans un isle de l'Afrique, 61.

Caspienne (la mer), sa figure est connue, 272.

Castel Fuerte [le Marquis de] fait emprisonner le visiteur Antequera, 294. Le fait pendre, *ibid.*

Cat (Mr. le), compare mal à propos les Nègres blancs aux lapins, 31.

Catholique [la religion] ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 237.

Catoucha des Calmouks, est le principal d'entre les Evêques Kutuktus, 244. Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand-Lama, 253. Pourquoi il persiste dans sa révolte, 254.

Caveres [peuple de l'Amérique], comment ils empoisonnent leurs flêches, 208.

Caylus [le Comte de] examine une hache de cuivre Péruvien, 155. Son sentiment sur le Pérou, 156. Ses antiquités citées, 155.

Cedre [le grand], a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

Celibat ecclésiastique, son origine, 95.

Celse [le Médecin], ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 122. Ce qu'il dit sur la façon de guérir les blessures faites par des flêches, 204.

Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer, 190.

Cerfs, ce qui arrive à

eux qu'on châtre, 76.
Chair étuvée à la crême, défendue aux Juifs, 190.
Chanſon des Gaulois, 34.
Chapetonade, ou *Vomito prieto*, maladie endémique dans quelques endroits des Indes Occidentales. 28.
Chark, propriétés de cet arbuſte, 213.
Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'oueſt de la mer Caſpienne, 8. Ce qu'il rapporte du reſpect des Turcs pour la Vierge, 260, 261, *n.*
Charles-Quint, on lui envoie un livre du Mexique, 167.
Charlevoix, ce qu'il dit des hommes habillés en femmes dans la Floride, 85.
Châtreurs, ou *Origéniſtes*, les plus pernicieux hérétiques qui ayent jamais exiſté, 80.
Chats blancs d'Angola, l'Auteur a obſervé qu'ils ſont pour la plûpart ſourds, 32.
Cherſoneſe Cimbrique, quand ſubmergé, 273.
Chevaux nés blancs, plus foibles que les autres, 31.
Cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègres blancs ont eſſuyée, 33.
Cheveux roux, l'auteur ſoupçonne que c'eſt une maladie, 24.
Chiens Alains, employés par les Eſpagnols, pour détruire les Indiens, 38.
Chine, ſa conduite envers le Grand-Lama, 256. On y détruit tous les livres, 288.
Chinois, ont fait les mêmes découvertes que les Européans, 160. Ne veulent pas aller en Amérique, 161. Secourent le Grand Lama, 244. Leur erreur ſur le Dalaï-Lama 252, 253. Ils prennent les premiers Miſſionnaires Catholiques pour des Turcs ou des Lamas, 262, *n.*
Chitomé des Abyſſins, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.
Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans, 15. *Chrétiens* des premiers ſiécles, croyoient que les dents de l'homme ſont incorruptibles, 240.
Chriſtophe Colomb trompe un moine, 161.
Chronologie, encore obſcure après les Olympiades, 144.
Chronologiſtes, leur erreur ſur l'antiquité des Grecs, 158.
Chuguiſaca [l'audience de] nomme Dom Antequera Viſiteur du Paraguai, 292.
Circonciſion, dangereuſe dans le Nord, 71, 72. Les Hébreux l'avoient priſe en Egypte, 100. D'où elle eſt originaire, 101. N'a jamais été adoptée dans aucun pays ſeptentrional, *ibid.* Où elle eſt néceſſaire, & où elle eſt ſuperflue, 103. L'Alkoran ne l'ordonne pas, *ibid.* Si l'on peut en ef-

facer la cicatrice, 112. De quels instruments les Juifs rénégats se sont servis pour se faire recroître le prépuce, 113. *Circoncision*, dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée, 116. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othamacos, 118.

Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux, 234. Celui de la Suede attaque les naturalistes sur une découverte, 277.

Climats, contiennent des causes qui nous sont inconnues, 71. Dans quels climats l'espece humaine a le mieux réussi, 56.

Clitoris, son énormité contrefait les parties sexuelles des mâles, 75. Ce que produit son allongement, 76. On ne le coupe pas dans l'excision, 105.

Cobra de Capello, serpent vénimeux. 227.

Code noir. 52, *n*.

Colchides (les) avoient un venin singulier pour frotter les flêches. 223.

Colonies des Scythes, quels usages elles introduisent. 179.

Communion des anciens Gaulois. 234.

Communion des Mexicains comment elle se pratiquoit. 234.

Conapy, volcan célebre de Banda. 281.

Condamine (Mr. de la), ce qu'il dit de la stérilité des langues de l'Amérique. 137, *n*.

Confesseurs du Pérou, différoient en pouvoir. 238. Comment ils donnoient l'absolution. *ibid*.

Confession, si elle étoit établie chez les Péruviens, 237. On propose de l'abolir en faveur des Indiens, 239.

Congo, les personnes à cheveux roux y sont communes, 16.

Conseil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimés par les Jésuites, 300.

Copal, on s'en sert dans la Circoncision. 110.

Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 284.

Corail [poudre de], on s'en sert dans la Circoncision 110.

Cornaro, sa sobriété, 257.

Cornes non emboitées dans le crâne, ne poussent pas après la castration de l'animal, 76.

Cornes creuses & permanentes, poussent malgré la castration. *ibid*.

Coromondel, comment on y brule les femmes veuves 183. *n*.

Corps muqueux, colorie l'épiderme. 23.

Cortez [Fernand], les scholastiques d'Espagne se moquent de lui. 1. On cite ses *las cartas à l'Emperador*. 11. Fait bâtir une maison à Mexico. 172.

Côtes, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 46. L'Orang-

Outang en a deux de plus que nous. *ibid.*

Courage artificiel des Orientaux, comment on se le procure, 219, *n.*

Coutume d'enterrer les vivants avec les morts, son origine, 180

Couvade des Béarnois. 1

Créoles, leur dégénération. 140. Ne sont pas propres aux sciences. *ibid.* N'ont jamais écrit, 142.

Crétinage, ce que M. de Maugiron dit de son origine, est incertain. 26.

Cretins du Valais, description de ces créatures. 13. On les regarde comme des saints, parce qu'ils sont foibles, 14. Il n'y en a que dans le Valais. 29.

Crics, poignards empoisonnés, 214.

Cuivre endurci, on l'a employé au lieu du fer. 155.

Cultes religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 234.

Curare, description de cette plante, 207. Ses propriétés. *ibid.* Son usage, 208.

Curcuma ou *Safran di tierra*, est le contrepoison des flèches des Janavais. 216.

Cusco (la ville de) ne peut avoir été qu'une bourgade sous les Incas. 151. Les Espagnols l'ont entiérement rebâtie, *ibid.* Si elle a eu une école publique sous les Incas. 157. Sa population, 163.

Cynocéphale pourquoi adoré en Egypte, 67.

Czar Pierre I. découverte qu'il fait en Sibérie. 248.

D

Daïro ou Dari des Japonois. 265. Origine de son pontificat. *ibid.* Envoie deux filles pucelles à l'Empereur du Japon, 266. *n.*

Dalaï-Lama, fait le voyage de Pekin, 245.

Dalaï-Lamas, durée de leur culte. 244. Leur antiquité. 244. 245. Leur pays est bien policé. 247. Fables qu'on conte à leur sujet. 250. Leur mort n'est pas tenue secrette, *ibid.* Ne portent pas un voile sur le visage, 251. Leurs portraits sont exposés à la porte de leur temple, 245. Quand ils se montrent en public. 251. Donnent audience aux ambassadeurs. *ibid.* Leur habillement & leur coëffure, *ibid.* Ne se mêlent jamais des affaires temporelles, 252. N'administrent pas leurs propres revenus, 253. En quoi consiste leur politique, 255. Comment ils ménagent leurs intérêts. *ibid.* Ne s'arrogent pas un culte de Latrie, 252. Leur vie privée est inconnue, 256. Leur boisson, 257. Si les dévots du Thibet mangent leurs excréments, 258.

Dalin (Mr. Olof) répond au Clergé de Suede. 177.

Daniel, ce que les Persans disent de lui, 291. *n.*

Danube, bois pétrifié qu'on y trouve, 289.

Dapper, ce
Dondos bl
David, si l'o
l'argent d
beau, 191,
Décalogue de
Défaillance d
n'incite pa
à crier, 2
Déification d
Allemagne
ne de cet u
Déluges, par
diques, 27
Démon métal
dicule. 9.
Despotisme, a
& menace
Destour-Desto
Pontife d
231. *n.*
ibid.
Deuteronome
de la mani
lir les mor
Devas, m
Grand-Lar
voir, 253.
rendre ind
Diables de
conformes
rope, 237.
Dictionnaire
que, ce qu'
gres-blan
qu'on y tr
la circonci
cains, 125
teur y est
ses propres
Diète de Suec
lence au C
Discours Ac
noncé à Sa
Divan [le gr
des Sabis,
sectateurs
Lama, 264
Dodonée déc

Dapper, ce qu'il dit des *Dondos* blonds, 33.
David, ſi l'on avoit mis de l'argent dans ſon tombeau, 191.
Décalogue de Romulus, 79.
Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes à crier, 200.
Déification des femmes en Allemagne, 245. Origine de cet uſage, *ibid.*
Déluges, paroiſſent périodiques, 278.
Démon métalique, être ridicule. 9.
Deſpotiſme, accable l'Aſie, & menace l'Europe. 177.
Deſtour-Deſtouran, grand Pontife des Guebres, 231. *n.* Où il réſide, *ibid.*
Deuteronome, ne parle pas de la maniere d'enſévelir les morts, 190. 191.
Devas, miniſtres du Grand-Lama, leur pouvoir, 253. Veulent ſe rendre indépendans. *ib.*
Diables de l'Amérique, conformes à ceux d'Europe, 237.
Dictionnaire Encyclopédique, ce qu'il dit des Négres-blancs, 29. Ce qu'on y trouve touchant la circonciſion des Mexicains, 115. Chaque auteur y eſt reſponſable de ſes propres articles. *ibid.*
Diète de Suede impoſe ſilence au Clergé, 277.
Diſcours Académique prononcé à Samarcand. 261.
Divan [le grand], pontife des Sabis, a moins de ſectateurs que le Grand-Lama, 264.
Dodonée décrit une eſpece particuliere de *Thora Valdenſis*, 223. *n.*
Dondos, ſignification de ce mot, 3. Voyez. *Négres blancs.*
Drogues qui ſervent à empoiſonner les flêches, ſont tirées du regne végétal & animal, 204.
Druïdeſſes, prêtreſſes des Gaulois, faiſoient vœu de chaſteté, 94.
Druſions, êtres chimériques. 8.
Du Halde (le Pere), menſonges qu'il dit du Grand-Lama, 250.

E.

Eau forte ſéringuée dans les veines des animaux, les tue en deux minutes. 208.
Eau fulminale, différente de l'eau luſtrale. 232. A quoi employée chez les Romains. *ibid.*
Eau marine, eſt néceſſaire pour faire opérer les volcans. 281.
Eclipſes, ont toujours effrayé les ſuperſtitieux, 199. Cérémonie à laquelle elles ont donné lieu, *ibid.*
Ecriture Chinoiſe, pourquoi compliquée. 175.
Edit attribué à Romulus, 79.
Education des Orangs-Outangs, n'a été confiée qu'a des ſaltimbanques, & à des matelots, 135.
Edward (Mr.), on trouve dans ſes *Glanures* une bonne figure de l'Orang-Outang, enluminée. 69.
Egliſe Romaine, a perverti

l'eſprit des uſages Judaïques, 197.

Egyptiens, leurs différents caracteres, 176. Ce qu'ils dirent au philoſophe Solon ſur les déluges, 278.

Egyptiennes [femmes], ce qu'en dit Mr. Thevenot. 106.

Eléphants, les Indiens leur accordent plus d'eſprit qu'à eux-mêmes. 47.

Eleuths de Kokonor, lecourent le Grand-Lama. 255.

Ellébore, à quoi employé par les Gaulois, 220, 221.

Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur, 289.

Enfant ſauvage, enſeigne, en Amérique, un remède aux Européans, 206. 207.

Enfants d'un teint rougeâtre, engendrés par des Nègres. 16.

Enfants noirs, pourquoi il n'en naît pas de parents blancs, 33.

Enfants ſauvages trouvés dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en penſe, 63.

Enfants châtrés, reſtent imberbes, 76.

Enfants Américains, deviennent ſtupides vers l'âge de puberté, 132.

Enfants vivants, enterrés avec le corps mort de la mere 191. Origine de cette abomination. *ibid.*

Ens, ce qu'il dit des peuples du Mexique 238. *n.*

Enthouſiaſme, expliqué phyſiquement, 133, *n.*

Eſpagne, a ſouſtrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apoſtolique, 239. *n.* Ce qu'elle payoit annuellement aux Miſſionnaires du Paraguai, 301. Deux de ſes deux provinces envahies au milieu de la paix, 300.

Eſpagnols (les Créoles) ſe croyent injuriés, quand on les nomme des Américains, 139.

Eſpagnols, n'ont conté que des fauſſetés de l'ancien état du Pérou, 143. La plûpart de leurs hiſtoriens ſont menteurs. 171.

Eſprit, n'a pas été également partagé aux différentes nations. 130. L'uſage des femmes n'eſt point contraire à ſon développement, 133.

Eſprit [St.], eſt inconnu aux Turcs, 261. *n.*

Eſſai ſur le Commerce des Jeſuites, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont faits ſur l'herbe Paraguaiſe ou le Caamini. 299. 300.

Ethiopie, comment on y infibule les femmes. 119.

Ethiopiens, paroiſſent avoir peuplé l'Egypte, 100.

Etna, depuis quand il a brûlé, 283.

Eubagés, prêtres des anciens Gaulois, 234.

Euphorbier, comment on en extrait le ſuc, 206.

Exciſion, ce que c'eſt, 105. Comment elle ſe pratique en Abyſſinie, 106.

Excréments humains, contrepoiſon des alênes de Macaſſar, 218.

Expériences, faites à Leide, avec des flêches empoiſonnées, 211.

Expériences de l'Auteur sur les végétaux lacteſcents. 212. *n.*

F

Faculté de propager depuis les poles juſqu'à la Ligne, accordée à l'homme excluſivement. 55.

Faquiers-Jaquis, compoſent un antidote contre la morſure des ſerpents, 229.

Faunes, leur culte originaire de l'Egypte. 66, 67.

Faune, ſi c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 79, 80.

Faunorum ludibria, 68.

Femmes blanches qui accouchent d'un enfant mulâtre, ont aimé des négres, 34.

Femmes délaiſſées dans les iſles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte, eſt ſuſpect, 62.

Femmes croiſées, violées par les Sarrazins dans la Terre Sainte, 97.

Femmes Américaines, leur ſingulier attachement aux Eſpagnols, 154, 155.

Femmes Indiennes, ne ſe brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants, 181, *n.*

Femmes Péruviennes, s'entreconfeſſoient, 238.

Fenêtres, il n'y en avoit pas dans les maiſons des anciens Péruviens, 152.

Fer, on ne ſçavoit pas le travailler au Pérou, 154. Celui de l'Amérique eſt inférieur au nôtre, *ibid. n.* Son prix, 155, *n.*

Ferrien (Mr.), ſur quoi on le conſulte, 75.

Fétichiſme, conſtituoit la religion Egyptienne, 67.

Feyio (le Pere Benoît) jugement ſur ſon *Théatro critico*, 140. Ce qu'il dit des Créoles, réfuté, 142.

Fille ſinguliere, née à la nouvelle Grenade, 17.

Figuier, ſon ſuc laiteux eſt un poiſon, 212.

Fiſcal Protecteur des Indiens, 292.

Fléches empoiſonnées, leur uſage eſt très-ancien, 202. Il y en a qui conſervent leur violence pendant 150 ans, 206. Comment on les éprouve chez les Caveres, 208.

Flèches des anciens Brachmanes, moins violemment empoiſonnées que celles des Caraïbes, 228.

Fleurs lilliacées, leurs ſtigmates ſont un poiſſon, 184, *n.*

Fleuves de la Tartarie, leur énumération, 285.

Floride, ce que les anciennes relations en diſent, 70.

Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles ſont exciſes, 88.

Fo eſt le même Dieu que *La*, 252, *n.*

Fœtus, femelles, paroiſſent mâles juſqu'au troiſiéme mois, 74.

Fogeda (le Comte de), tué par une flêche empoiſonnée, 202.

Fontaine (Mr. de la), le fabuliſte, pris pour le

prédicateur de Louis XIV, 135.
Forbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des singes, 40, *n.* Sauve le royaume de Siam, 256.
Fourmont (Mr.), interprête des livres trouvés en Sibérie, 248.
Fous, idée qu'on en a eue dans l'Antiquité, 14.
Freret (Mr.), ce qu'il dit de ses confreres, 182.
Fricatrices, 75. *n.*
Froid, fait blanchir le poil des animaux dans le Nord, 40. Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 31.
Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoisonner les flêches, 211.

G

Gage (Thomas), ce qu'il dit des mysteres de la religion Chrétienne, 136.
Galles (Prêtres de Cybele), étoient châtrés, 86.
Gallinace [Pierre de], 156.
Garcilasso, jugement sur ses ouvrages, 131. Il n'étoit pas un véritable Américain, *ibid.* Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens, 233, 237.
Gaubil (le Pere) fait de grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine, 241. Entreprend des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique, 242.
Gaulois, ont envenimé leurs flêches avec la seve du Caprifiguier, 221. Peinture de leur grande assemblée du nouvel an, auprés de Chartres, 234, 235.
Gécho, lézard dont la sanie sert à envenimer les traits des Javanais, 215.
Gelées, font blanchir les pétales des giroflées & des roses rouges, 31.
Généraux des Jésuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 303.
Gengiskan, les Tartares le croient né d'une vierge, 259.
Georgi (le Pere), l'Auteur rejette son sentiment, 244. Son Canon des Rois du Thibet est fautif, 253, 254. On le réfute, *ibid*, 263 & 264.
Gerbillon (le Jésuite), a été valet-de-chambre de l'Empereur Kang-Hy, 249.
Germains, étoient une colonie de Tartares, 245.
Gesner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien, 69.
Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu, 62.
Gètes, leur langue avoit une espece de mêtre, 159. *n.* Ce qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le mont Kagaion, 244.
Gibier tué avec des flêches empoisonnées, est bon à manger, 209.
Glaces, ne fondent pas au soixantiéme degré de latitude Sud, 276.

Amelin (Mr.), ſes recherches ſur la *Pieſtra Horda* en Sibérie, 19. Contredit mal à propos Strahlenberg, 20.

Gnia-Tritzhengo, premier Roi du Thibet, quand il régnoit, 253, 254, *n.*

Gobali, farfadets riſibles d'Italie & d'Allemagne, 8.

Gobelins, farfadets de France, 8.

Golfe Adriatique., ce que l'auteur dit de ſon origine, 271.

Golfe Perſique, comment il a été produit, 272.

Grand-Jean, Hermaphrodite marié comme homme, 75.

Grégoire (le Pape), brûle les ouvrages de Cicéron & de Tacite, 167.

Guaques, tombeaux des Péruviens, les Moines y fouillent, 156.

Guèbres, ſe confeſſent, 240.

Guelfes (faction des), à quoi l'Auteur la compare, 255.

Gumilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade, 74.

H

Haches de cuivre, on s'en eſt ſervi au Pérou, 156.

Haches de pierre, communes à tous les peuples ſauvages, 290. Ce que l'Auteur en dit, *ibid.*

Hannibal défait les Pergames avec des viperes, 203.

Henri III. (Roi de France), on l'invite à être Parrain d'un enfant du grand Seigneur, 109. Eſt attaqué du mal vénérien & guéri, 227.

Herbe Paraguaiſe, les Jéſuites s'emparent de la traite de cette drogue, 229. La font détruire dans tous les endroits de l'Amérique, hormis dans leurs Miſſions, *ibid.* La pulvériſent & la falſifient, 230. Combien on en conſomme de livres annuellement, *ibid.*

Herculanum, on y trouve des laves dans les maiſons, 282. Epoque de ſa fondation, 283.

Hermaphrodite noyé à Rome, 78.

Hermaphrodite, déclaré homme à Toulouſe, & femme à Paris, 75.

Hermaphrodites, plus communs dans les pays chauds que dans les régions froides, 71. Portent des habits diſtinctifs au Mogol, 70. Ils ſont pour la plûpart femmes, 74. Ont de la barbe, hormis dans la floride, 76. Sont des monſtres, 77. S'il eſt vrai qu'on les noyoit à Rome, 78. Cauſe de l'averſion qu'on a pour eux, 80. Quand on les a recherchés à Rome, 81.

Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit, 83.

Hermaphrodites vrais, la Nature en a produit dans le regne végétal, & parmi les inſectes, 72.

Hermaphrodites, plantes & insectes, moins parfaits que ceux qui n'ont qu'un sexe, 73.
Hermaphroditisme, 72. Dans quels animaux il est le plus fréquent, 77.
Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les Nègres, 21.
Hippomolgues (nations), où l'on en rencontre, 257.
Hippuris, qualité de cette plante, 213.
Histoire Généalogique des Tartares, l'auteur des notes sur cet ouvrage contredit Strahlenberg, 18. En quoi il raisonne mal, 19.
Histoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang, 69.
Histoire Naturelle, a de grands vuides, 76. Celle de l'Amérique doit tous ses progrès aux savants de l'Europe 141.
Histoire des Rois du Mexique, fabuleuse, 170.
Histoire des Cérémonies religieuses, jugement de l'auteur sur cet ouvrage, 241.
Hoang (fleuve jaune), où il se jette dans la mer, 285.
Ho-Fo, nom donné par les Chinois au Grand-Lama, 252.
Hollandais, dissuadent aux Caffres de se couper les doigts, 193, 194.
Homere n'a pas été le premier Poëte Grec, 159.
Homme des bois, 47.
Homme (un) ne sauroit vivre d'une once de nourriture par jour, 257.
Homme, s'il devenoit androgyne, il dégénéreroit, 73, *n.*
Hommes couleur de craie, où l'on en trouve, 96.
Hommes tigrés, s'il y en a en Sibérie, 18.
Hommes habillés en femme, on en trouve en Amérique, 84.
Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, sont fabuleux, 192.
Hontan (le Baron de la), ses controverses avec les Sauvages, 137.
Horde bigarrée en Tartarie, fabuleuse, 18.
Hottentotes (femmes), quelle excrescence elles ont aux parties génitales, 117.
Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds, *ibid.* Pourquoi ils se font ôtés un testicule, *ibid.* Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents, 192.
Huile de Tabac, poison très dangereux, 229.
Hyde (le Docteur), publie une traduction du *Sadder*, 231.
Hydropisie noire, maladie rare, 34.

I & J.

Jacob, son corps avoit été embaumé, 90.
Jacob (le Rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des

des morts chez les Juifs, 191.
Japon, ce que l'Auteur découvre dans l'hiſtoire de ce pays, 265
Jaune, eſt la couleur des Empereurs de la Chine, 255.
Java (l'Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandais, 12. Avoit en 1761, trois Kackerlakes à ſa cour, *ibid.* Ce qu'il demande au Gouverneur de Batavia, *ibid.*
Javas, Prêtres de la Floride, 85.
Illere âtre, maladie ſinguliere, 34.
Jecha, femme adorée chez les Germains, 245.
Jerôme (St.), ce qu'il dit d'un Satyre, 68.
Jéſuites, de quelle façon ils ont accommodé le culte extérieur au génie des Paraguais, 136. On les pend aux arbres en Tartarie, 247. Leurs calomnies abſurdes contre le Viſiteur du Paraguai, 294. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou, 295. Pourquoi ils avoient réduit les Paraguais en eſclavage, *ibid.* Pourquoi ils défendoient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers, 296 Ce que leur a coûté l'entretien de leurs eſclaves au Paraguai, 300. Combien ils en poſſédoient, 301. Ils étoient peu nombreux au Paraguai, 302. Liſte de ceux qui ont été expulſés de différents Etats de l'Europe, & de ceux qui reſtent dans d'autres, 30, 303, *n.* Ceux du haut & du bas Rhin ſont plus ignorants que les Cordeliers, 303.
Jeſus-Chriſt, pris par les Américains pour un ſorcier Français, 136. Par les Aſiatiques pour un médecin, 232, *n.* Les Moulahs diſent qu'il a été en correſpondance avec Galien, *ibid.* Ce que les Mahométans diſent de lui, 260, 261, *n.*
Ignicoles. Voyez *Guèbres.*
Imagination des meres ſur l'embryon. 22. L'Auteur la rejette, *ibid.* 23.
Immaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet. 260. 261. *n.* Apportée en Europe pa les Croiſés, 260, *n.*
Immortalité de l'ame (le ſyſtême de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la réſurrection des morts, 187.
Immortalité des Dalaï-Lamas, origine de cette fable, 251.
Incas, on ne ſait quand ils ont commencé à régner, 144. Leur hiſtoire eſt toute fabuleuſe, 148. Ils étoient deſpotiques. *ibid.* Leur empire étoit un pays inculte & barbare, 156. Comment ils ſe confeſſoient, 239.
Incubes & Succubes, leur origine, 68.
Indiens Orientaux, pourquoi ils payent un tribut au grand Mogol, 182.

Leurs cérémonies pendant les éclipses. 199.
Indiens du Paraguai dépouillés par les Jésuites, vont inutilement se plaindre, 300.
Infibulation, étymologie de ce mot. 119. Quand elle a commencé à s'introduire en Italie. *ibid.* Comment on infibuloit les garçons chez les Romains, 122.
Infibulation des hommes en Amérique, 127. Origine de cet usage, *ibid.*
Insalubrité du climat, où elle est la plus grande au N. M. 28.
Inscriptions runiques, leur antiquité, 174.
Inscription trouvée en Laponie, ce que l'auteur en pense, 175.
Inscriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde, 242.
Instrument de Paschal, comparé aux *Quipos* des Péruviens, 144.
Inventions, ne sont pas dues uniquement au hazard, 159.
Jonc creusé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amérique, 108.
Joseph (le Patriarche), son corps avoit été embaumé, 190.
Josephe (Flavien), examine son apologie en faveur des Juifs, 235. *n.*
Iris rouge, preuve d'une vue foible, 23.
Isles situées près de Java, fournissent plus de Kackerlakes que Java même, 8.
Isaïe, sa prophétie sur les Saguins & les Sirenes, 66.
Jubilé, si les Mexicains en célébroient un, 169.
Juifs, comment ils circoncisent les enfans, 109. Où ils auroient pu se former en corps de nation, 111. Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas, 112. On brule leurs livres, 167. *n.* Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection, 190. Embaumoient les corps, 191. S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux, *ibid.* On les accuse d'avoir mangé de la chair humaine, 235.
Jura, (le mont) les hommes ne sauroient vivre sur son sommet, 288.
Justin, le passage le plus interessant qu'on trouve dans ses Histoires, 287.
Juvenal semble substituer le Cercopitheque au Cynocéphale sacré des Egyptiens, 67.

K

Kackerlakes, signification de ce mot Malay. V. *Nègres blancs & Blafards.*
Kaddi, confesseurs des Guèbres. 231. *n.*
Kalmouks. Voyez *Calmouks.*
Kang-Hy (l'Empereur) envoie un ambassadeur au Dalaï-Lama, 251.
Kans, Tartares, retirés dans le patrimoine de l'Eglise de Lassa, 216.
Keilkraefs, lutins d'Alle-

magne, êtres très ridicules, 8.
Kins des Chinois, étoient écrits avec des nœuds, 175.
Kabanzers, êtres chimériques, 8.
Klein (Mr.), en quoi il se trompe, 51.
Kogajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gètes y résidoit, 244.
Kolbe, ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots, 107. Ce qu'il rapporte de leur deuil, 194.
Komorin (le Cap de) il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires, 271.
Kruys (le Vice-Amiral) est auteur de l'Atlas du cours du Volga, 272.
Kuches des Japonois, 320.
Kunn, boisson des Hippomolgues, 265.
Kutuktus, 248. En quoi consistent leurs revenus, *ibid.* Il y en a qui résident à la Chine, 250. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama, *ibid.* Quelques-uns ont voulu secouer le joug de leur chef, 253.

L

LA, Dieu des Lamas, 259.
Ladrérie blanche, se transmettoit aux enfans dans le sein de la mere, 35. Description de cette maladie. *ibid.*
Lact (Jean,) ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les sauvages est ridicule. 238.
Lafiteau (le P.), ses rêveries réfutées. 84.
Labra, femme adorée chez les Germains. 245.
Lait (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme, 212.
Lama, interprétation de ce mot, 253. *n.*
Lama [le grand,] Voyez *Dalaï-Lama.*
Lamas, [les petits,] composent beaucoup de livres. 248. Aident à lever une carte géographique. 249.
Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Gètes, 244. Quand elle s'est introduite à la Chine, 252. *n.* Dans quels pays elle est suivie, 264, 265. Si elle est tirée du Nestorianisme, 262.
Lamyghinpral, vierge qu'on croit avoir été mere du Dieu *La.* 259.
Landinos, ne veulent point épouser de femmes puceles, 165.
Langallerie [le Marquis de], son projet de la réunion des Juifs, 111. Il manquoit de conduite, *ibid.* Est mort à Vienne dans la prison de S. Paul. *ibid.*
Langues de l'Amérique, très-pauvres en mots, 157.
Langue du Pérou, manquoit de mots abstraits, 257.
Langue du Thibet, ressemble au jargon des Irlandais, 250.

Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois. 243.

Lapins blancs, ont les yeux rouges, 23.

Lapins, ne ſont point hermaphrodites, comme on l'a cru, 77.

Laſſa, ſignification de ce mot, 243. *n.*

Laves, productions des volcans, 281.

Légiſlateurs, ſont moins anciens que les nations qu'ils ont civiliſées, 146. Mal à propos confondus avec les fondateurs des nations, 147.

Lépre, excite à la lubricité en Europe & en Amérique, 35.

Lépre écailleuſe, endémique au Paraguai, 301.

Liane de l'Amerique, tous les caracteres n'en ſont pas connus, 207.

Lievres, ne ſont pas Hermaphrodites, 77.

Ligne équinoxiale, preſque tout l'eſpace du globe compris ſous ce cercle eſt ſubmergé, 274. 275.

Lima, à quelle occaſion elle ſe révolte, 295.

Limaçons, ſont hermaphrodites, 73.

Limeum (plante), quel uſage en faiſoient les anciens Gaulois, 220, 221.

Limon charié par les fleuves, eſt moindre qu'on ne le penſe, 280.

Linneus (M.), ſa deſcription de l'Orang-Outang, ridicule, 57. Confond le Nègre blanc avec le Pongo, 58.

Liparines (iſles) ne communiquent pas avec l'Etna & le Véſuve par un conduit ſouterrein, 280.

Livres, on ne ſauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine, 138. Dans quels ſiécles on en a le plus détruit en Europe. 167.

Livres Thibetains, ſont écrits fort proprement, 249.

Locke [M.], ce qu'il dit d'un Saint Turc, tombé en beſtialité, 124.

Loi des Indes diverſement interprêtée, 181.

Loix, il ne ſauroit y en avoir de bonnes dans un pays deſpotique, 165.

Longueur [M. l'Abbé de] en quoi il s'eſt mépris, 26. *n.*

Longueur du prépuce, produite par l'épaiſſeur du corps muqueux, 24.

Lorette [Chapelle de], pourquoi Langallerie propoſa de la piller, 111.

Loubere [M. la], ce qu'il rapporte ſur une coutume des Hottentots, 293.

Louis XIII. fait des Ordonnances touchant le commerce des Negres, 52.

M

Macaſſar, comment on y empoiſonne les armes, 216, 217.

Madagaſcar es circonciſeurs y avalent le prépuce des enfans, 110.

Maladies héréditaires, prouvent que le ſperme peut ſe corrompre, 29.

Hallet [feu M.] on réfute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfans Mexicains, 115.
Mancanillier, description de cet arbre, 205.
Manco-Capac, ſon hiſtoire eſt incertaine, 146.
Manet, [M. de], ſes recherches en Afrique ſur les Nègres blancs, 10.
Manfredi, ce qu'il dit de l'accroiſſement du fond de la Méditerranée, 279. On le refute, *ibid.*
Manichéiſme, s'il a donné lieu à la religion Lamique, 263, 264.
Mans Tegre, le ſinge le plus anthropomorphe de l'Amérique, 57.
Marc-Paul, ce qu'il dit d'une coutume des Tartares, 196.
Mare ſalſum, 272.
Margraf, voit une femme Africaine rouge, 16. Ce qu'il dit du génie des enfans Américains, 132.
Marie [la Vierge], priſe pour une françaiſe par les peuples du Canada, 136. Sa conception immaculée a été inventée par Mahomet, 260. *n.*
Maris, où ils ſe mettent au lit à l'occaſion de l'accouchement de leurs femmes, 196.
Martial, on cite une de ſes Epigrammes. 125.
Martiniere [M. de la], ce qu'il des Hermaphrodites de la Floride 86.
Mas [M. du], ce qu'il dit des Nègres blancs, 25
Mathiole, en quoi il ſe trompe, 222.
Maurice, fait le vrai caractere du ſexe féminin, 75.
Maugiron [le Comte de], on cite ſon Mémoire ſur les Crétins, 13. *n.*
Maures, fameux dans l'antiquité par le venin de leurs armes, 203.
Mead (M. de), en quoi l'Auteur rejette ſon ſentiment, 204. Son traité de la Vipere eſt très-eſtimé. 225. *n.*
Meckel [M.] lettre qu'il écrit à l'auteur ſur les Nègres blancs, 36.
Médecin, l'auteur ne l'eſt pas, 210, 211. *n.*
Méditerranée, ſi elle diminue, 279, 280.
Mélich-Shadyc, rédacteur du *Saddec*, 231. *n.*
Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs, 57.
Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablir. 131.
Ménandre, comment ſes œuvres ſe ſont perdues, 167.
Mer du Nord, ſi elle ſe retire annuellement des côtes de la Suede, 277, 278.
Meſſie des femmes, fille fanatique de Veniſe, ſon opinion ſur la confeſſion. 238.
Méthode d'enfumer l'ennemi, n'eſt plus en uſage, 224.
Métempſycoſe adoptée ſans réſerve par les Tartares Lamas, 251.
Métiers, ont devancé les ſciences, 158.
Métif de l'homme & de l'Orang-Outang, ſeroit

l'Etre le plus remarquable qu'on ait jamais vu, 62.

Mexicains, leurs peintures n'étoient pas des Hiéroglyphes, 166. On recherche leurs tableaux pour les brûler, *ibid.* Quand leurs Rois ont commencé de régner, 168. Ce qu'on dit de leur antiquité, 170, 171.

Mexico, sa population exagérée. 172.

Mexique, comment on y circoncisoit les garçons. 115. On n'y a pas découvert des vestiges d'anciennes villes. 172. Quel étoit l'état du palais de ses Empereurs, *ibid.*

Mexique conquis, Poëme médiocre, 172.

Missionnaires, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares, 167. Empêchent les sauvages de se couper des doigts, 192. Comment ils trompent l'Europe, 229. Idée qu'on a d'eux en Asie, 232. *n.*

Missions, du Paraguai, V. *Paraguai.*

Mogolistan, les Hermaphrodites y sont fort nombreux, 70.

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples conquis, 213.

Mohel, suce les parties génitales des enfants dans la Circoncision. 210.

Moines Grecs, sont infibulés, 125.

Moines mendiants, vivent d'intrigues, 200.

Moines Turcs, adonnés à la bestialité, *ibid.*

Moluques, leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, se débarrasser du joug des Européans, 203.

Momies, on leur trouve une piece de monnoie sous la langue, 180.

Monde, ce qu'on dit de son antiquité, 159.

Mongales, [Tartares], s'ils ont conquis le Japon, 265.

Monnoie, les Américains n'en avoient pas, 156.

Monorchis, 108.

Mont (Mr. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites de la Louisiane, 87

Montagnes, les systêmes sur leur formation sont vains. 284. Ce qu'on dit de leur diminution, 286. Elles ne sauroient servir de retraite aux hommes pendant les déluges, 287, 288.

Montesquieu [Mr. de] n'a pas été instruit de l'état des Missions du Paraguai, 292.

Montezuma II. avoit des blasfards à sa cour, 11.

Montezuma I. avoit bâti Mexico, 172.

Monument de la Nouvelle Angleterre, est apocryphe, 242.

Moralistes, quelles expériences ils condamnent, 41.

Mouffti [le grand] a moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.

Moulahs, ce qu'ils disent de Jesus-Christ, 232.

Moutons sauvages, il n'y en

à-point en Irlande, 77.
Mufulmans, comment ils circonciſent, 109. *n.*
Myſtères d'Eleuſis, portés d'Egypte en Grece, 232. Exigeoient une confeſſion générale, 233.

N.

Nains du Sérail de Conſtantinople, moins reſpectés que ne le ſont les Nègres blancs par les Princes d'Aſie & d'Afrique, 10.
Naiſſances miraculeuſes, plaient aux Aſiatiques, 259.
Naſſau [Maurice, Comte de] comment on le trompe avec un perroquet, 68.
Nachez [peuples de la Louiſiane], leur cruauté aux obſéques d'un de leurs Caciques. 186 187. Deſcription de cette cérémonie,
Natron, combien de temps les corps embaumés devoient y reſter en Egypte, 190. *n.*
Naturaliſtes, varient ſur les qualités de l'Orang-Outang, 51. Comment ils doivent claſſifier les animaux, 55.
Nature, comment elle a paſſé des animaux quadrupedes aux bipedes, 42. Ne fait pas des ſauts. 51. Quand elle décide le ſexe du fœtus, 74.
Navigateurs, où ils ont été arrêtés par les glaces, 276.
Necco, veut percer l'Iſthme de Suez, 272.
Négreſſe qui accouche de quatre enfants blafards, 16.
Nègres, blanchiſſent pendant les maladies, 2. Ont les paumes des mains plus blanches que le reſte de la peau, 22. *n.* Ce qu'ils diſent des Orangs-Outangs, 59.
Nègres blancs, nuance de leur teint, 3. N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales, 4. Couleur de leur iris, *ibid.* Comment ils voyent les objets, *ibid.* N'ont pas de membrane clignotante, 5. Leurs doigts ſont mal formés, *ibid.* Mangent fort difficilement, *ibid.* Meurent jeunes, 6. Ce qu'en ont dit quelques Naturaliſtes, 10. Idée qu'on a d'eux en Aſie & en Afrique, 11. A quoi on les emploie dans les cours des princes, 12. 13. Sont incapables de travailler. 12. Leur origine. 16. Il y en a qui ont les cheveux roux. *ibid.* Sont inféconds, 25. On ne permet pas à nos chirurgiens de les anatomiſer, 26. On les a confondus avec les Orangs-Outangs, 29.
Nérium, arbre très-vénimeux a Ceylon, 220. A quoi on l'emploie, *ibid.*
Neſtoriens, juſqu'où ils ont pénétré en Aſie, 262.
Neuhof, voyageur bien inſtruit, 218. Ce qu'il dit des fléches des Macaſſars, *ibid.*
Newton prédit que la

grande comete heurtera le soleil, 286. 287.
Nil, expériences sur le limon qu'il charie. 280.
Noix maldiviques, ce que c'eſt, 218. *n.* Ont perdu leur réputation en médecine. *ibid.*

O

Obſervateurs microſcopiques, font des expériences indécentes, 42.
Obſervateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher, 62.
Oderat, de quoi dépend ſa perfection, 49.
Ogilby, ce qu'il dit des Nègres blancs, 25.
Oiſeaux, en quoi ils différent des vrais bipedes, 42.
Opmeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole, 79.
Opium, ſes différents effets ſuivant les différentes doſes qu'on en prend. 219. *n.*
Orangs-Outangs, n'exiſtent pas en Amérique, 39. On n'en trouve que dans la Zone torride de notre continent, 40. Sont peu nombreux, *ibid.* On en a rarement vu en Europe, 41. Ceux qu'on a amenés dans nos pays, n'étoient que des adoleſcents, 43. Parviennent à la taille de l'homme, *ibid.* Leur deſcription, *ibid.* Leurs femelles eſſuient l'écoulement menſtruel, 44. En quoi ils différent des ſinges, 45. Signification de leur nom, 46. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 47. Enlevent une Nègreſſe, & la retiennent pendant trois ans, *ibid.* Ne copient pas la lubricité du Papion, 50. Sont intermédiaires entre l'homme & le ſinge, 51. Ne ſauroient s'expatrier, 55. S'ils ſont fous, comme le dit Mr. Linneus, 59. S'ils ſont aveugles pendant le jour, *ibid.* Comment ils ſe défendirent contre les Carthaginois, 61. On envoie quelques-unes de leurs peaux conſervées à Carthage, *ibid.* Enlevent un Négrillon, 61. Sont les ſeuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie, 63. Elevent des enfants encore à la mamelle, *ibid.*
Ordres Monaſtiques, trop multipliés ſont nuiſibles. 268.
Orellana prétend avoir vu des Amazones en Amérique, 97.
Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête, 76.
Orientaux, ont le tiſſu des paupieres plus long que les Septentrionaux, 104.
Origine de la dégénération des hommes blafards, 32.
Orus Apollon, ce qu'il dit du culte des Cynocéphales en Egypte, 67.
Os, comment diſpoſés dans

dans les Orangs-Outangs, 42.
Ovide a composé un Poëme dans la langue des Gêtes, 159.
Ovipares, sont les seuls animaux parmi lesquels il existe de vrais Hermaphrodites, 73.
Ours du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux, 63.

P

Pachacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chose que le Soleil, 237.
Palafox [Jean de], de quoi il se plaint au Pape, touchant les Jésuites du Mexique, 298.
Page [le Sr le], ce qu'il raporte des Natchez de la Louisiane, 186. *n.*
Papes, pourquoi ils ont perdu leur crédit, 255. Ont moins de sectateurs que le Grand-Lama de la Tartarie, 264. Comment ils auroient pu acquérir de l'autorité. 267. 268.
Pâque, des Juifs, comment célébrée, 234.
Paraguai, comment on y a créé un corps de nation, 146. Etat de ses Missions en 1610. & 1755. 298. Oppression de ses habitants sous le joug des Jésuites. 295. Ses différentes productions, 301. Quand on y exerçoit les Indiens, 30.
Parancan, volcan de Java, 281.
Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la solitude dès leur jeunesse l'acquierent d'eux-mêmes, 52.
Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées, 71.
Pélerins Indiens, leur fanatisme, 214.
Péna, Médecin de Henri III, a une vision, 227.
Penna [Horation della] dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama, 246. Est un imposteur, *ibid.* & 247.
Pévine, sa racine est bonne contre le cochemar, 68.
Péron, nom donné par les Espagnols au pays de Incas, 114. N'avoit qu'une seule ville au temps de la découverte, 150. Etoit plein de landes & de déserts. 164. La disette des vivres y inquiéta les Espagnols, 163. Il est dépeuplé, & l'a toujours été, 164. Si l'on y contraignoit ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; ou s'ils venoient se présenter d'eux-mêmes, 185. Se révolte contre son trente-troisieme Vice-Roi, & pourquoi, 295.
Perroquet du Comte de Nassau, 68. 69.
Persans, opinion qu'ils ont de la Vierge Marie. 260.
Perse, l'eau y manque, 273.
Persuasion d'une vie à venir, effets qu'elles peut produire, 185.
Péruviens, n'ont pas eu des annales, 144. N'avoient aucune antiquité,

250. Etoient intérieurs en industrie aux peuples de notre continent, 157. N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 174. Faisoient du bruit aux éclipses, 199. S'ils avoient une espece de communion, 233.

Pétrifications, si l'on peut connoître leur âge, 289.

Peuple, il n'y en peut avoir de grand sans agriculture, 164.

Peuples sauvages, occupent huit fois plus de place sur le globe que les nations policées, 56.

Peuples qui ne savent ni lire ni écrire, ne sauroient être bien policés, 145. Ceux qui ont mis des monnoies & des alimens dans les tombeaux, ont cru à la Résurrection. 190. Lesquels se sont servis d'armes empoisonnées, à la chasse, & non à la guerre. 203.

Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur sépulture, 180.

Pharmacie des Jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres des serpens à chaperon, 229. *n.*

Philon, ce qu'il dit de la Circoncision, réfuté, 101.

Philosophes, s'opposent au despotisme, 177. Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane. 188, 189.

Pic de Ténériffe, formé par les éjections d'un Volcan, 281.

Picard, on cite sa Celtopédie, 220. *n.*

Piegaga Horda, 18.

Pierre des Incas. 156.

Pierre de serpent à chaperon, 229.

Pierres employées à faire des haches, 290.

Pierres figurées, faciles à reconnoître d'avec les artificielles, 191.

Piestra Orda. 19.

Pison dissèque un Nègre blanc, 26. Ce qu'il dit d'un usage du Brésil, 199.

Pizarre [Gonzale] son expédition de la Canella, conséquences que l'auteur en tire. 194.

Planetes, pourquoi prises pour des êtres animés. 201.

Plantes dont on s'imagine que les vertus ont été révélées à des Rois, 227, 128.

Platon, on l'a cru né d'une vierge. 261. *n.*

Pline, les contrepoisons qu'il indique, sont inefficaces, 204.

Plutarque: ce qu'il raporte d'un jeune homme, 232.

Poeme, on n'en sauroit composer un bon dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers, 159.

Poëme en prose, invention ridicule des modernes, 173.

Poison des fléches frottées de *Curare*, n'agit qu'en touchant le sang, 210. Explication de ce phénomene. *ibid.*

Pole Austral, on n'en a pu approcher au-delà du soixantiéme degré, 276.

Police des singes de Siam. 40.
Ponce-Pilate, les sauvages du Canada le prennent pour un Anglais, 136.
Pongo. Voyez *Orang-Outang*.
Pontife des Gaulois, bénissoit du pain & de l'eau, au nouvel an, 234.
Pontificat des Grands-Lamas, son antiquité, 262.
Pontins [Marais], comment ils se sont formés, 279.
Postel (Guillaume) approuve les rêves de la Messie des femmes, 238.
Potosi, les Jésuites y ont bâti un collége à côté de la mine, 298.
Pouces des pieds, sont écartés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes d'Asie, 46.
Poudre Puante, 224.
Pouls, combien de fois il bat dans les différens âges, 133.
Prasrinmo, Grand-Lama, quand il régnoit, 243.
Prépuce, il est sans frein dans les Orangs-Outangs, 46. Dans quels pays il est fort allongé, 101. N'a pas décru par la Circoncision, 112.
Prêtre, ou *Prêtre-Jean*, origine de ce personnage, 266.
Prêtres Mexicains, ce qu'ils disoient aux enfans, en les circoncisant, 234.
Prêtres de Cérès, ce qu'un jeune homme leur demande, 232.
Prêtresses des Romains, pouvoient abdiquer le Sacerdoce, 95.
Prière scandaleuse, apprise aux Indiens par les Jésuites, 298.
Princes, leur regne, l'un portant l'autre, équivaut à 20 ans, 150.
Progression alternative des eaux vers les Poles, la cause en est inconnue à l'auteur, 278.
Promontoires, les plus grands sont tournés au Sud, 270.
Proto-Pope, ou Patriarche des Moscovites, a eu moins de sectateurs que le Grand-Lama, 264.
Prudence, a écrit une satyre contre les Vestales, 95.
Ptolemée, blessé par une fléche empoisonnée, 226. On le guérit, 227.
Purification des femmes, origine de cette cérémonie, 197.
Putola, résidence des Grands-Lamas, 245. Etiquette qu'on y observe, *ibid.*
Pyramides d'Egypte, ce qu'on y remarque, 180.
Pyrénées, ont eu des volcans, 281.
Pyrites, aliment des volcans, 281.
Pythagore, on l'a cru né d'une vierge, 260.

Q

Quadrupedes, d'un poil blanc sont foibles, 31. Blanchissent par le froid dans le Nord. *ibid.* S'ils deviennent sourds pen-

dant cette espéce de métamorphose, 32.

Quipos, description & imperfection de cet instrument. 145. On ne pouvoit y exprimer un sens moral, 144.

Quito, est la ville la plus élevée du globe, 150.

Quoſou-Verou, la figure qu'on en donne dans le *Systême de la Nature*, est vicieuse, 69.

R

Raleig, achete un livre Mexicain, sauvé du bucher & du naufrage, 167.

Raymi, fête des Péruviens, 236. Sa description, *ibid.*

Recherches sur le despotisme Oriental, sentiment de l'auteur sur cet ouvrage, 198.

Redi, [Mr.], éprouve des pierres de serpents, 229. Ne leur découvre aucune vertu, 230.

Réfibulation, ce que c'est, 123.

Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyance, 39.

Religion chrétienne, comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques, 80. N'a jamais été compriſe par les Américains, 135. Religion catholique, ressemble à la Religion lamique, 267. Employée comme un instrument du despotisme par le Jésuites, 295.

Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syrie par les Croisés, 260, *n.*

Résurrection des corps (dogme de la), erreurs qu'il a produites, 180. A été plus répandu qu'on ne le pense, 190.

Rodolphe II [l'Empereur], marchande une noix Maldivique pour 4000 florains, 218, *n.*

Romains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons, 121. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 194. Leurs cérémonies pendant les éclipses, 199. S'ils ont possédé une recette contre les blessures des flêches empoisonnées, 204. Mangeoient la chair des victimes, 235. Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents, 240.

Romulus, ce qu'on en dit est fabuleux, 144.

Roues séculaires, des Mexicains, 169.

Rouge, est la couleur du Grand-Lama, & du Clergé de la Mongalie, 251.

Rouſſeau (Mr.), ce qu'il dit des Orangs Outangs, 52.

Rudbeck, cité sur les caracteres Runiques, 175.

Ruisch, ce qu'il dit d'un fœtus femelle, 74.

Runes, étymologie de ce mot, *ibid.*

S

Sabatai-Zevi, nouveau Messie, mis aux petites maisons, 111, *n.*

Sabatzi-Nos, montagne de la Sibérie, 286.

Saducéens, nioient la Résurrection, 191.
Sadder, des Guebres, eſt extrait du *Zend paſcen-voſta*, [240.
Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales, 184. Ses effets, *ibid*, *n*. Les Croiſés en ont raporté les premiers oignons de l'Aſie, 260, *n*.
Salles, [abajoues], les ſinges en ont, elles manquent aux Orangs-Outangs, 44.
Samotheis, principaux Prêtres des anciens Gaulois, 234.
Sang, ſe caille en une minute par le poiſon des flêches des Caraïbes, 209. On en verſoit ſur le pain ſacré des Péruviens, 237.
Sanchez [le Pere] propoſe un problême ſur la conception par la Vierge, 261, *n*. On cite ſon livre *de Matrimonio*, *ibid*. Il mangeoit en tenant ſes pieds en l'air, *ibid*.
San Severo prétend avoir retrouvé l'ancienne écriture des Péruviens, 144.
Saronides, Prêtres des Gaulois, 234.
Satyre, étymologie de ce mot, 66, *n*.
Satyres, leur origine, 65. On les a diverſement dépeints, *ibid*.
Saumaiſe, on le réfute, 8.
Sauvages, on n'en a jamais trouvé qui ne ſuſſent parler, 52. Pourquoi ils détruiſent un de leurs enfants gémeaux, 108. Ne ſe rendent aux Egliſes en Amérique que pour avoir le plaiſir de ſonner les cloches, 135. N'ont jamais fait aucune découverte, 160. Leur religion eſt indéfiniſſable, 237.
Sauvages ſolitaires, liſte de ceux qu'on a trouvés dans les forêts de l'Europe, 64.
Scandinaviens, leur écriture, 174.
Sceptiſciſme de l'Hiſtoire, doit avoir ſes bornes, 279.
Scroton, s'il repréſente la matrice dans l'homme, 75.
Scythes, comment ils empoiſonnent leurs flêches, 225.
Sel, on n'en mettoit pas dans la nourriture des Indiens du Paraguai, 301.
Sel de Vipere, & de corne de cerf, eſt un contrepoiſon, 207.
Sel marin, contrepoiſon contre les armes Caraïbes, 206.
Selvago [le], nom donné par les Portugais aux Orangs-Outangs, 47.
Semence des deux ſexes, concourt à la génération, 17.
Serpents, leur chair recele beaucoup de ſel alkali, 2.
Serpent à chaperon, ou *Cobra de Capello*, n'a pas des pierres dans le ventre, 229. *n*.
Serpent pourriſſeur, ce qu'en dit Lucain, n'eſt pas exactement vrai, 219.
Srrao (François), ſes

calculs sur les éjections du Vésuve, 283.
Sexes, ne different pas tant qu'on le pense, 74.
Siam (le Royaume de), attaqué par les Macassars. 219.
Sibérie peu connue au Czar Pierre I. 19.
Singes, très-multipliés en Afrique, 40. Dégâts qu'ils y commettent, *ibid.* Pourquoi ils ne sauroient se tenir longtemps sur deux pieds, 42. En quoi ils different de l'Orang-Outang, 45. Dans quelles espéces les Guenons éprouvent l'écoulement menstruel, 44. Distinguent les femmes masquées en hommes, 49. Les mâles des Cercopitheques & des Pitheques aiment les femmes, & leurs femelles aiment les hommes, 47. Explication de ce penchant, 48. Ceux qu'on blesse avec des flêches empoisonnées, expirent en tombant, 210, 211.
Sion (Mere de), ce que c'est, 245. *n.*
Sionites [fanatiques], de quoi on les accuse, 245. *n.*
Sociétés, n'ont pas été formées par un seul homme, 147.
Soleil, pris pour un être animé. 200.
Sommona Codom, Dieu des Siamois, 264.
Sperme des Nègres & des Basanés, est plus sujet à se corrompre que celui des autres hommes, & pourquoi, 15, 16.
Statue représentant un Hermaphrodite, ce que l'auteur en dit. 80.
Stilets Romains en fourchette, armes très-dangereuses, 214.
Strabon semble confondre les Orangs-Outangs avec les Cercopitheques, 60. Auteur judicieux, 223. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, *ibid.*
Strahlemberg, ce qu'il di des hommes tigrés de la Sibérie, 18.
Struys, ce qu'il raconte des ours, est fabuleux & puérile, 64.
Suc nerveux, effets que son dérangement produit dans les Nègres, 2.
Suc laiteux de toutes les plantes, est venimeux, 212.
Sucre, contrepoison des flêches envénimées, n'agit pas en Europe comme en Amérique, 210. 211. L'auteur ignore comment ce spécifique opére ses effets sur le corps humain, *ibid. n.*
Suez (Isthme de), a été surmonté par la mer, 272.
Sumach, sa seve est un poison, 212. *n.*
Sumbaco (Roi de Macassar), éprouve ses flêches sur un Anglais, 217.
Sumarica, Evêque de Mexico, fait brûler les anciens livres des Mexicains, 166.

Surdité, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs, 32.

Sylla, on lui montre un Orang-Outang, & on le trompe, 68. Etoit Monorchis, 108.

Symptômes qu'occasionnent les armes empoisonnées avec le suc de *Curare*, 210. Quels symptômes éprouverent les Macédoniens blessés par les Brachmanes, 226.

Syrie, les femmes s'y entre-confessoient, 238.

Systêmes sur la génération, se sont fort multipliés, 17.

T.

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on sacrifie, en Amérique, aux funérailles des Caciques. 184. Les Espagnols crurent que c'étoit un contre-poison contre l'effet des flêches des Caraïbes, 206.

Tableaux historiques des Mexicains, 166.

Table Isiaque, contient des maximes morales, *ibid.*

Tablier naturel de Hottentotes, 107. On pourroit faire disparoître cet difformité, *ibid.*

Tachard [le Jesuite] ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes. 107.

Tacite, son opinion sur la Providence, 177.

Talons artificiels, pourquoi l'homme s'en sert, 43.

Tamerlan, étoit né Monorchis. 108. Détruit le culte du Dieu *Bra*. 243. Fonde une Académie à Samarcand, 259. On le croit né d'une vierge, *ibid.*

Tapuias, se servent de flêches empoisonnées, 203.

Tartares, sont les plus anciens des hommes, 287. Détruisent les livres au Thibet, 288.

Tartarie [carte de la), par qui elle a été levée, 249.

Tartarie, son élévation prodigieuse au-dessus du niveau de la mer, 284.

Tartre dissous, caille le lait plus promptement que le tartre qui est en poudre, 225, 226.

Tarvarcaré. Voyez *Noix Maldivique*.

Tavernier [Jean), ce qu'il dit de l'usage de manger les ordures du Grand-Lama, 258.

Taxile (le Roi) tire Alexandre de son erreur sur les Orangs-Outangs, 65.

Tcharos du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents, 192.

Temple du Soleil au Pérou. Sa description, 152.

Temples de Mexico, combien il y en avoit sous Montezuma, 172.

Terre mérite, remede contre la jaunisse, & les flêches envenimées, 228. 229.

Terres à sec, il y en a plus dans notre Latitude qu'au-delà de l'Equateur, 274.

Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'éten-

due qu'on le croit, 274.
Tertullien cité, 242.
Thalestris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, est absurde, 92.
Thé du Paraguai. Voyez *Herbe Paraguaise.*
Théocraties, abus qu'elles entraînent, 268. 269.
Thévenot (Mr.), publie les tableaux historiques du Mexique, sauvés du naufrage & du bucher. 168. En quoi il s'est trompé, 262.
Thibet, ses différents noms, 24. *n.* Le Christianisme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi, 247, 248. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama, 253. Origine de ses souverains, *ibid. n.*
Thora Valdensis, plante devenue rare. 222. Sa description, *ibid.* Ses qualités, 223.
Ticounas, comment ils empoisonnent leur armes, 208.
Tipas. Voyez *Devas.*
Tityres, leur origine, 65.
Toldos Jeschut, livre hébreu, perdu. *n.* 167.
Tolopoin ou *Talapoin* (le grand), a moins de sectateurs que le Dalaï-Lama. 264.
Tombeau Celtiques, ce qu'on y découvre. 290.
Trajan, son pont sur le Danube, quelle expérience il a procuré sur l'âge des pétrifications, 289.
Transactions philosophiques, ce qu'elles disent d'un enfant né bariolé, 17.
Tremblements de terre, moins destructifs au globe terrestre que les inondations, 280.
N'ont jamais renversé de ville dans le Nord de l'Allemagne, *ibid.*
Tribades, 75. *n.*
Trimpong, enterré avec ses femmes vivantes, 180.
Triorchis, 108. *n.*
Trogue-Pompée, quand il vivoit, 287.
Trools, êtres chimériques, 8.
Tsé-Vang-Raptan (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalaï-Lama, 244. Pille son temple, *ibid.* Ce qu'il dit dans son manifeste, 269.
Tulpe, ou *Tulpius*, ce qu'il dit d'un jeune homme bêlant, 64. *n.*
Tunguses, ont le teint basané, 19.
Tyson (le Docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs, 46. Son *Anatomie de l'Orang* vaut mieux que *son Essai philosophique sur les Cynocéphales*, 45. *n.*

U

Universités de l'Amérique, n'ont jamais produit aucun homme de réputation, 141.
Usages bizarres communs aux deux continents, 208. Il faut se défier de ce que disent quelques Auteurs à ce sujet, 178.
Usage des maris de se mettre au lit, à l'occasion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 196.

Uſage de faire du bruit pendant les éclipſes, ſon origine, 199.
Uſage de ſouffler des flêches empoiſonnées par une ſarbacane, commun aux Américains & aux Aſiatiques, 209. De ſe peindre en jaune, ou en rouge, avec le *Curcuma* & le *Rocou*, 216.

V.

Vache, les Banianes en ont ſanctifié la race, 55.
Vaches rouges, on ne les eſtime pas en Hollande, 31, 32, *n.*
Vacies, prêtres des anciens Gaulois, 234.
Vaiicra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglemens ſur les funerailles. 190 191.
Valais, ſes habitants ne veulent pas permettre qu'on anatomiſe leurs Cretins, 26. V. *Cretins.*
Valiſca attroupe des femmes en Bohême, 91.
Vallé viridi (le moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou, 235.
Valmont (Mr.), on cite ſon Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle, 222.
Van Berkel, traduit le Périple d'Hannon, 61, *n.*
Variétés des races croiſées, prouvent que le ſperme eſt coloré, 21.
Vaſes Etruſques, de quelle façon on y repréſente les Satyres, 66.
Védam des Indiens, défend l'homicide, 182.
Végétaux, l'auteur fait des obſervations & des calculs ſur leurs ſexes, 72.
Végétaux lacteſcents, ont une forte tranſpiration, 205.
Vélléda, ce que Tacite rapporte d'elle, 245.
Venin pour les armes, a précédé l'invention du fer & du cuivre, 203.
Vers formés ſous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circonciſion, 102.
Veſtales, à quel âge elles pouvoient entrer & ſortir du College de Veſta, 95. Combien on en a puni pour crime de lèzechaſteté, 96.
Véſuve, depuis quand il a brûlé, 282. 283. Quantité étonnante de matieres qu'il a vomies, 283.
Vierges blanches, nom donné à de prétendus ſpectres. 94, *n.*
Vierges ſacrées, il y en a eu chez tous les ſauvages du monde, 95.
Vignes, pourquoi on propoſe de les déraciner en Allemagne, 239.
Vipere, ſon venin eſt un ſel acide, 225.
Vivipares (animaux), il n'en exiſte pas qui ſoient de vrai Hermaphrodites, 73, 74.
Volcans, la plûpart ſont ſitués dans des iſles, 280. Ou il y en a eu, 28. Pourquoi quelques-uns ſe ſont éteints, tandis que d'autres ont continué à brûler, *ibid.*
Voſſius (le fils), en quoi il ſe trompe, 30.

W.

Waffer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent sur la naissance des enfants blafards. 23.

Winkelman (Mr. l'Abbé), on cite ses *Monumenti inediti* sur l'infibulation & la réfibulation, 123. *n.*

X.

Xaca [le Dieu], adoré au Japon, & au Thibet, 259. 260. *n.* On le croit né d'une vierge, *ibid.*

Y.

Yezd, le Pontife des Guebres y réside, 231. *n.* Il y a, dans cet endroit, un Collége où l'on enseigne le *Sadder* aux *Kaldis. ibid.*

Yeux de Lune, 7.

Yschusires, anciens confesseurs des Péruviens, 238.

Comment ils donnoient l'absolution, 238 & 239.

Z

Zamol, ou *Zamolxis*, quand il a vécu, 244. Son histoire est incertaine, *ibid.*

Zarate, son histoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilasso, 148.

Fin de la Table des Matieres.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET LES
AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE M. DE P***.

Par DOM PERNETY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, des Académies Royales de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*

A BERLIN.

M. DCC. LXX.

P

ON
de l'O
titre
les A
je le
cipit
rech
très-
ferti
dire
avec
& u
pose
mat

PREFACE.

ON m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de M. de P. qui a pour titre : *Recherches philoſophiques ſur les Américains.* Je me le procurai ; je le lus une premiere fois avec précipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-ſenſées; mais auſſi beaucoup d'aſſertions très-hazardées pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton affirmatif, un ſtyle vif, & une confiance qui devoient en impoſer aux Lecteurs peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ou-

vrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que M. de P. ou connoît peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuyer l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, ſans une connoiſſance de cauſe, aſſez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ſes productions. J'avois lu & relu quantité de relations de l'Amérique ; j'avois vu de mes propres yeux la plûpart des choſes, qui y ſont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou traveſties par M. de P. je me contentai de faire quelques notes ſur les endroits les moins exacts. Mon deſſein étoit de les communiquer à M. de Francheville, pour

les inſérer dans ſa Gazette littéraire. Ces Notes m'ayant enſuite paru trop nombreuſes pour en faire l'uſage que je m'étois propoſé, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en compoſer une Diſſertation où l'Amérique & ce qu'elle contient ſeroient appréciés à leur juſte valeur. J'en lus la premiere partie à l'aſſemblée de l'Académie du ſept de Septembre dernier, & j'eus la ſatisfaction de voir qu'on n'y déſaprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de M. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me ſera toujours chere, elle doit l'être à M de P. & l'emporter ſur tout autre motif. J'eſpere

que M. de P. la reconnoîtra dans ma Dissertation, & qu'il n'employera que pour elle ses talents qui méritent des éloges.

DISSERTATION

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

MOnſieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage ſous ce titre, *Recherches Philoſophiques ſur les Américains.* Il s'efforce d'y donner l'idée la plus déſavantageuſe du nouveau Monde & de ſes habitants. Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propoſe & réſoud ſes queſtions ; le ton d'aſſurance avec lequel il parle du ſol & des productions de l'Amérique, de ſa température, de la conſtitution corporelle & ſpirituelle de ſes habitants, de leurs mœurs & de leurs uſages, enfin des animaux, pouroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaſte étendue de la terre,

qu'il a vécu assez long-temps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les voyageurs, qui ont fait de longs séjours, les uns nous ont contés des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (*) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est fâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des Phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (**) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très-contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La

(*) Discours Préliminaire.
(**) Tom. I, p. 10.

terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers avanturiers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe--la surface de la terre frappée de putr faction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (*) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégéneré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a essuyé sans exception (**) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris, leur taille s'est dégradée [***]; & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entierement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux

(*) Tom. I, p. 6.
(**) *Ibid.* p. 10. Tom. II, p. 139.
(***) Tom. I, p. 9.

mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature humaine. [*] Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence : ils deviennent hébêtés, nonchalants inapliqués & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, [**] continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractere de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur

(*) Tom. II, p. 139.
(**) Tom. I, p. 134.

lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir —— les vrais Indiens occidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (*)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore M. de P., comm une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfants, comme une espèce dégénérée du genre-humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (**) qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de M. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colere, pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que M. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eût été entierement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel

(*) Tom. I, p. 117.
(**) Discours Préliminaire.

del'envie, dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour-propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me seroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en sera pas moins ressemblant.

Si M. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne fût un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à M. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enyvrée de tendresse pour notre Hémisphere & pour ses habitants. Il ne doit pas se croire assez privilegié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts sont de si bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide

que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphére, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, M. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainsi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sablonneux & brûlants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je considere nos climats tempérés, j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brûlées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altieres débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des pleines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouie, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quel-

ques fruits agrestes, dont la saveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & sans culture ?

Quel privilége a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche ; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour-propre ont su nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendu sur le duvet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur ; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie ; ce sont ceux-ci qu'il faut consulter : à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitants avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez-vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec M. de P. que la Nature les a privilégiés ; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent

habitent. Le penserez-vous vous-mêmes sur le portrait naïf, sincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vû moi-même ? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de M. de P. ce qu'il dit (*) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou ; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, un tissu de fausſetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps ; les usages avoient pu changer, ainsi que la surperficie du sol, par la fréquentation des Europeans, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes ; ils ont ou quitté tout-à-fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire ; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits ; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité ; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard ; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté M. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de

[*] Tom. II, p. 143.

l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique ; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices superbes ; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables ; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées ; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût-on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour-propre, & la vanité des Européans, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards, faut-il que parce qu'ils se croyent les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout ; & de dire contre l'évidence avec M. de P. (*) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas —— quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur —— le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparses qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, traînoient la vie la plus misérable.

Lorsque M. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de M. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inséré dans les mémoires de cette Académie de l'année 1745. M. de P. le cite.

(*) Tom. II, p. 154.

(*) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

» Sans s'arrêter à un récit, dont les circonstances peuvent être exagérées, dit M. de la Condamine, on ne peut nier à la vûe des ruines » différentes qu'on rencontre encore aujourd'hui » en différents endroits du Pérou, que ces peuples quoiqu'ils n'eussent ni l'usage du fer, ni » aucunes connoissances des mécaniques, de l'aveu de tous les Historiens, n'eussent trouvé le » moyen de transporter, d'élever & d'assembler, » avec beaucoup d'art, des pierres d'une grosseur » prodigieuse, & souvent de figure irréguliere. » Le P. Acosta, témoin oculaire, assure que ces » masses ne peuvent être vûes sans étonnement ; » & dit avoir mesuré lui-même dans les ruines » de Traguanaco, une pierre de 38 pieds de » long, sur 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il » y en avoit de beaucoup plus grandes. » Dire qu'ils ont fait tout cela avec *beaucoup d'art*, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que M. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orfévreries, &c. ne détruisent pas moins l'idée que M. de P. s'efforce en vain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que M. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce savant, dont la sincerité égale les vastes connoissances ; je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voisines de Cannar, peut bien donner une idée de la na-

[*] *Ibid.* p. 151.

ture, de la forme, & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de M. de la Condamine même ne peut donner l'idée; des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrêmité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillé, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de M. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que M. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois-quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de M. de P., qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vues sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure, & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi M. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit M. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû sup-

pléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter —— Ils ont heureusement surmonté ces obstacles —— Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier: à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire M. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est-à-dire, des briques d'environ deux pieds de long sur un de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Viturve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Pisé*. On y a recours aussi

dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (*) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il extrêment industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore en 1713. des aquéducs de pierres seches, & de terre, menés & détournés ingénieusement le long des côteaux par une infinité de replis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentilhomme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent où il y eût anciennement des villes. Celui des

[*] Page 131.

des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande ville, mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Bristock, les choses étoient encore sur le même pied. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huit cents maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, située à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la Province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre posi tout d'une piece; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au-devant de chacun s'éleve un beau cedre pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluye. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tissues de feuilles de palmier & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes

d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaut & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre M. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois, *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus belles & spacieuses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco*, & *Achalaques* qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison un vieillard avec ses enfants & ses petits enfants, jusqu'à la quatrieme génération, au nombre de cent personnes & quelquefois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Brésiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flutte, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature, & y font entrer le recit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés, d'un pied & demi de terre

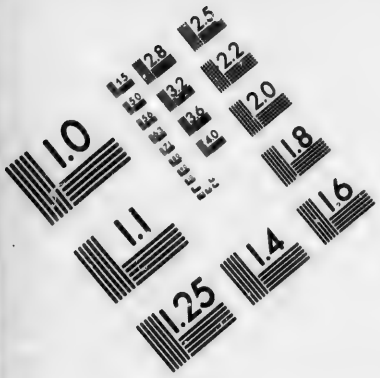
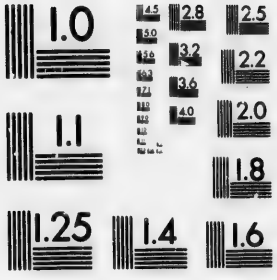
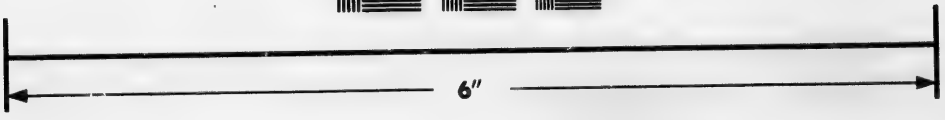
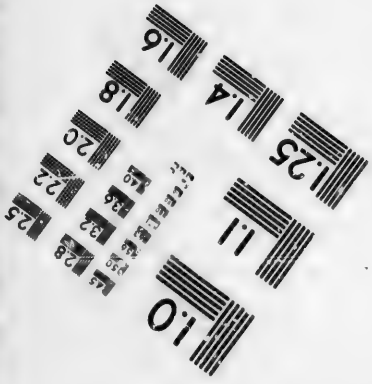
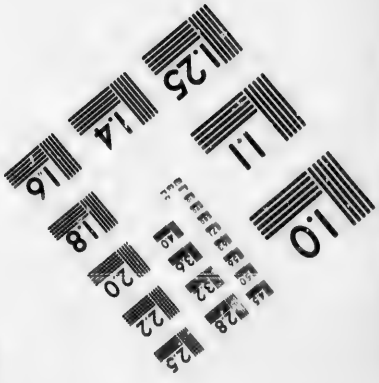


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des groteſques, rehauſſées de couleurs ſi vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de hauteliſſe. Les chefs couchent ſur des matelats faits d'une eſpéce de duvet auſſi doux que de la ſoye, ils le tirent d'une plante. Les lits du commun ſont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délaſſer le corps, & de réparer ſes forces épuiſées par la chaſſe ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plupart ont en Eté, des habits d'une toile légere de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une caſaque ſans manches ſur un petit habit de chamois très-fin, cette caſaque deſcend juſqu'au gras de la jambe aux hommes, & juſqu'à la cheville du pied des femmes. Elle eſt aſſujettie ſur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par-deſſus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée juſqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoiſes portoient encore au commencement de ce ſiecle. On leur a fait ſuccéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous ſont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment treſſée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande ſur le ſommet de la tête; les hommes ſe couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luiſantes, découpés en pointe ſur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiſeaux, arrangées de maniere qu'une partie de cet-

te panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que M. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croisse naturellement chez les Apalachites, leur boisson ordinaire est de l'eau pure; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espece de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale, ont la réputation d'être fort paresseux: mais les Apalachites ont en horreur l'oisiveté; le travail y produit l'abondance. Le temps des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du coton, de la laine, ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigniers & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses especes de Pommes, des Cerises, des abricots, que les Anglois

y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à M. de P.. que tout ne dégénere pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisiane lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entr'eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François qui y sont restés, à faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653, lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que M. de P. n'ayant pas tout lu, ni tout vu, en a ignoré l'existence, que de penser qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou sont disparues à ses yeux: il n'a vu dans leurs ruines que des chaumieres. Le pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de M. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1709) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols on détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoient encore une des extrêmités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de M. de P.. Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, sera donc

peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse que cet Auteur a tenté de donner de l'Amerique & de ses habitans naturels. Cette espece de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entiere liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jesuites au Paraguai, & n'en paroîtra que plus chimérique à M. de P. Dira-t-il, pour soutenir son assertion, que la relation de M. Bristock est une fable, un tissu de fausletés, comme il l'a dit des relations Espagnoles (alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même : *) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Peganchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu, ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de fausletés dans tout l'Ouvrage de cet Auteur ?

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique ; le second les qualités personnelles physiques ; le troisieme les qualités morales de ses habitants ; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

(*) Tom. I, pag. 233.

DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS
DE CETTE PARTIE
DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

CE Pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques-uns de ses dons, si nous en voulions croire M. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants. (*)

(*) Pag. 578.

Une disposition si admirable du terrein me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre plus parfaite, & que c'est-là où elle a voulu faire ses chef-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a M. de P. J'ai vu au Pérou, ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vu sans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des semences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. [*] J'ai vu, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vu au Pérou, [**] j'ai vu dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi, que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plûpart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très-bons. Il avoit essayé

(*) Pag. 490.
(**) Pag. 573.

de planter une vigne dans sa campagne : mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en fleur, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années ; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très-bon marché. M. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelque cantons de l'Amérique Septentrionale, & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'isle de Juan Fernandez ? j'ai vû aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle de Sainte Catherine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparoisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi-grosses, & des pommes en maturité tout en semble. (*) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulierement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas ; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans

(*) Pag. 105.

dans un terrein très-petit on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cents pintes, mesure de Paris, qui, à vingt-cinq réaux la botiche, donnent quatre cens mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France.

M. de P. avoit lû les relations du Pere Fueillée, & de M. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réflexions, qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que M. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espece d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (*) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très-fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la

(*) Pag. 70.

promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (*)

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frezier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tiedes; les rigoureux aquillons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autrefois d'une province d'Italie.

Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (**)

GEORG. L. 2.

[*] Pag. 208.

[**] Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si M. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très-circonstanciée, sous le titre d'*Histoire Naturelle & morale* de ces Isles, nous assure (*) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, à les Antilles possedent sans contredit (**) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fourniſſent pas simplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en feroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grans y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses especes

(*) Pag. 76.

(**) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré, les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France ; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempere la chaleur & la rend très-supportable.

Et jamais en ces bords de verdure embellis,
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de M. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Pa-Payer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (*) & d'un goût exquis. Avons-nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres ? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mêlange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (**)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très-bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (***) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes espeses se succedent toute l'année. [****] La chasse est si facile & si abondante, que, fourniſſant aux na-

(*) Hist. Nat. des Antilles, p. 59.
(**) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.
[***] Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 334.
[****] *Ibid.* 337.

turels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espece d'animaux —— on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui révoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoûte cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. [*] Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi; si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vu moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec la race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville, nous trouverons, T. VI p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Quebec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde; parce que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de cha-

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 334. 351.

taigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré: l'air y est pur & sain, les eaux claires & légeres.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquei ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles, & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitants suppléent par le cacao, le mays; & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chêvres multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne, comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proye (f).

Je pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisianne & des autres pays de l'Amérique septentrionale; mais ces temoignages quoique non suspects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrein de différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être

(f) Voyage de la France équinoxiale, par Ervet, p. 102.

dira-t-il que les exemples que je citerai, sont tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes Pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (*). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosses comme la jambe (**)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions Philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plûpart, dit-il, (***) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabées, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plûpart d'une taille giganteſque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisiane, qu'on y voit des grenouilles, qui pésent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général, qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (****) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute opposée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en

(*) Feuillée, pag. 439.
(**) *Ibid.* pag. 441.
[***] Tom. I, pag. 4.
(****) *Ibid.* pag. 6.

concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille giganteſque, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi-vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en groſſeur & en qualités. Il me semble cependant que raiſonner ainſi, c'est raiſonner conſéquemment aux idées que nous avons adoptées de la perfection des êtres, de penſer qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foibleſſe de ſa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle d'arbuſte : qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élévant ſa tête altiére au-deſſus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même eſpèce; qu'un géant enfin, ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au-deſſus des Lapons, des Grœenlandois, & des Nains, à qui la Nature ſemble avoir regretté la matiere & la forme. Heureuſement Mr. de P. n'eſt pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées ſur l'Amérique & ſes habitants, ni pour exprimer nos ſentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit ſur ſa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à ſon malheureux ſort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao, & le Caffé, pour flatter notre goût, & ſatisfaire notre ſenſualité, la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaiſies; les baumes du Pérou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Saſſafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens,

tiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le coton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrein.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat, suivant les contrées, l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville [*] que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prévaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous soyez des hommes bien méchants pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser (**). Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du Physique & du moral.

(*) Atlas Hist. Tom. VI, pag. 81.
(**) Feuillée, pag. 386.

§ II.

Des qualités Physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile est très-supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. [*] Enervés, hébêtés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont vicés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossus, ni boiteux, ni borgnes, sinon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en disent; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lu quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, [**] les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossierement trompés dans le récit qu'ils font des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une maniere toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des

(*) Tom. II. p. 130 & 140.
(**) *Ibid.* pag. 91.

sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entiérement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû, [*] car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américains, que les Européans.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagâmis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas & la plûpart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Cliſtinos, sont poltrons, laids & mal faits. Les Hurons sont braves, entreprenants & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; sont beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très-rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe, d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités? Mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différent cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux & y a vécu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la derniere guerre avec eux.

---

[*] Tom, II, p. 63.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques-uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pésantes & si mal faites, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisie, de goutte, d'hétysie, d'ahstme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleurésie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre-vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? M. de P. trouvera t-il chez les autres

peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage ? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne, & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps [*], les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très-bien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de nous rapporter des naturels des Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraïbes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, [**] ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelqu'autre difformité, sinon par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front, il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais le caprice & le préjugé des meres; qui, les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

(*) Voyage de la France équinoxiale par Biet, pag. 351.

(**) *Ibid.* pag. 382.

On peut faire ce reproche au peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc, & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péruviens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce seroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cités lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothese. je dirai seulement d'après Frézier [*] que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des Siécles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand M. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers, inconnus aux Auteurs des relations répandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles ? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célebre M. le Cat de Rouen (**) quel que soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de M. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de

(*) Pag. 56.
(**) Tom. II, pag. 12.

nouveaux ; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses lumieres, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les fausſetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (*)

Je ne conçois pas comment M. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à M. de P. : il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti que l'existence des Patagons Géants étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géants, il faut les foudres de Jupiter & M. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, font avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lu les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne

(*) Tom. II. pag. 144.

la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte M. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit M. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour-propre leur fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas-là ? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à MM. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le temps de les bien connoître, je les ai reconnus ennemis de ce merveilleux éblouissant ; je les ai trouvés capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la derniere franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a bû & mangé avec ces Géants ; mais M. de P. étant le seul qui l'accuse d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur, puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit, (*) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues* ; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix

[*] Pag. 78.

pieds, ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé, ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celles des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines Français, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglais, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille giganteſque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. M. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que M. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groſſeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette premiere fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur recit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidèle à la fin du journal du voyage que j'ai fait avec eux, aux Isles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajoûté. Je n'y ai point vû ces mots que M. de P. cite (*), d'après le journal des savants de 1767. *Il y ren-*

[*] Tom. I, pag. 261.

contra des habitants du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent ; M. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savants aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

M. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que M. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, sur l'Isle Sainte Anne, & aux environs : mais il a soin de faire remarquer la différence, qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire (*). Les sept qui se présenterent à eux, la premiere fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi Français, n'étoient qu'un échantillon de ceux que M. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Isle Sainte Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne M. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vêtissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere ; mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe ; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à M. de la

[*] Journal du voyage aux isles malouines, pag. 660.

Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les femmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de M. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relache?

Les recits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à M. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit M. Guyot, (*) qu'ils ont traité avec les Espagnols; car ils ont une espece de sabre ou grand couteau à deux tranchants, très-minces, & leurs guêtres sont faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcerent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, perdant la fumée par les narines. En fumant ils se frappoient doucement la poitrine & disoient *buenos*, ils paroissent rusés & hardis.

M. de la Gyraudais nous les dépeint (**) d'une: quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-dessus de: celle des plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues grosses, les: dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de hauts, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires Français ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que M. de P. voudroit nous le: persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire;

(*) Journal du voyage aux isles malouines, pag. 662.
(**) *Ibid.* 693.

que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des fables & des fausſetés; conséquemment que cette race d'hommes giganteſques n'exiſte pas & n'a pas exiſté.

La Logique de M. de P. me paroît en défaut ſur cet article, comme elle l'eſt ſur bien d'autres. M. de Bougainville ne vit pas ces Coloſſes au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765, lorſqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui aſſure les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impoſe. Le même Navire & le même équipage de M. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766 avec un autre Navire français, ignorant l'un & l'autre l'exiſtence de ces Patagons Géants. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura M. de P. ? qu'ils ont rêvé & qu'ils ſe ſont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en ſonge; ou qu'ils ſont des fourbes, que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniâtrent à ſoutenir leur illuſion. (*)

M. de P eût eu bien beau jeu, ſi, (ce qui pouvoit aiſément arriver) M. Guyot avoit continué ſa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec M. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également paſſé devant, comme il le fit, ſans s'y arrêter. M. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement aſſuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; M. Guyot auroit été en droit, au ſentiment de M. de P., de lui dire: vous avez rêvé. Vous nous contez une fable. J'y étois avec vous; j'ai paſſé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés ſur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce ſont des Géants? c'eſt une illuſion de votre part.

(*) Diſcours Préliminaire.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race giganteſque: voyons en quoi elles ſont d'accord, & en quoi elles ſe contrediſent. Je n'examinerai que celle dont parle M. de P.

Pigafetta monté ſur le vaiſſeau la Victoire, commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, ſur la côte orientale des Patagons, des hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refuſé de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du ſcorbut, ſur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des eſpeces de guêtres ou brodequins faits auſſi de peaux de bêtes avec leur poil; & Magellan les nomma Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit leurs pieds ſemblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta M. de P. conclut que ce ſeroit faire tort à ſes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables ſi groſſieres. (*) Ce qui les rend cependant vraiſemblables, c'eſt que les habitants du port St. Julien & de toute cette contrée, ſont encore aujourd'hui connus ſous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

Quiros naviga aux terres Magellaniques en 1524, & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Eſpagnois, depuis 1525. juſqu'en 1540. ils n'y trouverent pas cette race de Coloſſes, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaiſſeau de ſon Eſcadre. Sarmiento, au rapport de ſon Hiſtorien Argenſola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds,

(*) Tom. I, pag. 245.

& bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un second entrepris en 1592. Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il mesura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien : & quoiqu'il fût encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais, ajoute M. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur les lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593 nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques-uns. Mais Jantzson, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit M. de P. d'avoir écrit des fables si insipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature ; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire ; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux filles & quatre jeunes garçons ; dont les proportions ne paroissoient pas giganteſques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandaise, leur dit, que dans un pays nommé *Coin*, il existoit une race de Géants qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de M. de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute : *ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géants Tiremenen ?*

Spilberg, suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614 que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615 le Maire & Schouten ne virent point de Géants vivans sur les côtes Magellaniques ; mais en creusant vis-à-vis l'*Isle du Roi*, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leur commis Aris, des faits controuvés, mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal, envoyé par l'Espagne en 1618 pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker, Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jacques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons M. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696 & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient

de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

M. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. M. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amerique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit; (*) mais si M. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'avoir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à larticle présent, M. Frézier dit expressément que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons, Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ait pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

M. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autre relations rapportées par M. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet, les gens du Jaques de St. malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques

[*] Pag. 78.

ques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & ornés de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau-de-vie qu'ils refuserent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flêches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la relation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseau marchand nommé Reainaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741 la fameux Chef d'escadre Anson relâcha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Amiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (*) on peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Commodore Biron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P. dit que son vaisseau relâcha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ces citations;

[*] Tom. I, p. 258.

il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite, & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Biron non-seulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (*) A huit heures, dit l'Auteur de cette relation, nous découvrîmes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vîmes distinctement certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau : nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eûmes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mîmes dehors nos canots, & nous les arrimâmes.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse—— Nous voyions le Cap de la Vierge à l'Est-Nord-Est, & la pointe de sa possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & témoignoient par leur contenance, un grand desir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cents, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur

(*) Pag. 73.

est si extraordinaire, que même assis, ils étoient presqu'aussi haut que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidelement extraite, que M. de P. l'a considérablement alterée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à M. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (*), on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

» Aussi-tôt que ces Géants montés sur des che-
» vaux nains, eurent apperçu le Commodore & son
» escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au devant
» de lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, &
» le caresserent beaucoup en lui donnant des
» baisers âcres; les femmes lui firent, de leur côté,
» essuyer des politesses encore plus expressives:
» *elles badinerent si sérieusement avec lui*, que j'eus,
» dit-il, *beaucoup de peine à m'en débarrasser.* Elles
» firent aussi amitié au Lieutenant *Cumens*, & lui
» mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce
» qui le fit tellement souffrir, qu'il en ressentit
» pendant huit jours des douleurs aigues dans cette
» partie blessée par le poids de la main robuste des

(*) Tom. I, pag. 258.

» sauvageſſes. Ce conte de Gargantua, ajoute M.
» de P., fut débité à Londres en 1766. Le Doc-
» teur Maty, ſi connu par ſa petite taille & par
» ſon journal britannique, ſe hâta extrêmement
» d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans
» les pays étrangers. » Voici comme il s'exprime
dans ſa lettre à M. de la Lande.

» L'exiſtence des Patagons eſt donc confirmée,
» on en a vû & *manié* pluſieurs centaines. Le ter-
» roir de l'Amérique peut donc produire des Co-
» loſſes; & la puiſſance génératrice n'y eſt donc
» pas dans l'enfance. »

Si M. de P. en écrivant ainſi, a eu ſimplement deſſein d'égayer ſon lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'exiſtence des Patagons, Géants: à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer ſon talent & d'étaler toute ſa vaſte érudition pour mieux réuſſir dans ſon objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ſes garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'Amateur que l'on ſoit de critique & de raillerie, on ſoit d'humeur à lui paſſer ce ton railleur & mépriſant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui ſont contraires.

Mais loin que M. de P. ait voulu que le public prît tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce poſitivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureuſement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être; & l'on n'y voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

Que M de P. moins timide que M. de Buffon, veuille ſoutenir avec lui, que la Nature ne s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau monde; que l'organiſation n'y eſt pas encore achevée de nos jours, c'eſt une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne ſera pas obligé de l'en croire ſur ſa parole; puiſque les faits

reposent contre lui. Mais qu'il enchérisse sur M. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que M. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty : (*) vos réflexions ne sont pas heureuses ; on pourra même ajouter : vos arguments sont bien foibles ; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes incontestablement faux.

M. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois M. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une partie seulement de ce que M. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. M. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : *ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore* Biron ; mais M. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de M. [illegible] avec celles des Commodore Biron & M. de [illegible]raudais : en donnant à entendre que M. [illegible] n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que M de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que M. Biron ; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit. » N'est-il pas surprenant, ajoute M. de P., » que deux observateurs, qui se trouvent dans le » même lieu, la même année, & au même mois, » varient d'un demi pied sur la taille des Pata- » gons ? » Il me paroît encore plus surprenant,

(*) Tom. I, pag. 259.

que M. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géants.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques-uns disent n'avoir pas vû cette race de Titants, ou n'en font aucune mention ; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec M. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables, qu'ils nous en ont imposé, l'assertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirmative des autres, il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes giganteſques a été vue au Port S. Julien par les uns, au Port désiré par d'autres, au Cap Grégoire & à la Baye Boucaut, & ailleurs, encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas ? non, la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une, deux, ou trois maisons à la ville, & à la campagne, j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir, je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver ; d'autres ont été plus heureux que moi ; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte, que les plaisirs que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû, le détail des fêtes que vous leur avez données, ne sont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle dans une de ces maisons ; que vous en changez suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon temps pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire ;

mais il ne nie pas. Une seconde espece d'hommes nie tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine giganteſque est de ce nombre. Depuis le commencement du seiziéme siécle on nous débite l'avoir trouvée vers le détroit de Magellan : des Navigateurs nous racontent avoir vû ces Géants, leur avoir parlé, avoir bû & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que M. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses, ont fait présent de quelques-uns à M. Darboulin, fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés ; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géants est cependant encore un problême pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre ? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux ; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long pour le visiter dans les différentes saisons ; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahues*, avec lesquels ils communiquent de temps à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse : on sera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans

les relations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire, & prouver à M. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles different peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, M. de P. dit qu'on auroit dû nous amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; M. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la premiere, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les osse-

ments

ments de ce Payen, que M. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de M. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut aussi jetté à la mer. M. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine de l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y a mis que pour satisfaire la curiosité des Européans, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race giganteſque. Ce fait prouve encore contre M. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire, traîne avec lui la tempête & le mauvais temps.

Mais quand M. Guyot, ou quelqu'autre Navigateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espece? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquefois en Europe, & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes giganteſque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence des Géants; puisqu'elle est encore au moins un problême pour eux. Ces preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs,

qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre M. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espece dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains, inférieure d'ailleurs au plus foible, & au moins spirituel des Européans.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; [*] ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la legereté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siecles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une affection particuliere du sang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un

[*] Pag. 61 & suiv.

blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même maniere & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazanée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitants des deux extrêmités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de M. de P. portent par conséquent à faux?

Sont-elles plus exactes par rapport au dégré de chaud & de froid si different en Amérique en deça de l'Equateur, & sous le même parallele dans notre Continent [*]? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphere Austral, au même dégré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante-sixieme dégré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante-huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante-deux éme parallele, y ont passé trois Hyvers consécutifs. MM. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très-modéré, & même si doux aux Isles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans le fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

[*] Tom. I, pag. 8.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la premiere mere du genre-humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (*) Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse seroient donc une perfection : alors M. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfants de maniere qu'on les voit marcher sans appui dès l'âge de six mois ; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre ; leur vieillesse est extrémement vigoureuse ; [**] à quatre-vingt-dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvageſſes fécondes encore à quatre-vingt.

Les Caraïbes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. M. Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés & des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusivement. [***] Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Casubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péru-

[*] La Hontan, p. 138.
[**] Hist. Nat. des Antilles.
[***] *Ibid.*

viens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à M. de P. pour l'en convaincre.

§. III.

Des qualités du cœur & de l'esprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste, qu'elle est à l'épreuve de tout. M. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne sont pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (*) & qu'ils vivent néanmoins des siécles. Ils sont également sans ambition pour les richesses qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & à la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & fournois;

(*) Frezier, p. 56 & 76.

c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs : la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

M. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises .... Ceux-ci savent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte [*] & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considéra-

[*] Frezier, *ibid.*

bles, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de mélendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à M. *Frézier* un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon séjour à la Conception, dit cet Auteur, (*) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de M. de P. (**) que l'élévation du terrein de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilieres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de MM. de la Condamine & Bouguer. Ce seroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son systême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse M. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies, qu'on n'a pu jusqu'à présent les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu long-temps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture [***] Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoi que ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils déferent beaucoup, à cause de leur expérience.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit

[*] Frezier, *ibid.*
[**] Tom. II, p. 284.
[***] Voyage de la France équinoxiale, p. 351. & suiv.

le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & sur-tout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très-circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (*) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gays, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant pas d'études, & suivant les pures lumieres de la Nature, ils soient capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; [**] ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivieres, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies, &c. en comptant les distances par

(*) Pag. 303 & suiv.
[**] Atlas & Differt. de Guedeville, tom. VI, p. 102 & suiv.

journées, demi-journées de guerriers ; chaque journée valant cinq lieues. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres. [*] Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer ; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors même que le temps est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si fin, qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (**)

Sans avoir de Licurgues pour législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentiments des anciens, & se réglent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps de marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqués long-temps leur rendent plus de justice que M. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux-ci ont exercés contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faussée lâchement dans toutes les occasions ; les

[*] La Hontan, p. 203.
[**] *Ibid.* p. 112.

Européans toujours pillant, brûlans impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui sont, dit-il, le fond de leur caractere, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (*) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t'on plutôt que ceux qui les ont fréquentés longtemps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux, & se mocquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse, quoique vive & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi, non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer, quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet (**).

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit

(*) Tom. II, pag. 44.
(**) La Hontan, pag. 113.

Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée, à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. » Je n'eus » pas achevé de prononcer ces paroles, dit-il, » (*) que s'élevant de rage sur ses pieds, elle » se jetta sur moi avec furie, prête à m'égorger; » de plus elle m'accabla de mille injure, & de » mille différentes malédictions dont la langue » Indienne est toute remplie, me reprocha les » cruautés atroces que les Européans avoient » exercées sur eux, en raviſſant leurs biens, » & leurs trésors; elle me fit sentir que je » ne devois pas la traiter de *pauvre femme*, disant » que je n'étois moi-même qu'un gueux, con- » traint d'abandonner mon pays, & d'entre- » prendre de si longs & de si pénibles voyages pour » venir enlever leurs trésors; qu'au reste les In- » diens possédoient plus de richesses dans un pe- » tit coin de leur Empire, que les Européans » dans toute l'étendue de leurs plus grands Royau- » mes. . Les deux Indiens qui étoient avec elle, » se contenterent de me chasser de cette cabane, » par ordre de cette megere, qui ne voulut jamais » entendre raison; & me jetta ma piastre au nez. » Je la ramassai, quoiqu'assez mortifié d'avoir don- » né de l'argent pour me faire accabler d'injures, » & me voir même exposé à perdre la vie. Je me » trouvai fort heureux d'être échappé de leurs » mains à si bon marché.

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils sont très-jaloux de passer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à souffrir les plus cruels tourments sans se plaindre. Aussi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés *Caraïbes*; parce qu'en leur lan-

(*) Pag. 386.

gue ce terme signifie *braves & belliqueux*. Ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout sur eux. J'admire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains n'en sont que plus stupides & par-là se raprochent davantage des enfants & des animaux que l'on aprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour pour être homme, on doive être inaccessible aux sentiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractere des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infideles? Ce seroit par-là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux ânes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plupart des peuples civilisés de notre Continent, & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci mépriseient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se mocquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire na-

turelle & morale des Antilles, ils se mocquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, sont-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie, & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européans. Ils vivent sans chagrins, sans inquiétudes, mépriſant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la derniere misere; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques moments la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur

cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piece d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays ; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations ; pour ceci ils se tuent ; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere, (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne soyent englouties par la mer : ainsi tu vieillis en peu de temps ; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent ; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste ; que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe ? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons ? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne, où tu as bien de la malice de venir ainsi de gayeté de cœur me persécuter ! (*)

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébêté ? je le demande à M. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens ?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup.

---

[*] Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? plus sensés, plus sages que nous, ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux: qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de refléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devroient-ils pas la regarder comme une vertu ? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non-seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrements, dont nous ne jouissons chez nous qu'a force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Ciceron, (*) préféra Ithaque à l'immortalité.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissance toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plaît d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la

(*) *Tanti vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati anteponeret.* Cic. Lib. I. de Orat.

religion pour principe, puisqu'on convient presqu'unanimement qu'ils n'ont aucun culte, & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraie philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement, celui qui aspiroit à cette dignité, étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrépide : Il devoit tout endurer, sans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Léry, de Biet, dans les dessertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots, suivant nous, conservent cependant un tel sentiment de liberté, qu'ils traitent les Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui dispose d'eux comme d'un troupeau de

de moutons & de marionnettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Américains ? en ce qu'ils font la guerre par surprise : comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-il l'axiôme *virtus an dolus quis in hoste requirat ?* La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves [*] courageux, qu'ils veulent toujours vaincre ou mourir ; & se font plutôt hacher en piéces que se laisser prendre. Ils se jettent même avec fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée [**] & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & leur dire : *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentiments généreux. Chez les Brésiliens il faut avoir

[*] Hist. Nat. des Antilles.
[**] Garcilass. Lib. 5. Chap. 13.

tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles; cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. [*] Qui ne sçait que Saul exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la derniere guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'assaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour-propre très-mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm, lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'assaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rebuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'assaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols? j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi, qui loin de se defier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le

(*) Vincent le Blanc. I. Part. Chap. 39. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrerent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les tristes effets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains, quel Européan n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (*) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées? La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraye stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée &

(*) Tom. II. pag. 130.

meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées ; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a ?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être ; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité ! Par la première ils sont étonnés, ils admirent ; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique !

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel M. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous raprocher de cette simplicité ; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité ; nous sommes des hypocrites, avouons-le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européans & pensons en Américains. N'y a-t-il pas

plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire ? La misere, la gêne donnent de l'industrie & de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en sont réduits les Européans, & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au-dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils savent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils mépriſent, & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles qu'elles se présentent, sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres, ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi-tôt qu'ils le désirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la molleſſe, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux

que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains savent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant M. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop legérement par M. de P. lui qui réflechit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter au-delà du nombre vingtieme? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils le font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à M. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud

ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au-delà de vingt : mais parce qu'il nous sont inconnus, devons-nous en conclure qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit fort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres, puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main : ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix : ils connoissent donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt : pourquoi ne l'auroient-ils sçu faire jusqu'à trente & au-delà ?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne sçavent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caracteres mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caracteres arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq, & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en

montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais, dira-t'on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caracteres; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose, equivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils sçavent pousser leur calcul jusques-là, j'ai droit d'en conclure qu'ils le poussent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur suffit pour leur usage.

Quelques-uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de differentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a sa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge, signifieroient des dixaines, à la bleue seroient des centaines & ainsi des autres. L'Arithmétique

métique palpable de M. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes grosseur & longueur, fichées dans une table, sur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-notres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des Jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espece, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au-dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au-delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclure de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au-delà de vingt?

M. de P. (*) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (**). Il s'ensuit de cette preuve, dit M. de P. que les peuples du

(*) Tom. II, pag. 157.
[**] Atlas historique de Guedeville. Tom. VI. p. 8.

nouveau Monde sont inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont du cœur le plus généreux, & sans rétribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoie, & les employent à faire des crochets ou des agraphes (*). En conclura-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre ur-

(*) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

banité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être aussi intéressés, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour-propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut-il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance & une courtoisie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. En vain se présenteroit-on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre des ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des piéges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Brésiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voie, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes-vous reconnu pour ami, on vous aborde, (*) on vous conduit au *Carbet*, chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

(*) Histoire naturelle des Isles Antilles, p. 459 & suiv.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dan leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rapelleront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée) un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants, de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur âme ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets, & la conduite des Européans à cét égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la nôtre je n'en vois que l'image grossiere, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage, à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appétit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelquefois les manches de

leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (*) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (**) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira, sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs, Chinois & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs discours est scellée par les effets; ils vous font des présents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (***) que les anciens Allemands régaloient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres, ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à

(*) Buchequins, Liv. IV.
(**) Rubruquis, Voyage de Tartarie.
(***) Livre des mœurs des anciens Allemands.

la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, ni ne se volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquilité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celle du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de folie. Ils ne mesurent la durée de leurs logements qu'à la briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des nôtres, est quand la place leur déplaît, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parce qu'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils mépriſent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils, on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flêche ou un coup de fusil, conduire un canot, savoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire

des cabanes, & savoir faire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flêches.

On auroit cependant tort avec M. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel quecelui qu'ils ont construit auprès d'Andaguelais, connu sous le nom du fameux pont d'*Apurina*. Il s'étend en longueur sur une coupure de montagne d'environ cent-vingt brasses de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraîne de fort grosses pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt-cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ six pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées; non sans crainte à la vérité, comme on peut le voir dans les relations de M. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on sent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge, ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment M. de P. accordera-t-il la mal-adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes même accoutumées à voir les plus belles choses ? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les siéges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flêches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considerons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légereté de leurs arcs & de leurs flêches, l'adresse à y ajouter des plumes & des caillous travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de differents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébêtés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible: mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donné, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maîtres. (*) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne

[*] Histoire naturelle des Antilles, pag 454.

sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité M. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes, parce que cet Auteur ne sera pas suspect à M. de P.

» Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrêté, » dit ce Savant, (*) quelquefois ils ont heureu- » sement surmonté ces obstacles. Mais souvent leur » industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs be- » soins .... Ils ont réussi à fondre l'or & l'argent, » & à les jetter en moule... Le plus habile tailleur » de pierre d'Europe, quelqu'adresse qu'on lui » suppose, seroit sans doute fort embarrassé à » creuser ainsi un canal courbe & régulier, dans » l'épaisseur d'un granit, avec tous les secours de » l'art, & les meilleurs instruments de fer & d'a- » cier. A plus forte raison sera-t-il difficile d'imagi- » ner comment les anciens Péruviens ont pu réussir » avec des haches de pierres dures, ou de cuivre, » telles qu'on en trouve dans leurs anciens tom- » beaux, ou avec d'autres outils équivalents, sans » équerre ni compas.... les vases & la vaisselle » d'or & d'argent, les habillements couverts de » petits grains d'or plus fin que la semence de » perles, & dont les Orfevres de Séville ne pou- » voient concevoir le travail, sont une grande » preuve de leur industrie. J'ai vû plusieurs de » ces beaux vases, ajoute le même Auteur, j'en » ai même encore quelques-uns entre les mains, » d'une grande délicatesse; & je regrette la perte » d'un grand nombre d'autres.

» Il paroît par l'usage que les Espagnols ont fait » de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus » la matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant » pas en conclure, qu'aucun ne méritât d'être » conservé : quelques morceaux précieux par leur

(*) Mémoires sur quelques anciens monuments du Pérou. Dans les Mémoires de cette Académie de 746.

» matiére, échappés depuis deux siècles au danger » de changer de forme par l'ignorance & l'avidité » des propriétaires, peuvent servir de preuve & de » monument, sinon de l'habileté des Indiens dans » la sculpture, du moins d'une *rare industrie*, par » laquelle ils ont suppléé aux machines & aux ou» tils.

» Dans mon voyage de Lima, continue M. de » la Condamine, j'avois fait acquisition de diver» ses petites idoles d'or & d'argent, & d'un vase » cylindrique de même métal, de huit à neuf pou» ces de haut, & de plus de trois de large, avec » des masques ciselés en relief. A en juger par ces » ouvrages, les Péruviens n'avoient pas fait de » grands progrès dans le dessein; celui de ces piè» ces étoit grossier, & peu correct, mais l'adresse » de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail. » Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'é» paisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, » qui y avoit fait épargner la matiere; il étoit aussi » mince que deux feuilles de papier collées ensem» ble, & les côtés du vase étoient entés d'équerre sur » le fond à vive arrête, sans aucun vestige de sou» dure.

» J'ai saisi l'occasion de faire voir le prix de cette » antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase » peut être tombé; le peu de poids de la matiere » pouvant avoir préservé le vase de la fonte. »

Sur ce que M. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que M. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens savoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute, conclut M. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les ca-

binets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachin Joseph de Viana, Gouverneur de cette espece de Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, M. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plaît de regarder comme bizarres ? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (*) N'avons-nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes ? Comus, le célebre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ont étonné les Savants, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne, même savante, parce qu'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc M. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européans ? nous avons vû qu'en général les Amé-

(*) Histoire des Antilles.

ricains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection ; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si comunes dans notre Continent ; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre ; un esprit sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation ; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant : que faut-il donc de plus à M. de P. pour être véritablement homme ? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendroit mieux qu'à eux, puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saine dans ces habitants de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison ; & où la société est plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois ; où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquile, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même ; & où cette abondance ne sert qu'a nous rendre pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la premiere intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secours mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns ; de les autoriser même dans leurs usurpations, & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce

que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plûpart au moins d'entr'eux ne vivent point seuls ; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inferieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croyent ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en apperceyoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si floriſſants, & si riches ? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages ; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié ; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité : parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre Continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages ? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent ensévelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche, avec tant de peines & de soucis, que la

source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célebres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux differens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallele de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques-uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les peuples du nouveau Monde sont bienfaisans, officieux, prévenans, rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croyent pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi, qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croyent réellement offensés, ils ne pardonnent

jamais & pouſſent leur vengeance auſſi loin qu'elle peut aller. Cette paſſion furieuſe, & non le goût décidé pour la chair humaine, eſt le motif qui pouſſe quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Bréſiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flêches qui les avoient bleſſés. D'ailleurs vivant ſans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chaſſe des animaux, qui leur fourniſſent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (*) leurs maiſons n'ont ni portes ni fenêtres cloſes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir aſſez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & preſque de penſer autrement qu'il ne lui plaît. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richeſſes & les titres d'honneurs, dont ils ignorent preſque les noms. Ils ſe laiſſent aller tranquillement dans les bras du ſommeil, ſans ſouci & ſans inquiétude pour le lendemain, & voient enfin arriver le terme de leurs jours ſans crainte de la mort, & ſans regret pour la vie.

Que penſeroit un Sauvage des Européans, & quelle idée ne ſeroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui ſe prétendent les plus civiliſées, ſi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établir, pour leur perſuader que tous les hommes ſont freres, il voyoit la miſere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de ſueur du mi-

[*] Voyage de Carpin & de la Motraye.

férable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice feront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs plaies, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante? y a-t'il rien de plus cruel que le soldat Européan? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux, & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Democrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira long-tems: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés; & rien ne nous plaît qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans dont les climats qu'ils habitent, ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blâment les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures

figurés de fleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espéce de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non-seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles : ils ont donc raison de le faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau ; les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence ; mais nos Européines en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge : ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souffre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit

des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui ſe font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Junipa*.

Au reſte la mode de ſe peindre tout les corps ou quelques parties ſeulement, fut celle de tous les temps, de tous les pays. Le Prophète Jérémie l'a reproché aux Juifs, Tacite le dit des Allemandes, [*] Pline, [**] Hérodiens, [***] nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'uſage d'aucuns vêtements, ſe peignoient les corps de diverſes couleurs, & y repréſentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommée *Pictes*. Les Gots ſe rougiſſoient le viſage avec du cinabre; & les premiers Romains, ſi nous en croyons Pline [****] ſe peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auſſi le viſage de Jupiter. Les Européanes faiſoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & ſur-tout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougiſſoient tout le corps, & même les ſtatues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des eſpèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiſeaux très-bien tiſſues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent auſſi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique ſe percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Bréſiliennes en ont d'or pur d'une grandeur démeſurée, quelquefois décorés de pier-

[*] Livre des mœurs des anciens Allemands.
[**] Liv. 22, ch. 1.
[***] Vie de Severe.
[****] Liv. 33, ch. 7.

res fines ou de cristal, ou d'ambre jaune ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leur descendent jusqu'au bas de la machoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible; pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est velu, plus

il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe, non-seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très-petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en relever l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin, & les Européans aiment dans les femmes un petit nez retroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & saillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; i's employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au-dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire enfler, parce

qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préferent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelque Asiatique, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par-dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Isle de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usage de l'Europe; le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions differentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux

dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vûe, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à M. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Phi-

losophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement : *voilà qui va bien.* Vient-on lui dire : *vos enfants ont été tués ; cela ne vaut rien*, dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle inspire, ils goûtent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit ; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures ; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'abbé Prevost, sont-ils ceux de gens hébêtés & stupides ? Les Brachmanes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Appollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la Philosophie.

Non, je ne saurois me persuader que Mr. de P.

eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisianne, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; [*] que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même sans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils passoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Espagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent passer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats, puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qui sont pleines d'esprit, toujours gayes, de bonne humeur, & que leur ris a même beaucoup d'agréments.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les

(*) Dissertation de Guedoville, tom. VI, pag. 91 & suivantes.

les soucis poignardent au milieu de leur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies Anglaises, Hollandaises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux, ils fument paisiblement leur calumet ; mais on y lit en même-temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entieres appuyés nonchalemment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche, regardant les autres avec des sourcils rabattus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bierre & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'ivresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages ?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de M. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent-là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (*) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres

(*) Tom. I, p. 6 & 90.

& les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme M. de P., & M. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les peaux de Tigres que j'ai vues à Monte-Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vu qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte-Video fit présent à M. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eût alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déja de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la Côte de la Terre Ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la lisiere des forêts; parce qu'ils regardent les Onces, les Tigres, les Léopards & les Lions de ce pays-là, comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionnale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

M. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel

les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais M. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vu au Bresil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les Brébis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable, & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que M. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que M. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins je la trouve conforme à celle que nous en avions. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusée, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme M. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rebute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoît ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ces dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contr'eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, faut-il que M. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller!

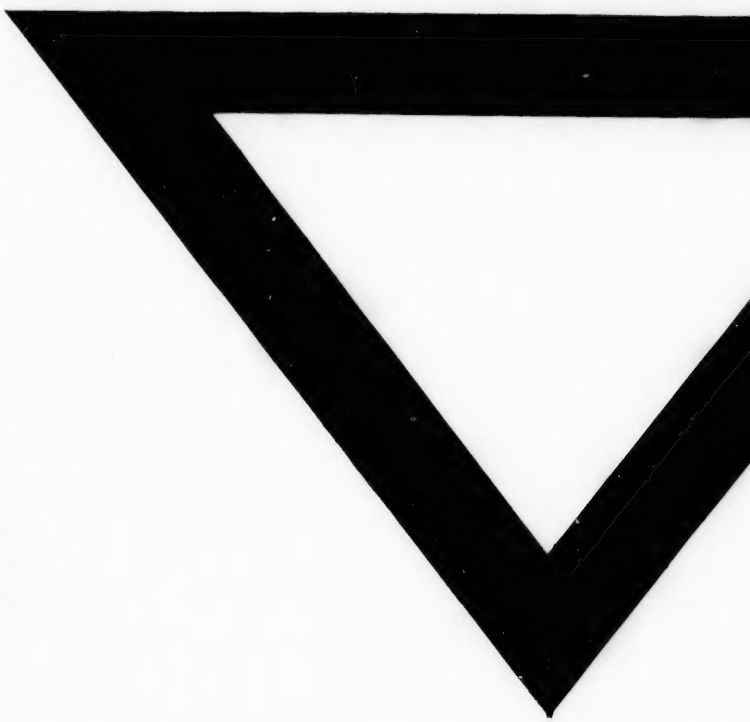
Non tout le spécieux de ces raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de M. de P., ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & debité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux (*) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveille la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhaler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leur ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu sait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoît bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou ab-

(*) *Recherches Philosophiques sur les Américains*, T. II, P. 191.

sorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs plaidoyers, [*] les Ministres d'Etat, (**) tous les Savants, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & qu'ils rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompettes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

(*) M. Joly de Fleury, Avocat Général du Parlement de Paris.

(**) Arrêt du Conseil d'Etat, & Déclaration du Roi de 1765 & 1766.

FIN.